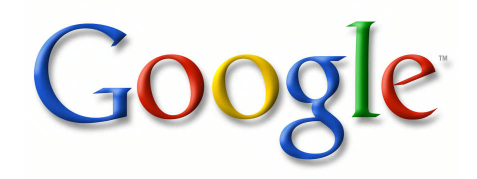
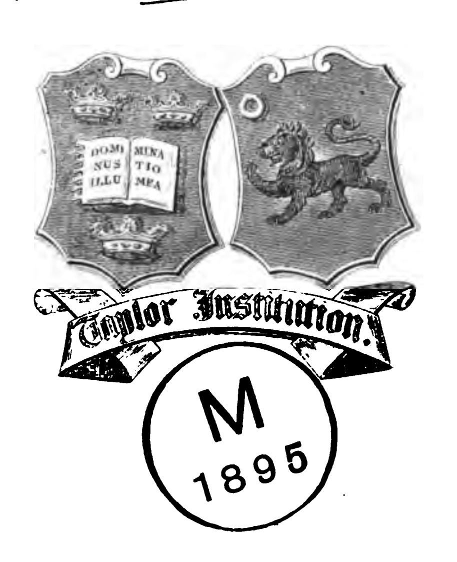



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
M
1895



VOYAGE

DE M. LE MARÉCHAL

DUC DE RAGUSE.

(Vicesse de)
A. L. F. ~~Viesselle~~ Marmont,
duc de Raguse
1774 - 1852

VOYAGE

DE M. LE MARÉCHAL

DUC DE RAGUSE,

EN HONGRIE, EN TRANSYLVANIE,
DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE, EN CRIMÉE ET SUR LES
BORDS DE LA MER D'AZOFF; A CONSTANTINOPLE
ET SUR QUELQUES PARTIES DE
L'ASIE MINEURE; EN SYRIE, EN PALESTINE
ET EN ÉGYPTE.

TOME PREMIER.

BRUXELLES,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE;
AD. WAHLEN ET Cie, IMPR.-LIBR.

1837

INTRODUCTION.

Depuis quatre ans une secousse politique m'avait jeté brusquement hors de ma patrie. Sans avoir rompu les liens qui m'attachent à elle, j'étais devenu étranger à son sort. Une douce hospitalité m'avait été accordée à Vienne, et ma vie s'écoulait paisible et uniforme, quand un souvenir de mes travaux passés et le sentiment des forces qui me restent m'ont fait concevoir le désir de donner un

nouvel intérêt à mon existence, d'ajouter à mon instruction, et de satisfaire la curiosité qu'a fait naître en moi le mouvement qu'éprouve la société humaine, chez laquelle chaque jour amène des changements, et qui semble marcher vers une nouvelle destinée. On juge si mal de loin, les récits dénaturent si fort les faits, que celui qui veut connaître la vérité doit aller la chercher lui-même, et l'étudier sur place, en se dépouillant autant que possible de toutes les préoccupations et de tous les préjugés qui peuvent altérer son jugement. J'ai été trop souvent témoin des erreurs des autres, pour ne pas me défier de celles que je pourrais commettre : c'est donc dans un esprit de réserve que j'ai observé, et que j'ai recueilli les renseignements que je vais publier.

J'ai pensé aussi que l'intérêt de mon voyage pourrait être augmenté par des observations qui serviraient à résoudre quelques questions de physique. Je me suis donc muni d'instruments faits avec soin, sous la direction et la surveillance de M. le professeur Baumgartner, afin de pouvoir déterminer l'état de l'atmosphère sous le rapport hygrométrique et sous celui de l'électricité; de re-

connaître quelle est la température de l'atmosphère et des sources dans les différents lieux, et de constater, au moyen de la méthode thermométrique, la hauteur de quelques montagnes sur lesquelles on n'était pas d'accord : il entrait aussi dans mon plan de faire diverses observations magnétiques. J'ai pris pour compagnon de voyage M. le docteur Seng, médecin distingué de Vienne, qui devait m'aider dans mes observations. Enfin, M. le comte Brazza, peintre-amateur d'un grand talent, qui voulait bien dessiner les lieux les plus intéressants et les plus remarquables de mon voyage, s'est réuni à moi, et, accompagné de ces aimables collaborateurs, je me suis mis en route.

L'objet spécial de mon voyage a été de visiter d'abord la Russie méridionale, puis Constantinople, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Pour me rendre à Odessa, j'avais à choisir entre la Gallicie ou la Hongrie et la Transylvanie ; mais ces derniers pays m'offraient un intérêt bien plus puissant, car ils sont pleins d'avenir, ils renferment les éléments d'immenses richesses et sont destinés à devenir la base principale de la puissance de la maison d'Autriche : c'est donc cette route que j'ai

choisie; et quoique voyageant avec rapidité, j'ai vu assez de choses remarquables, j'ai réuni assez de faits intéressants pour en rendre compte et les consigner ici.

VOYAGE

EN HONGRIE ET TRANSYLVANIE.

Le 22 avril 1834, je quittai Vienne. Arrivé à la frontière de la Hongrie, je pris la route de Pesth, en me faisant conduire par la poste des paysans, établissement nouveau, qui est une imitation des postes d'Angleterre. Dans un pays aussi reculé que la Hongrie, où les mœurs et les habitudes sont si peu en harmonie avec celles du reste de l'Europe, on s'étonne de trouver en pleine activité une industrie qui naît de la richesse des moyens et d'une libre concurrence. C'est qu'il faut moins de temps qu'on ne le suppose pour donner l'élan et l'esprit de l'industrie à un peuple actif, quand les circon-

stances sont favorables, et que l'autorité n'y met aucun obstacle.

Ces conditions se rencontrent ici : les rapports entre Pesth et Vienne sont fréquents; les affaires, les intérêts, les plaisirs amènent sans cesse des voyageurs de l'une à l'autre ville. Les relais du gouvernement, calculés sur les besoins rigoureux du service, sont à des prix élevés, et dès lors des établissements particuliers et rivaux pouvaient naître avec d'autant plus de facilité que les paysans hongrois entretiennent à bas prix un grand nombre de chevaux d'une excellente qualité, remarquables par leur vitesse, et durs à la fatigue. Les dépenses que l'entretien de ces chevaux occasionne étant couvertes par les travaux journaliers de la culture, la conduite des voyageurs par exception donne aux propriétaires des bénéfices nets, qu'ils touchent en argent comptant. Cet appât a dû leur faire concevoir l'idée d'établir des lignes de communication, de choisir des correspondants sur la route de Pesth à Vienne, et d'offrir ainsi au voyageur un moyen de transport prompt et économique. Cette industrie résultant de la nature des choses, plusieurs s'y sont livrés à la fois, et la concurrence a fait baisser les prix, qui sont descendus à la moitié de ceux de la poste royale, en même temps que la rapidité de la marche était doublée. Un voyageur n'a que l'embarras du choix :

à chaque distance marquée pour le changement des chevaux, les conducteurs viennent lui offrir leurs services, et il y a émulation entre eux pour relayer promptement, comme pour courir avec rapidité; de manière qu'aujourd'hui le voyage entre Vienne et Pesth se fait avec une promptitude extrême, et au moindre prix possible. C'est après l'Angleterre, et sur le continent, le seul établisse- de ce genre qui existe aujourd'hui. Il est singulier que ce soit la Hongrie qui donne cet exemple à la France, à l'Allemagne et à l'Italie.

Je pris ma route par Raab: je traversai et vis d'un coup d'œil le champ de bataille, où, en 1809, l'armée française, sous les ordres du vice-roi d'Italie et du maréchal Macdonald, battit l'armée autrichienne, commandée par l'archiduc Jean. Cette bataille, honorable pour nos armes, n'en cependant pas d'une importance telle, qu'elle mérite de la part des voyageurs l'examen du terrain où elle a été livrée. Si d'ailleurs il fallait s'arrêter, pour voir et examiner toutes les localités, où les intérêts, les passions des peuples et des souverains, ont fait verser le sang des hommes, on ne pourrait faire un pas, sans se livrer à des recherches et à un nouvel examen.

Ayant l'intention de voir les principaux, haras de la Hongrie, et de connaître le système suivi en Autriche pour la reproduction des chevaux et l'a-

mélioration des races, je dus me rendre à Babolna. Des attelages qui m'attendaient à Raab me conduisirent en quelques heures à cet établissement.

Autrefois le gouvernement autrichien élevait des chevaux en très-grand nombre, et les remontes de son armée se faisaient en partie avec des chevaux élevés à ses frais dans diverses localités, principalement à Mezohegyés, où l'on réunissait jusqu'a vingt mille têtes. Ces chevaux, nourris d'une manière parcimonieuse, étaient médiocres; car après la qualité de la race, la vertu du sang et l'origine, c'est la nourriture dans le premier âge qui donne aux chevaux plus ou moins de taille et de force. La mortalité se mettait souvent dans ces établissements dont le système était vicieux. On est aujourd'hui revenu aux vrais principes, et le gouvernement n'intervient plus, qu'en fournissant des étalons de bonne race aux différentes provinces de la monarchie. Dans chacune d'elles, il existe des dépôts d'étalons que le gouvernement fait élever, au lieu de les acheter, comme jadis, fort cher à l'étranger. Cinq établissements, où l'on entretient environ trois mille juments choisies, de haute taille et de belle race, sont consacrés à la reproduction des étalons. Il est imposé à ces établissements l'obligation d'en fournir annuellement aux dépôts des provinces quatre cents, ayant toutes les qualités requises pour améliorer les races. Ce nombre est calculé comme

devant pourvoir à tous les besoins, et tenir le nombre de deux mille étalons répartis, dans les dépôts, constamment au complet.

Le nombre des élèves des divers établissements étant très-supérieur à quatre cents, ce qui reste, après avoir pourvu aux besoins des cinq établissements, en étalons, juments poulinières et en chevaux de travail, est vendu aux particuliers, ou livré aux remontes au prix d'achat ordinaire. Chaque étalon donné à un dépôt est payé, par la province, qui le reçoit au prix de mille florins bon argent; indemnité plus que suffisante pour les frais d'éducation et d'administration, comme je l'expliquerai ci-après.

Les cinq établissements chargés de fournir annuellement quatre cents étalons aux dépôts provinciaux sont : Babolna, Mezohegyés, Radacez en Bucovine, Biber en Carinthie, et Ossiach en Carniole. J'ai visité les deux premiers, et je rendrai compte en détail de ce qui les concerne.

Babolna est une terre achetée par Joseph II et qui dès lors reçut sa destination actuelle. L'établissement possède sept mille jochs (1) de terres de bonne qualité; elles sont entourées par un fossé large et pro-

(1) Le joch de Hongrie est plus petit que celui d'Autriche : le dernier est de 1600 klafter, celui de Hongrie n'est que de 1160 et *est* à l'hectare *comme* 11 *est à* 27.

fond, qui leur donne une bonne clôture. Toutes ces terres sont cultivées et leur produit est consacré à l'entretien du personnel et des chevaux. Les bâtiments d'habitation des haras ou de l'administration sont au centre. L'établissement est sous les ordres d'un major, assisté de quatre officiers subalternes, de trente sous-officiers, et trois cents soldats. Cette troupe suffit à tous les besoins, et fournit les cultivateurs, les palefreniers, gardiens, etc., qui sont soumis aux règles de la discipline militaire. Dix étalons et deux cents juments sont employés à la reproduction; deux cents quatre-vingt bœufs et quarante juments au labourage et et au transport. Il existe des magasins de toute espèce, un hôpital pour les hommes et une infirmerie pour les bêtes. L'etablissement enfin se suffit à lui-même pour tous les genres de besoins, comme ferait une colonie, L'empereur avance chaque année quarante mille florins, dont il est remboursé à la fin de l'année par les provinces, qui reçoivent de Babolna de quarante à cinquante étalons, et les payent mille florins chacun. Les jeunes juments, qui ne sont pas nécessaires pour remplacer les vieilles, sont vendues ainsi que les chevaux mâles sans destination spéciale, et ce produit, comme celui de la vente des denrées qui ne sont pas consommées, couvre, et beaucoup au delà, les frais de culture et d'administration. Le surplus équivaut à l'intérêt du

capital qui primitivement a été employé à l'achat de ces terres. Ainsi l'établissement n'est point onéreux à l'empereur, et il pourvoit à un prix très-modéré aux besoins des provinces. Les produits sont très-remarquables pour le sang; mais les poulains qui ont aujourd'hui quatre ans sont fort petits. Sur l'observation que j'en ai faite, on m'a dit qu'autrefois le mode de leur nourriture était vicieux et insuffisant aux besoins de leur développement. Ils en recevaient alors la plus grande partie au pâturage : maintenant ils sont nourris à l'écurie, reçoivent de l'avoine à six mois, et le pâturage compte à peu près pour rien, même pour les juments.

Les résultats obtenus ont surpassé les espérances, et les poulains de deux à trois ans ont une taille étonnante et le plus grand développement. C'est une vérité incontestable et connue depuis longtemps, que la nourriture plus ou moins abondante, surtout en grain, fait le destin des élèves en chevaux ; et il est extraordinaire qu'en Autriche, où l'on marche toujours avec poids et mesure, appuyé sur les lumières de l'expérience et de la raison, il est étrange, dis-je, qu'on ait suivi si longtemps d'aussi mauvais errements. C'est le major Herbert, directeur actuel, qui a opéré le changement salutaire quant au mode de la nourriture. Un autre changement qu'il opérera aussi, j'en suis persuadé, sera de renoncer à faire porter

les juments à quatre ans, chose évidemment contraire aux bons produits. Un fait curieux, dont il m'a instruit, est l'action que le choléra a exercée sur les chevaux de son établissement. Aussitôt que la maladie eut cessé sur les hommes, une épidémie se déclara sur les chevaux. Tous furent attaqués d'une maladie inflammatoire, qui se porta sur les glandes et sur la lymphe, et y produisit beaucoup d'abcès : aucun ne mourut, grâce aux vésicatoires dont ils furent couverts, mais tous furent attaqués successivement.

En général, on se sert d'étalons arabes à Babolna. Il me semble que dans tous les haras en Hongrie, on devrait employer de préférence des étalons anglais. Ce n'est pas le sang, c'est la taille qui manque à la race hongroise, et les étalons anglais, en conservant et améliorant le sang, ajouteraient à la taille.

On cultive à Babolna une avoine qui m'a paru infiniment supérieure à l'avoine ordinaire. On la nomme avoine chinoise; son grain est très-petit; elle pèse moitié plus que l'autre : la moitié en volume suffit pour ensemencer, et elle rend trente pour un. On commence à la cultiver en grand.

L'état de situation de cet établissement, en chevaux de tout âge, était de cinq cent quatre-vingt-onze; et celui du personnel attaché à tous les genres de services de trois cent trente-sept.

Après avoir vu tout ce qu'il y a de curieux à Babolna, je continuai ma route pour Pesth. Le 24 avril au matin, je passai en face de Comorn, forteresse célèbre, à laquelle les malheurs réitérés de l'Autriche ont jadis donné de l'importance, mais qui n'a cependant joué aucun rôle dans les dernières guerres. Cette place, située au confluent de la Wag et du Danube, est dans une position très-forte.

La vieille forteresse, autrefois en première ligne quand les Turcs occupaient la Hongrie, se compose d'un carré bastionné, qui renferme de vastes souterrains et de belles casemates. Les fortifications nouvelles consistent dans un ouvrage à couronne de très-grande dimension, qui couvre l'ancienne forteresse. Il y a entre les deux un grand espace, où se trouve à la fois une place d'armes et des casernes défensives, formant réduits et à l'épreuve de la bombe. Deux têtes de pont revêtues ont été construites, l'une sur la rive gauche de la Wag et l'autre sur la rive droite du Danube. Ainsi la place, dont le point d'attaque se réduit au développement de l'ouvrage à couronne, qui peut être gardé par très-peu de troupes, se trouve cependant avoir action sur des points très-éloignés les uns des autres. L'armée assiégeante, ayant sa ligne de circonvallation nécessairement coupée par le haut et le bas du Danube et par la Wag, il

lui faudrait des forces très-grandes pour former le blocus de la place, et elle y parviendrait difficilement, si la garnison était considérable et en état d'agir offensivement.

La ville qui contient une population de quatorze mille âmes, est en dehors de la forteresse, en avant, entre les deux rivières; on doit la couvrir par cinq grosses redoutes revêtues, munies chacune de leurs moyens complets de défense et pouvant résister isolément. Ces redoutes doivent être liées par un retranchement en terre, couvert par un fossé plein d'eau, et cet ouvrage est commencé. En résultat la place de Comorn est très-forte; elle a la précieuse propriété de pouvoir être gardée par une très-faible garnison, et d'en recevoir une aussi considérable que l'on voudra, de ne pouvoir être bloquée qu'avec la plus grande difficulté et toujours imparfaitement, et de n'avoir qu'un seul point d'attaque. Cette place peut et doit faire au premier siége qu'elle soutiendra la réputation du général qui sera chargé de son commandement, pour peu qu'il en soit digne.

Il est assez triste pour un gouvernement d'être amené à regarder comme une chose utile, de construire des forteresses dans l'intérieur du pays, pour résister aux armées étrangères. Ce système consacre d'avance l'opinion que la défense à la frontière sera impuissante et que la conquête peut avoir lieu;

mais, quoi qu'il en soit, les quatre invasions qu'a subies l'Autriche en 1797, en 1800, 1805 et 1809, ne justifie que trop cette prévoyance. Peut-être cependant eût-on été à l'abri du danger que l'on a couru, si des moyens matériels convenables de défense eussent été portés de préférence aux frontières, et notamment dans la haute Autriche, qui, forte par la nature, serait une frontière inexpugnable, si elle était complétée par le petit nombre des places, que les calculs de la raison et les principes militaires réclament.

Toujours est-il que, dans l'état actuel des choses, la place de Comorn peut jouer un rôle important dans le cas d'une guerre très-malheureuse et devenir comme la citadelle de la monarchie. Il faudrait alors qu'elle reçût les immenses approvisionnements que ses magasins peuvent contenir, afin de donner à une armée battue le temps et le moyen de se refaire, à une armée nouvelle celui de se former. Grâce aux localités, qui offrent tant d'avantages, une armée inférieure et battue peut toujours tenir en échec par des manœuvres et sans combats sérieux, l'armée victorieuse, qui, placée à une grande distance de ses ressources, userait en peu de mois ses moyens réels et ses moyens d'opinion, tandis que l'armée autrichienne ajouterait chaque jour aux siens.

On peut encore envisager Comorn par rapport à

la Hongrie. En cas de révolte et de guerre intérieure, cette place serait un précieux appui pour les armées autrichiennes. Autrefois, et quand les Turcs formaient une puissance, on pouvait supposer que la Hongrie servirait de théâtre à une guerre étrangère; mais aujourd'hui, de ce côté de la monarchie autrichienne, la terre ne peut être ensanglantée que par des mains parricides.

Je trouvai à Comorn, en qualité de gouverneur, le lieutenant général Bakongi, que j'avais vu et reçu chez moi à Châtillon en 1815. Singulière destinée qui établit entre des hommes nés si loin les uns des autres, ces rapport imprévus, qui se renouvellent à des époques et dans des lieux si éloignés. Sans doute le lieutenant général Bakongi avait gardé un bon souvenir de mon hospitalité, car il me combla d'égards et de politesses empressées.

On me montra à Comorn une richesse naturelle bien précieuse, c'est du charbon de terre de très-bonne qualité, que l'on tire à deux lieues de là dans une terre du comte Sandor. Cette exploitation ne fait que commencer et promet au propriétaire de grandes richesses, comme au pays de grandes ressources pour l'industrie.

Le pays que l'on traverse pour se rendre à Bude ne donnerait qu'une idée imparfaite de la Hongrie au voyageur, qui n'irait pas plus loin. Il est bien

cultivé et varié. Il rappelle l'Allemagne, quoiqu'il ne présente pas l'image du même bien-être : on se ressent puissamment du voisinage de Vienne. Aussi les propriétés qui sont entre la Leytha et Bude ont-elles en général un valeur plus grande, toutes choses égales, que celles qui sont au delà du Danube.

En approchant de Bude le pays est montagneux et tourmenté : des coteaux élevés dominent la rive droite du fleuve; on passe à leur pied, et ce passage est embelli par l'aspect des îles riches et superbes, qui couvrent le Danube.

La vue de Bude présente un coup d'œil imposant. Ville ancienne et capitale de la Hongrie, ville pleine de souvenirs, elle impose au voyageur et rappelle le moyen âge. Placée dans un lieu élevé et entourée de murs, elle était autrefois une forteresse. Quand les Turcs occupaient la Hongrie, c'était à Bude que le pacha résidait et tenait ses forces concentrées. C'était de là qu'il s'élançait pour envahir l'Autriche et assiéger Vienne. C'était l'échelon offensif des Turcs, leur point de départ, pour aller soumettre la chrétienté. La glorieuse défense de Vienne, le courage des Polonais et le génie de Sobiesky la sauvèrent du danger dont elle était menacée.

Deux fois Vienne lui avait servi de boulevard. La Hongrie, que les Turcs ne possédèrent jamais

que d'une manière précaire et à un titre contesté, leur échappa : dès lors l'Allemagne respira en paix. Le royaume de Hongrie, devenu royaume héréditaire, se constitua plus régulièrement, et devint formidable à des voisins, que ses divisions intérieures avaient pu seules faire triompher.

Bude est la ville des autorités, la ville du gouvernement; elle est aussi belle que sa situation le comporte et de beaux palais la décorent. C'est dans cette ville que le palatin fait sa résidence; c'est là que les tribunaux supérieurs rendent la justice; c'est la ville royale. De l'autre côté du fleuve est la ville de Pesth. C'est la ville de l'opposition, la ville des novateurs, la ville du commerce et de l'industrie. Elle prend un développement rapide; sa population augmente à vue d'œil, de beaux quartiers s'élèvent, et cependant un obstacle invincible s'opposera à ce qu'aucune ville hongroise puisse devenir une grande place commerciale, tant que les lois civiles qui régissent le pays ne seront pas modifiées. Il n'y a pas de commerce étendu et avantageux sans crédit; et il n'y a pas de crédit là où la propriété est incertaine et où un débiteur ne peut être contraint à payer ses dettes. Tel est le cas pour la Hongrie : le créancier n'a de garantie que dans la moralité du débiteur, et comment apprécier cette valeur quand il est question d'effets de com-

merce couverts des signatures de gens pour la plupart souvent inconnus ?

Il y a dans tous les esprits en Hongrie un sentiment intérieur des besoins du pays, des changements que ses intérêts commandent ; mais, comme tout changement utile à la généralité est cependant défavorable à quelqu'un, les innovations les plus heureuses rencontrent de l'opposition : des idées confuses se croisent, on veut et l'on ne veut pas. Tel, qui se croit pénétré des idées les plus saines, sur les moyens d'appeler la prospérité dans son pays, se révolte à l'idée de tomber dans une dépendance, qui lui semble un déshonneur. Ainsi on veut des chemins, condition première de la civilisation et du progrès : le gouvernement n'ayant pas les fonds nécessaires pour les faire exécuter, il faut que ce soit une entreprise commerciale qui s'en charge, et qu'un péage assure le remboursement des frais ; mais celui qui a demandé les routes, qui les désire avec le plus d'ardeur ne veut pas du péage, parce qu'un gentilhomme hongrois ne peut et ne doit être assujetti à aucun impôt. On ne comprend pas encore en Hongrie que le seul privilége raisonnable est de ne payer que lorsque l'on a consenti, et qu'il faut savoir payer pour s'enrichir et augmenter sa fortune et ses jouissances. En général l'idée d'une contribution révolte la fierté hongroise, et tant que les préjugés, qui

tiennent à l'ignorance et à l'absence des plus simples notions du bon sens, ne seront pas déracinés, le pays restera stationnaire et privé des immenses améliorations dont il est susceptible.

Pour se former quelques idées claires sur la Hongrie, il faut d'abord bien comprendre la base de sa constitution et les principes sur lesquels la propriété y est établie. Tout porte encore ici le cachet du moyen âge. A cette époque, la science du gouvernement dans l'enfance, ne se proposait d'autre but que de satisfaire aux premiers besoins des hommes réunis en société. Ces premiers besoins sont partout d'établir la paix entre les citoyens et de défendre le territoire contre l'ennemi : aussi toutes les institutions hongroises ont-elles le double caractère du juge et du soldat; c'est à ce point qu'elles se sont arrêtées. L'administration, qui n'est autre chose que l'ordre et l'emploi utile des revenus de l'État, dans l'intérêt de la société, reste tout entière à créer.

La propriété est basée uniquement sur la loi des fiefs. Cette loi régit le pays dans ses conséquences extrêmes : tout vient de l'État, tout retourne à l'État après l'extinction de la famille et des descendants de celui qui a reçu l'investiture. On peut dire que le droit de retrait est sans limite; il est au moins tellement étendu, que personne ne peut acheter une terre avec la certitude de conserver ce

qu'il a acquis. D'un autre côté, celui qui, par succession ou par investiture, est devenu propriétaire, ne pouvant être dépossédé par ses créanciers, personne ne veut lui prêter, s'il a besoin d'argent; ou on ne le fait qu'à des conditions ruineuses, qui compensent ainsi en partie les dangers du prêt. C'est une législation complète, d'accord avec les principes posés, mais dont les conséquences sont poussées à l'excès (1).

On peut juger d'après ces données des besoins du pays et des changements qu'il réclame. Mais un embarras social très-grand résulte de l'existence d'une multitude de gentilshommes, qui ne possèdent rien ou presque rien, et pour lesquels les priviléges sont tout. C'est la seule chose qui les distingue des paysans. Une autre nature de difficulté, pour l'amélioration de l'ordre social, résulte encore de l'aberration des jeunes magnats, qui veulent prendre rang parmi les libéraux de l'Europe, sans savoir à quel titre et comment. Cependant le jour où une masse d'opinion prononcée consacrera la nécessité d'établir la propriété sur de nouvelles bases et de l'affranchir des conditions qui la rendent toujours incertaine; le jour où on sera

(1) On pourra se faire une idée assez exacte de ce système, en lisant le précis de la législation de la Hongrie, qui est à la fin de ce volume.

convaincu qu'il est indispensable d'établir des contributions, qui seront votées et appliquées à l'amélioration du pays; d'abandonner aux paysans la libre propriété des terres qu'ils cultivent, sans porter atteinte aux revenus des seigneurs, et de réformer la loi civile, afin qu'elle mette le débiteur, en Hongrie, dans la condition de ceux de tout le reste de l'Europe; ce jour-là, la Hongrie sortira de la pauvreté et de la barbarie, et fera des pas rapides vers la richesse et la civilisation.

J'avais déjà parcouru cette partie de la Hongrie, il y a trois ans. J'ai été frappé de la prospérité croissante de Pesth, malgré la grande gène qu'elle éprouve dans son commerce. Ses négociants étant sans crédit, doivent faire toutes leurs transactions au comptant, et lorsque la nature des affaires exige du papier, il faut qu'ils en fassent chercher à Vienne et qu'ils envoient de l'or dans cette ville, pour s'en procurer. On conçoit les embarras et les frais qui en résultent. Mais la ville de Pesth est si bien placée au milieu d'un pays immense et fertile, ses affaires sont si naturelles qu'elles prospèrent malgré ces obstacles. Que sera-ce, quand l'amélioration de la culture, qui partout se fait sentir, aura ajouté aux produits; quand les dessèchements des marais de la Théiss auront rendu à l'agriculture les terres les plus fertiles; quand un canal, ouvert entre cette rivière et le Danube à

Pesth, aura établi un moyen de transport facile, économique et prompt pour les denrées? Ces projets sont dans toutes les têtes : pour qu'ils soient mis à exécution, il suffit que les lois civiles soient réformées ; alors tout ira de soi-même.

J'avais songé à visiter l'observatoire de Bude, qui compte parmi les observatoires de l'Europe : je m'en suis abstenu, m'étant assuré qu'il ne justifie pas sa renommée. Sa position est belle : bâti sur un rocher, il remplit toutes les conditions de stabilité nécessaires à ces établissements; mais il est dépourvu d'instruments d'observation.

L'archiduc palatin, que j'avais connu à mon premier voyage, n'était pas à Bude, et j'en éprouvai du regret. C'est un homme d'un mérite supérieur, dont la conversation est du plus grand intérêt, et qui remplit avec une rare habileté, avec un aplomb et une autorité admirables, la difficile mission de présider la diète à Presbourg. Il parle avec grâce, et l'on assure qu'il est aussi éloquent en latin que dans différentes langues vivantes. Aucun président de nos chambres législatives, aucun président au parlement, n'a mieux que lui contenu une assemblée et dirigé une discussion, en lui laissant une plus grande liberté. Il jouirait d'une grande réputation s'il était simple particulier; on doit l'admirer davantage encore, puisque élevé au milieu des jouissances et des honneurs

des cours, il s'est formé par le travail, et rendu capable de remplir avec éclat les hautes fonctions qui lui sont confiées.

Le voyage que j'avais fait à Pesth en 1831 me dispensa d'y faire en 1834 un long séjour; mais la direction que j'avais prise alors, m'ayant fait passer par d'autres pays et voir des choses qui ne sont pas sans intérêt, j'intercalerai ici le récit de ce premier voyage.

En partant de Vienne je m'étais dirigé sur OEdenbourg. Ce chef-lieu de comitat ressemble à la plupart des villes de ce rang en Hongrie: de grands espaces, couverts de maisons éloignées les unes des autres et très-basses, des rues extrêmement larges, des places immenses, voilà l'aspect que présentent à la vue des réunions d'habitations de cinq à six, ou sept mille âmes. Le fond de la population est composé des bourgeois, sorte de population mixte, qui possédent des terres de seconde main, c'est-à-dire, de la commune, qui elle-même est considérée comme un gentilhomme et possède les droits de seigneur.

Dans la population des villes, il y a aussi un assez grand nombre de gentilshommes prolétaires, ou qui ne possèdent que quelques champs, qu'ils cultivent de leurs mains et qui les font vivre. Ces réunions d'habitations donnent l'idée d'une ville en construction, et le sont en effet. Car quoique plu-

sieurs d'elles portent des noms anciens, elles ont été détruites dans les guerres avec les Turcs, qui les ont possédées temporairement. Ce n'est que depuis l'affranchissement du pays que ces villes sont sorties de leurs cendres.

Près d'OEdenbourg est le fort de Forchtenstein, qui appartient au prince Esterhazy. Il est situé sur une hauteur, et renferme une artillerie considérable, des armes portatives pour armer trois à quatre mille hommes, et un trésor composé de bijoux précieux d'une immense richesse. Un statut de la maison Esterhazy oblige chacun des princes, chefs de cette maison illustre, à l'augmenter. Ce statut ne les autorise à y toucher, que pour opérer le rachat d'un Esterhazy, fait prisonnier à la guerre et esclave chez les Turcs. Cette destination de prévoyance et d'humanité ne recevra pas désormais son application. En 1809, le comitat d'OEdenbourg était occupé par l'armée française. Un détachement de cavalerie se présenta à Forchtenstein. Les soldats du prince Esterhazy, qui y sont en garnison, refusèrent d'ouvrir les portes : le détachement se retira, et le fort et les richesses qu'il renfermait furent conservés à leur propriétaire.

Cette existence du prince Esterhazy est peut-être la seule en Europe qui rappelle celle des grands vassaux du moyen âge. Des terres immenses et une fortune qui, bien administrée, égalerait celle d'un

souverain; des forteresses en propriété, des troupes entretenues qui lui appartiennent, le droit consacré par l'usage de garder son souverain toutes les fois qu'il vient sur ses terres, le privilége d'entrer dans les faubourgs de la capitale avec un détachement de ses soldats et son drapeau déployé, tout cela n'existe plus que là. Un prince Esterhazy, dans un pays constitué comme la Hongrie, a des éléments de grandeur qui pourraient lui donner la plus grande existence sociale, que la vie hors du trône comporte; il pourrait être le bras droit de son souverain et le bienfaiteur de son pays.

Dans une des salles du château, on voit peint sur le mur un arbre généalogique qui n'annonce pas de médiocres prétentions. Adam en est le point de départ : il est représenté couché par terre; l'arbre est implanté dans son côté, traverse Seth, Noé, Cham, les patriarches, et finit en 1676 par Nicolas Esterhazy, palatin de Hongrie. Certes un tel document doit faire grande honte à la maison de Lévis, qui ne remonte qu'à la famille de la Vierge, ainsi qu'à la maison de Croï, dont les titres furent, comme chacun le sait, recueillis dans l'arche de Noé. On imagine bien que les Esterhazy sont les premiers à rire et à se moquer de cette folie.

A peu de distance d'OEdenbourg, je m'arrêtai à Rasbourg chez un comte Nicolas Zichy. J'y vis une chose connue mais curieuse, c'est qu'en mettant

les branches d'un arbre en terre et ses racines en l'air, les racines deviennent des branches et les branches des racines. Tous les arbres d'un quinconce, formé de tilleuls de quinze à vingt ans, avaient été ainsi retournés. Aucune nouvelle branche n'avait poussé du corps de l'arbre, et les racines devenues branches en s'allongeant, donnaient à chaque arbre l'apparence d'un parasol.

D'OEdenbourg je continuai ma route, et j'arrivai dans la délicieuse vallée de la Güns. La ville de Güns, qui y est bâtie, ressemble plutôt à une petite ville allemande qu'à une ville hongroise. Le pays est riche et bien cultivé; un joli coteau borde la rivière. Je me rendis au château d'Apaty, où le comte Paul Szechényi me donna l'hospitalité. Il s'occupe, comme tous les seigneurs hongrois, d'établissements ruraux et d'agriculture; il fait des élèves en chevaux, et obtient des produits remarquablement beaux : il a adopté l'emploi des étalons anglais, et en obtient les résultats qu'il espérait.

D'Apaty je me rendis à Steinamanger. C'est une ville chef-lieu de comitat, qui, du temps des Romains, portait le nom de Sabaria. On y découvre chaque jour des antiquités. Une belle cathédrale d'un goût simple, d'une dimension convenable et d'une belle architecture, y a été bâtie il y a peu d'années. Cette ville est la patrie de saint Martin, évêque de Tours.

Le lendemain j'arrivai au château de Keszthely, situé sur le lac Baraton, J'y fus reçu avec l'empressement le plus obligeant par son propriétaire, le comte Festetich. Le château de Keszthely est beau quoiqu'il ne soit pas achevé : c'est la digne résidence d'un homme qui possède de grandes terres et une grande fortune, mais son emplacement a été mal choisi. Un plateau de sable, situé à une lieue du lac Baraton, a été préféré à beaucoup d'autres lieux qui eussent offert une multitude d'avantages. En se rapprochant du lac, et en bâtissant là où est une maison d'exploitation pour les vignes et un lieu de plaisance, on aurait occupé un terrain fertile et ondulé. Le lac baigne le pied d'un coteau qui n'est pas trop élevé, et qui est susceptible de recevoir tous les genres d'embellissements. Au lieu

de cela une plaine stérile sépare le château du lac, dont les bords, dans cette partie, sont bas et fangeux ; et, de l'autre côté, l'espace consacré aux jardins se refuse à toute végétation. Les vastes constructions qui frappent les yeux sont ainsi privées des charmes dont la nature aurait fait les frais, et qui en feraient encore ressortir les beautés. Toutefois Keszthely est un lieu remarquable par les établissements qui s'y trouvent. Une école d'agriculture publique et gratuite y est fondée; du bétail des races les plus renommées, des modèles des principales machines dont l'usage a démontré l'utilité, une magnifique bibliothèque, enfin, tout ce qui peut avancer la science et amener la richesse en répandant les lumières, s'y trouve réuni et mérite des éloges. On a jeté beaucoup de ridicule sur le comte de Festetich, et l'on a attribué le dérangement de sa très-grande fortune à des causes qui, si elles étaient véritables, feraient douter de sa raison. Ces accusations sont un de ces mille exemples de la légèreté avec laquelle on répète des faits établis d'abord comme un jeu de l'esprit, et qui, consacrés ensuite par la méchanceté et par la crédulité, finissent par être regardés comme incontestables. J'ai passé deux jours à Keszthely, j'ai vu avec détail tout ce qui s'y trouve, et je n'ai rien remarqué qui n'honore son propriétaire.

De Keszthely je me mis en route pour Sut-

blwessenburg, en suivant le bord méridional du lac Baraton. J'eus tort de ne pas prendre l'autre rive, qui est élevée, cultivée, peuplée, et présente des choses curieuses à voir, entre autres l'établissement des eaux minérales de Fured. Le bord méridional est bas et marécageux; des terres ont été rendues à la culture, mais leur surface pourrait être encore beaucoup augmentée en abaissant les eaux du lac qui sont soutenues d'une manière artificielle. En supprimant les moulins situés à Sio-Fok, on découvrirait et dessécherait plusieurs milliers d'arpents de bonne terre. Mais si l'intérêt public ici n'est pas douteux, il y a des intérêts privés qui mettent obstacle à ce qu'une chose aussi simple soit exécutée.

Je m'arrêtai au château situé à Lengyeltoti, qu'occupait le baron Fechtig, fils du président de la cour suprême de justice de l'empire d'Autriche. C'était un ancien employé de l'administration des provinces illyriennes, qui m'avait eu des obligations, lorsque j'étais gouverneur général de ces provinces, et qui me reçut de son mieux. En général, depuis que les infortunes qui pèsent sur moi m'ont éloigné de la France, et me font courir le monde pour chercher des distractions, rarement il s'écoule plusieurs jours sans que je rencontre des individus que j'ai connus de près ou de loin. C'est que, par une combinaison assez rare,

mon élevation rapide et précoce a été suivie de longues années.

Le baron Fechtig s'occupait alors avec passion de l'éducation des chevaux; et, pour obtenir de bons produits, il avait été en Orient choisir des étalons qu'il avait ramenés lui-même. Rien de plus beau que ceux que j'ai vus chez lui : c'étaient des chevaux modèles, d'un sang pur, mais de la taille médiocre que comporte cette espèce. Je pense que ce genre d'étalons n'est pas ce qui convient en Hongrie. C'est, je le répète, de la taille qu'il faut se procurer, sans négliger les autres conditions; et c'est avec des étalons anglais, et une nourriture abondante pour les poulains, que l'on parviendra à remplir ce double objet.

Le lendemain, j'arrivai à Stuhlweisenbourg, après avoir dépassé la pointe orientale du lac. Stuhlweisenbourg est une des villes les plus anciennes de la Hongrie : c'est le lieu où saint Étienne, chef de la dynastie des Arpads, plaça le premier la couronne royale sur sa tête. Stuhlweisenbourg n'a aucun monument qui constate ni son âge, ni sa gloire. Les guerres contre les barbares ont tout détruit : c'est une ville d'hier, qui n'offre que des espérances et ne présente aux yeux aucun souvenir.

En continuant mon voyage, je vis sur la route de Bude des campagnes ornées de jardins des-

sinés de plantes à la manière de nos pays. Toute cette partie de la Hongrie s'embellit beaucoup et reçoit l'empreinte de la civilisation. Les seigneurs qui la possèdent, y portent le goût, qui s'est développé chez eux en parcourant l'Europe. Que la réforme des lois indispensable en Hongrie s'effectue, et ce pays deviendra un des plus beaux et des plus riches de la terre. Son mouvement d'ascension est tel, que, malgré les causes qui s'y opposent il y a une grande progression dans la valeur de toute chose. Telle fortune, possédée, il y a vingt ans, par un seul, et qui se trouve aujourd'hui partagée entre trois enfants, après avoir fourni aux dots considérables de plusieurs filles, donne à chacun des trois fils un revenu égal à celui qu'avait primitivement le père. On n'aperçoit pas où cette richesse s'arrêtera.

Dans les environs de Bude, j'assistai à des courses de chevaux, qui eurent lieu dans un hippodrôme plus beau que celui situé près de Vienne, et dont les dispositions sont mieux entendues. Il y a un bel amphithéâtre couvert, distribué en loges garnies et meublées, ou toutes les jolies femmes des environs se rassemblent. A Pesth, comme à Vienne, il est de mode d'aller voir les courses, bien que de tels établissements méritent peu d'encouragement. C'est une imitation servile d'un usage anglais, sans grande utilité. Il est bon sans doute d'accoutumer

les esprits à s'occuper de chevaux, d'éclairer les idées sur les moyens d'améliorer leur espèce et d'inspirer de l'émulation à ceux qui se livrent à leur éducation. Mais quel avantage spécial et immédiat peuvent procurer les courses? Quel mérite un cheval a-t-il au-dessus d'un autre, pour être arrivé au but quelques secondes d'avance dans une course de plusieurs milles ? Le résultat obtenu n'est-il pas plutôt dans l'art de celui qui le monte, que dans les qualités du cheval? Les chevaux dits de courses sont-ils applicables à aucun usage utile ? Ce qu'il faut, ce sont des chevaux propres à la guerre, à l'agriculture, aux transports, à la charrue, et enfin aux attelages de luxe. Une vélocité un peu plus ou un peu moins grande est fort indifférente pour tous ces services Les encouragements, les prix, les primes devraient être calculés sur des épreuves applicables aux besoins des divers usages publics et domestiques, et non pas être la récompense d'un mérite idéal.

En Angleterre, où toutes les conditions premières sont remplies, où des chevaux de toutes les espèces et doués de toutes les qualités utiles se trouvent en grand nombre, on conçoit que l'on ait eu l'idée d'une autre sorte de concurrence et d'une rivalité intéressée, qui répond à l'esprit joueur des Anglais, et à leur goût pour les paris et pour les chances. Mais en Hongrie, où ces mœurs n'existent

pas, et où il y a tout à créer; mais en Allemagne, mais en France; à quoi bon? C'est une imitation non motivée, une soumission à la mode, qui n'est fondée ni sur la raison, ni sur les calculs de l'utilité.

Entre Pesth et Vienne, sur la route que j'avais prise à mon premier voyage, on trouve Gran, Neusohl, Shemnitz et Presbourg. J'avais choisi cette direction pour voir les contreforts des Karpathes.

Gran, siége de l'archevêque primat de Hongrie, est aujourd'hui l'objet d'une curiosité particulière, à cause de l'église qu'on y construit. Le dernier primat, mort il y a quelques années, et qui a gouverné longtemps l'Église de Hongrie, a eu la pensée de consacrer les immenses revenus attachés à son siége, à élever une église d'une grand dimension, et d'une beauté extraordinaire. Des quêtes ont ajouté à ses fonds propres, et déjà beaucoup de millions sont enfouis sans qu'il y ait autre chose de terminé qu'une église souterraine et les fondements de la véritable église. A peine les murs latéraux sont-ils à quelques pieds d'élévation.

On peut cependant juger de l'ordre d'architecture et l'impression que j'ai reçue n'a pas été favorable. L'architecte a dédaigné tout ce qui rappelle le style gothique, si grand, si majestueux, si religieux, qui porte naturellement à une méditation

profonde et au recueillement qui doit la précéder. Je n'ai jamais compris que ce style, si heureusement inspiré, n'ait pas reçu une espèce de consécration pour les monuments religieux, et que l'église de Saint-Pierre, cet ouvrage des modernes le plus digne par sa masse de rappeler les grands et beaux ouvrages de l'antiquité, ait été construite sur un plan beaucoup plus en harmonie avec les pompes du monde qu'avec les inspirations des choses célestes.

C'est qu'il y a eu dans la pensée de cet édifice plus d'esprit et d'art, que de sentiment et de génie. Pour en revenir à l'église de Gran, son architecture est susceptible d'une critique fondée, et la première critique à lui adresser, c'est que ses dimensions colossales ne sont pas en harmonie avec les moyens d'exécution, et que si jamais elle était achevée, la population tout entière de Gran serait insuffisante pour la remplir convenablement dans les solennités. C'est donc une conception malheureuse et mal exécutée; il n'en est pas ainsi de l'église souterraine, véritable chef-d'œuvre où pourront se déployer toutes les pompes du culte, et qui sera un digne lieu de sépulture pour les hommes dont la grandeur a jeté le plus d'éclat dans le monde.

Il serait désirable que le problème actuel de l'édification de l'église supérieure fût résolu d'une manière quelconque, afin que l'église souterraine

pût recevoir une destination définitive, et ne fût pas seulement la dépendance d'un ouvrage, dont le temps présent ne comporte guère l'achèvement : il ne pourrait être que le résultat de la volonté constante d'une suite de primats, qui trouveraient de l'intérêt de la religion et de la charité, de consacrer, d'une manière constante et absolue, à ce travail, de grands revenus, dont la destination, dans l'origine des temps, était tout autre.

De Gran, en remontant la rivière de ce nom, on se rapproche des montagnes, qui forment les contreforts des Karpathes. Au moment où l'on quitte ces plaines riches mais uniformes, on éprouve une sensation délicieuse. Des eaux vives sortent de chaque mamelon, des arbres séculaires décorent toutes les pentes, et l'on se croit transporté dans les cantons les plus beaux et les plus imposants de la Suisse. Après quelques heures d'une marche facile et ombragée, on arrive à Schemnitz, chef lieu d'un comitat et du pays des mines, où l'administration de cette portion des revenus publics est établie.

M. Revay était, en même temps, directeur des mines et Ober-Gespann ; il s'empressa de me donner tous les renseignements que je pouvais désirer, et me fit accompagner par des ingénieurs pour que je pusse bien voir et bien comprendre.

La ville de Schemnitz, située sur le penchant d'une montagne élevée, est placée au-dessus même

du trésor que renferme le sol sur lequel elle est bâtie. De petits courants d'eau, en grande partie produits par des citernes et des bassins construits dans les terrains supérieurs, sont le principe moteur de plusieurs machines employées à cette exploitation. Dans le nombre est celle connue sous le nom de machine à colonne d'eau, dont l'invention est due au célèbre roi Chenbach, et dont la force, ici, est de soixante chevaux. C'est l'invention la plus belle et la plus simple, mais elle n'est applicable que dans un pays semblable à celui-ci, où l'on peut disposer d'une chute immense, et où les différences de niveau sont très-considérables. Avec le plus petit filet d'eau on obtient la puissance d'un fleuve. Cette machine est employée aux épuisements : d'autres sont destinées au broiement des matières, à leur lavage, au mélange avec le mercure. Des fourneaux, où le minerai est traité par le plomb, sont également en activité.

Les mines de Schemnitz sont d'argent aurifère; elles étaient fort riches autrefois; mais elles rendent peu à présent: elles ont donné, avec celles de Chremnitz, qui renferment de l'or, jusqu'à 2,494 marcs d'or et 89,108 marcs d'argent par année. Aujourd'hui le filon est faible, et les produits ne vont pas au delà de 1,200 marcs d'or et 35 à 40,000 marcs d'argent, dont la valeur est de quatre à cinq millions de francs. Le filon peut redevenir riche et

donner des produits aussi élevés que par le passé : c'est un jeu du hasard et de la fortune. En général, l'exploitation des mines est bien entendue. L'on avait déjà introduit le procédé de l'acide sulfurique, nouvellement indiqué par notre célèbre chimiste M. Darcet, pour le départ des plus petites quantités d'or qui, jusqu'à présent, n'avaient pu être séparées de l'argent, et je l'ai trouvé en pleine activité dans les mines de Schemnitz. Les travaux souterrains y sont remarquablement bien conduits. Une galerie de deux mille toises de longueur, commencée, sous Joseph II, par les deux extrémités, a été si bien dirigée et les mineurs ont si bien cheminé, qu'ils se sont rencontrés au lieu prévu, après avoir marché constamment en ligne droite.

A quelques lieues de Schemnitz, à Neusohl, plus avant dans les Karpathes, il existe des mines de cuivre assez peu productives, et qui n'offrent rien de curieux par elles-mêmes. La visite que j'en ai faite m'a donné l'occasion de reconnaître un phénomène très-singulier mais dont l'explication est facile. On m'annonça qu'à une lieue de Neusohl, au village de Herngrund, une ancienne galerie de mine abandonnée, et habituellement remplie d'eau en hiver, avait la propriété de convertir en glace, au printemps, cette eau qui se fondait au mois d'octobre, et se trouvait ainsi être alternativement, de la glace pendant l'été et de l'eau pendant l'hiver.

J'allai visiter cette galerie et constater le phénomène. C'était au commencement de juin : la galerie, longue de plusieurs centaines de pieds, était effectivement remplie de glace jusqu'au delà des quatre cinquièmes de sa longueur, et mon conducteur me dit qu'au solstice la glace s'étendrait jusqu'à l'entrée. Voici les circonstances locales qui se rattachent à ce phénomène et peuvent servir à l'expliquer :

Au-dessus de la galerie, dont l'entrée est tournée vers le sud-ouest, et à la même exposition, il existe une élévation, composée uniquement de pierres tirées des travaux souterrains exécutés dans les mines. Ces pierres, qui sont fort petites, composent une masse considérable dont toutes les parties sont disjointes. Pendant l'hiver, les pluies et les neiges fondues pénètrent dans la galerie et la remplissent d'eau : mais, au printemps, l'humidité, qui est accumulée dans les masses supérieures, s'évapore par l'action du soleil; or l'évaporation se fait, comme on sait, aux dépens de la chaleur des corps environnants, et l'évaporation étant très-forte, il y a un tel enlèvement de calorique, que l'eau, qui est dans la partie inférieure, se réduit bientôt à l'état de glace.

C'est d'après le même principe que les vases poreux sont employés pour rafraîchir l'eau en Orient. Ici les pierres superposées et mal jointes peuvent

être assimilées aux pores d'un vase, et la grande épaisseur, empêchant la chaleur d'agir dans l'intérieur, autrement que pour opérer l'évaporation, le refroidissement finit par devenir très-intense et par produire une glace compacte. Il est démontré, par cet exemple, que, dans tous les climats, on produirait de la glace en grand, d'une manière artificielle en imitant les dispositions de la galerie de Herngrund.

Après Neusohl, je vis Chremnitz, qui renferme les mines d'or dont je viens de parler. Le pays qui environne cette ville est triste, nu, et dépouillé. Chremnitz possède un hôtel de monnaies bien chétif et peu digne d'appartenir à un souverain puissant; on le prendrait pour l'hôtel de monnaies d'un comte souverain du moyen âge. De Chremnitz à Presbourg, on retrouve des plaines fertiles et une nature riche et féconde.

Presbourg est la première ville de Hongrie, sur la frontière d'Autriche. Son importance résulte de ce que sa proximité de Vienne l'a fait choisir pour le lieu du couronnement des rois de Hongrie, et pour la résidenee habituelle de la diète. Cette ville n'a rien de remarquable; quoique assez belle, elle participe du caractère de toutes les villes de ce pays; rien n'y est complet, et, au premier coup d'œil, son état d'imperfection révèle tout ce qui lui manque. Un grand château couronne la montagne

et domine la ville; il a été, autrefois, le lieu de résidence des rois : Joseph II consacra ce vaste bâtiment à un séminaire; puis l'empereur François l'employa au logement des troupes, mais, peu après, il fut brûlé, et depuis il n'a pas été rétabli.

L'empereur actuel Ferdinand fut en 1830, couronné à Presbourg comme roi de Hongrie. Cette magnifique cérémonie, unique aujourd'hui en Europe, rappelle les mœurs du moyen âge, et a conservé son caractère primitif. Tout se passe à cheval et en plein air. Les évêques mêmes, revêtus de leurs ornements sacerdotaux, mitre en tête et la crosse à la main, marchent à leur rang, montés sur des chevaux magnifiquement harnachés et tenus par des palefreniers richement vêtus.

On voit que c'est la pompe d'un peuple nomade, l'acte politique et religieux d'un peuple dont la vie se composait de travaux guerriers, et dont la destinée était de conquérir le pays qu'il avait devant lui. Tout y a un caractère légal et religieux. Le roi jure devant la nation, c'est-à-dire devant la noblesse et devant le clergé, seules classes dans qui résident les droits politiques, de suivre les lois et de conserver les priviléges de chacun, de défendre l'état contre tous ses ennemis, et, en signe du devoir dont il se charge et qu'il promet de remplir, il s'élance, en tirant son sabre, sur un tertre construit pour cet objet; de son arme il fend l'air

dans la direction des quatre points cardinaux, annonçant par ce simulacre, qu'il saura défendre la patrie et combattre ses ennemis, dans quelque direction qu'ils se présentent. Le clergé consacre le roi, l'oint et le couronne; mais les devoirs dont le monarque reconnaît la rigueur et l'étendue, sont constatés d'avance, et ce n'est qu'après qu'il a juré de les remplir qu'il est mis en possession de la couronne. Cette cérémonie, qui est pleine de nationalité, de pompe à la fois féodale et religieuse, et de grandeur royale, comme elle était comprise dans les anciens temps, offre, à ce que l'on assure, le plus beau spectacle dont les yeux puissent être frappés.

Tous les lieux dont je viens de parler, depuis Adenbourg, avaient, ainsi que je l'ai dit, été visités par moi en 1831, et ce premier voyage m'avait mis à même de juger de l'hospitalité hongroise, renommée à si juste titre. Nulle part au monde on ne l'exerce d'une manière plus générale et avec plus de grâce. Au coucher du soleil, un voyageur s'arrête devant un château ou devant une maison plus belle que les autres; il frappe à la porte, demande à être reçu pour la nuit, et il est le bien-venu : à peine s'informe-t-on de son nom. Ces mœurs universelles sont, il est vrai, en rapport avec les besoins de tout le monde; car comme il n'y a pas d'auberges dans le pays, celui qui veut voyager et

être reçu chez les autres, doit exercer à son tour l'hospitalité envers ceux qui la lui demandent : la société ne vit que d'échanges et de services réciproques. C'est au reste, sans vouloir abaisser le prix de cette vertu, que j'en indique la source dans la nature des choses. De plus il y a dans la pratique de l'hospitalité un attrait pour l'homme confiné dans son château, loin du mouvement des affaires et des nouvelles. Un étranger apporte un moment de distraction à la monotonie de la vie et prépare de l'aliment à la conversation de la famille pendant le mois qui suivra son passage. Enfin, dans un pays aussi fertile, où les denrées sont abondantes et ordinairement de très-peu de valeur, les frais de l'hospitalité sont imperceptibles et c'est à bon marché que l'on obtient la satisfaction d'avoir été utile, et le droit de recevoir soi-même dans l'occasion un accueil semblable à celui que l'on a fait.

Après un court séjour à Pesth, au mois d'avril 1834, je continuai ma route pour la Transylvanie. J'entrai alors dans la véritable Hongrie et je traversai des plaines immenses, connues sous le nom de Pousta; elles sont sans habitants et sans culture, les chemins sont tracés au hasard et selon le caprice des voyageurs. C'est le pays vraiment barbare, car celui que l'on parcourt entre Vienne et Bude a un reflet de la civilisation de l'Autriche, un air de famille avec l'Allemagne, une richesse

particulière, que sa proximité de la capitale de l'empire devait nécessairement amener et développer plus tôt. Dans cette partie de la Hongrie, nouvelle pour moi, je remarquai le singulier contraste de plaines désertes, et de villages rares, mais immenses, et dont la population dépasse celle de toutes les villes de France du troisième ordre; trente et jusqu'à trente-huit mille cultivateurs, réunis dans la même commune, semblent être une absurdité, un contre-sens manifeste : rien en effet de plus déraisonnable aujourd'hui; mais il n'en a pas toujours été ainsi, et les changements survenus dans l'état social, n'ont pas encore détruit ce que la nécessité a créé jadis.

En général l'observateur éclairé et de bonne foi rencontre souvent dans ses voyages des habitudes qui le choquent : s'il veut se dépouiller des souvenirs de son pays, s'il veut rechercher la cause des choses qui l'étonnent, il trouvera toujours des motifs raisonnables, actuellement subsistants, pour que les choses soient ainsi; ou une cause ancienne, pour qu'il en ait été ainsi autrefois. L'esprit, le jugement ne sont la propriété exclusive ni d'une époque ni d'un pays. Les sociétés veulent vivre; elles ont l'instinct de ce qui leur convient, et elles font souvent sans calculs préalables, sans combinaisons précises, tout ce qui tend à leur conservation.

Cette réflexion m'a porté à rechercher la cause de ces réunions de cultivateurs dans les mêmes villages, de cette agglomération des populations si peu en harmonie avec les intérêts de la culture, et je l'ai trouvée dans les désordres dont la Hongrie était le théâtre, quand, il y a cent cinquante ans, les Turcs l'occupaient, et que, plus tard, après en avoir été chassés, ils y faisaient des incursions. La population abandonnée, sans protection, était sans cesse la victime de l'indiscipline et de la férocité des barbares. Ne pouvant secouer le joug, elle cherchait le moyen d'en diminuer le mal, et elle comprit l'avantage de se réunir en masses aussi grandes que possible, afin d'obtenir plus efficacement la protection de l'autorité. En effet, des mesures peuvent être prises pour conserver un petit nombre de villes, le chef suprême peut atteindre ce but; mais pour conserver l'ordre dans tout le plat pays, pour qu'une main vigilante ait la faculté de protéger des cultivateurs répandus dans une vaste campagne, il faut une puissance d'organisation et de discipline que les Turcs n'ont jamais connue, et que les armées de l'Europe civilisée n'atteignent même qu'imparfaitement. Ce serait sans doute le plus grand bienfait de la civilisation, si elle pouvait réduire la guerre à n'être plus qu'un duel entre des armées, et diminuer ainsi les malheurs qui marchent à sa suite, et pèsent sur les populations.

En Espagne et en Hongrie les mêmes causes ont produit les mêmes effets. Les longues guerres, dont la Péninsule a été le théâtre, ont contraint ses habitants à s'agglomérer dans des villes, par groupes de cinq à six mille âmes, et à ne point se disséminer dans des villages ouverts, des hameaux, ou des métairies ; et comme rien ne change jamais en Espagne, les choses y sont restées dans le même état, quoique depuis longtemps elles eussent dû être modifiées. Les Hongrois qui ont eu raison de se réunir ainsi autrefois, vivant aujourd'hui sous l'égide d'un gouvernement protecteur, devront renoncer à une coutume sans objet et répartir leur population d'après les principes suivis dans tous les pays civilisés.

Voici l'état actuel des choses dans une grande partie de la Hongrie. Le pays semble désert et entièrement dépourvu d'habitants. On traverse d'immenses plaines ; des agrégations de cultivateurs, dont le nombre s'élève, ainsi que je l'ai déjà dit, à trente ou quarante mille âmes, sont placées à de grandes distances les unes des autres. Au printemps chacun sort de son quartier d'hiver, et va camper sur les terres qu'il doit labourer. Pendant toute la semaine il reste à ses travaux, et la ville entière ne renferme plus que les femmes, les enfants en bas-âge et quelques domestiques. Le samedi soir, le chef de chaque famille retourne à sa maison en laissant

au champ tout son équipage de travail; mais le lundi au matin, il revient continuer son exploitation. Une fois les travaux de la campagne terminés, tout rentre dans la ville. Déjà des campements passagers ont été convertis en baraquements que l'on embellit de plantations, et les baraques deviendront des maisons. Alors la population y restera, le pays se couvrira de fermes et de hameaux, et la Hongrie vivra comme on vit dans le reste de l'Europe. Les villes, en perdant une grande partie de leur population, changeront de physionomie : elles ne seront plus habitées que par des gens étrangers à la culture et vivant de leurs rentes ou du commerce, ainsi que cela est dans les autres pays.

Le 26 avril, en partant de Pesth, je me dirigeai par Soroksar, Ocsa, Orkény et Kecskemet, et dans une forte et longue journée, durant un espace de trente lieues, je ne rencontrai d'habitants que dans les lieux que je viens de citer. Je couchai à Kecskemet, ville agricole de trente-huit mille âmes; elle s'est formée comme celles dont je viens de faire la description et de raconter les usages et les mœurs. Mon arrivée y était annoncée, et je fus reçu par les magistrats avec honneur et distinction. Un détachement de gentilhommes était venu à ma rencontre et m'accompagna le lendemain. L'hospitalité que l'on me donnait était une hospitalité municipale; aussi fut-ce à l'hôtel-de-ville que l'on fit mon logement et que tout était préparé pour me recevoir.

Les plaines que je venais de traverser ont la constitution physique suivante : une couche de sable reposant sur un fond d'argile, qui entretient la fraîcheur dans le sable, est recouverte par une couche de terre végétale productive; le mélange de ces terrains remplit toutes les conditions d'une bonne agriculture, et presque partout à six pieds au-dessous d'un banc d'argile, on trouve de l'eau. Mais le fléau de ces contrées, ce sont les vents violents qui soufflent souvent d'une manière constante et opiniâtre. Ces plaines rases et sans abri se dessèchent d'une manière funeste, si des pluies ne viennent pas en temps opportun leur rendre l'humidité, dont la végétation ne peut se passer.

Le remède à ce fléau serait de grandes plantations, faites d'une manière systématique, pour entourer les champs cultivés. Les arbres appelleraient la pluie, conserveraient la fraîcheur de la terre, en la garantissant de l'action directe du vent, préserveraient les récoltes et donneraient un genre de produit qui manque à cette partie de la Hongrie. Il faudrait en outre que l'on exécutât le canal projeté entre la Theiss et le Danube, canal qui ne traverserait que des plaines, et qui est d'un travail facile. Par ce moyen les plaines marécageuses seraient desséchées, les plaines plus élevées pourraient être arrosées, et les produits auraient des moyens économiques d'exportation. Alors cette

portion de pays, aujourd'hui si pauvre, si déserte, pourrait entretenir une population nombreuse, et produire de grandes richesses.

En approchant de Kecskemet, on trouve une agriculture assez perfectionnée, des terres d'une qualité supérieure, des jardins, des vignes et des arbres fruitiers. La bonté et la grosseur des pommes de Kecskemet font la réputation de cette ville et portent au loin son nom.

Le lendemain, 27 avril, je traversai Csongrad. Trente mille cultivateurs l'habitent, et le pays est précisément de la même nature et soumis aux mêmes conditions que celui que j'avais traversé la veille.

Szentés a six mille habitants, et partout dans cette partie de la Hongrie, la population est répartie d'après le même système. Szentés est situé sur le bord de la Theiss, un des quatre grands fleuves que possède la Hongrie, et qui figurent dans le blason de ses rois. Les trois autres sont : le Danube, la Save et la Drave. La Theiss roule une fort grande masse d'eau, elle est navigable, quoique d'une navigation assez difficile. Son lit est fréquemment obstrué par des dépôts, et, comme elle coule dans une plaine rase, elle dé-

borde souvent, forme des marais, et se divise en beaucoup de bras, que sépare un grand nombre d'îles. Rien ne serait plus urgent que de régler son cours; mais ce sont des travaux dispendieux, et jusqu'à présent l'administration de cé pays, encore dans l'enfance, n'a rien prévu pour créer des moyens d'exécution.

Sur la rive gauche de la Theiss commencent les terres les plus fertiles de la Hongrie. Elles ne se composent que d'alluvions, n'exigent aucun engrais et sont propres à toutes les cultures des climats tempérés : elles sont très-bien cultivées, mais basses et malsaines. On y trouve des plantations plus qu'ailleurs, et des maisons d'exploitation s'élèvent. C'est dans cette partie que la population agglomérée commencera d'abord à se diviser et à se répandre. Alors ce pays s'embellira beaucoup. Cette nature de terrain est constamment la même depuis la Theiss jusqu'à la Maròs et dans tout le Banat de Témesvar; mais c'est sur la rive gauche de la Theiss surtout, que l'on trouve une prodigieuse fertilité; le Delta du Nil ne présente pas à la vue une plus belle apparence. Ces champs sont propres à la culture du chanvre et des plantes qui exigent le sol le plus riche et le plus profond, et ils ne s'épuisent jamais.

Je m'arrêtai pour dîner à Deré Kegyhasa, chez le comte Louis Karoly, administrateur du comitat

de Csongrad. Il s'y était rendu pour présider à des élections. Je dînai avec tous les gentilshommes du voisinage qui s'y étaient rassemblés, et, le verre à la main, parlaient politique. Ce spectacle était curieux pour moi ; quoique je ne pusse pas comprendre leurs discours, je pouvais, par la vivacité de leurs paroles, juger de l'intérêt extrême avec lequel ils traitaient les questions qui étaient agitées. Les discussions avaient le caractère qui leur est propre dans ce pays. C'était à table, et en buvant beaucoup, que chacun se livrait à son éloquence. De nombreuses santés finirent par donner un air de cordialité aux débats qui avaient précédé. On voyait les manières communes des gentilshommes relevées par le sentiment de leur indépendance et par les égards du chef qui ménageait leur amour-propre, et cherchait à capter leur bienveillance. Cette sorte de familiarité rappelait les usages de la Pologne, il y a cinquante ans : alors les grands seigneurs disposaient d'un peuple de gentilshommes qui se plaçaient au nombre de leurs serviteurs, mais à la condition d'être admis à leur table et traités comme des compagnons, sur le pied d'une espèce d'égalité. Il est incontestable que les repas jouent un fort grand rôle dans les affaires politiques de la Hongrie et dans les moyens de gouvernement.

De Deré Kegyhaza j'allai coucher à Mezohegyés.

C'est le plus bel établisssment de la monarchie autrichienne pour l'amélioration des races de chevaux et leur propagation. Je l'ai vu avec soin, et je vais en rendre un compte détaillé.

Le haras de Mezohegyés est établi sur quarante mille jochs de terre de première qualité et d'un seul morceau. Cette surface immense est entourée d'un fossé large et profond qui l'isole parfaitement. De belles plantations, profondes de dix klafter, l'environnent dans son développement, qui est de quinze lieues. Mille jochs, plantés en différents bouquets au milieu, ôtent à cette plaine son uniformité ; elle est cultivée avec soin, et ses produits sont consacrés à l'entretien de l'établissement. Trois cent soixante charrues y sont employées : une moitié est attelée avec des bœufs, l'autre avec des chevaux. Autrefois ce haras devait fournir aux remontes, et vingt mille élèves y étaient réunis : tous vivaient de pâturages, mais on n'obtenait que de mauvais produits, et les maladies ont fait justice de ce système. Le gouvernement n'a plus en vue aujourd'hui, comme à Babolna, que d'élever des étalons de bonne race, qui sont envoyés dans les dépôts des provinces, pour le service des particuliers, et afin de tenir au complet le nombre de deux mille, qui a été jugé nécessaire. Dans les remplacements annuels de quatre cents, le contingent de Shezohegyés est de cent

cinquante. Pour les produire, on entretient mille juments poulinières et quarante-huit étalons. Deux cents juments et six cents bœufs sont employés à la culture. On a divisé la plaine en quatre parties égales, où sont les centres de direction de la culture. Chacune des quatre parties est subdivisée en fractions qui sont comme autant de fermes. Un officier et deux sous-officiers, placés à la tête de chacune des grandes divisions, la dirigent et la surveillent.

Tout le personnel, le matériel et les attelages dont elle a besoin pour la culture y sont réunis, ainsi que les élèves, qui sont classés suivant leur âge et leur sexe. A quatre ans, les élèves sont réunis au chef-lieu de l'établissement, qui est placé au centre, et qui est largement muni de tous les bâtiments utiles. On fait choix des bêtes les meilleures pour les remplacements jugés nécessaires dans l'établissement, afin de le tenir constamment à la même hauteur. On choisit aussi pour les autres haras ce dont ils peuvent avoir besoin; puis, lorsque les étalons ont atteint l'âge de cinq ans, on en envoie, de cent quarante à cent cinquante, dans les dépôts provinciaux. Le surplus est vendu aux enchères, ou donné aux corps de l'armée, comme remonte. Aujourd'hui le total des chevaux existant, y compris les étalons, poulinières, pouliches et poulains, est de trois mille. Le personnel employé

à la direction, à la culture et aux soins à donner aux élèves se compose d'un major directeur, douze officiers subalternes et onze cent soixante-dix soldats, gardiens, cultivateurs, etc., etc. Jamais aussi vaste entreprise n'a été conduite avec plus d'ordre et plus d'économie. Le chef actuel est le major Blockeberg, officier qui m'a paru très-capable et digne du poste qu'on lui avait confié.

Le trésor impérial avance chaque année, à cet établissement, une somme de cent dix-huit mille florins; il en est remboursé par la vente des cent cinquante étalons que le haras fait annuellement aux provinces, à raison de dix mille florins chaque, et par la valeur des chevaux qui sont fournis aux remontes. Toutes les autres dépenses quelconques sont payées par les produits de l'établissement, qui doivent pourvoir et qui pourvoient à tout. La con sommation en avoine s'élève à soixante-douze mille metzen. La culture du froment offrant de grands avantages dans ces terres, on s'y livre, et le froment est vendu pour faire face aux autres besoins. On consomme cent cinquante mille quintaux de fourrages, sans compter la paille.

Les résultats de cette administration économique sont donc merveilleux, et présentent un résultat extraordinaire, surtout aux yeux d'un Français, dont le pays n'offre rien d'analogue. C'est une immense terre, une agriculture colossale et un haras

proportionné, régi pour le compte du souverain, qui donne des revenus considérables, indépendamment du but principal qui est atteint, et qui consiste dans la propagation des belles races et la multiplicatien des chevaux. Grâce à ce système, dont le succès est complet, l'empereur d'Autriche peut acheter à un prix modéré une quantité de chevaux toujours suffisante, pour les besoins de son armée. Il paie les chevaux de cavalerie légère au prix de cent dix florins, ceux de dragons à cent vingt, ceux de cuirassiers à cent quarante, ceux des équipages à cent soixante, et ceux d'artillerie à cent quatre-vingt. C'est un grand élément de puissance que d'avoir ainsi chez soi, toujours à sa disposition, cet immense moyen de guerre, avec une dépense si inférieure aux prix qui sont imposés aux puissances de l'occident et du midi de l'Europe. Si un système bien étudié pour les haras était adopté en France, peut-être pourrait-on approcher beaucoup de cet état de choses.

Voici quelles sont les diverses races de chevaux qui sortent du haras de Mezohegyés. La plus nombreuse et la plus belle est la race normande. C'est un étalon, nommé Honius, encore vivant, qui en est la souche. Cet étalon était au haras de Rosières. En 1814, les Autrichiens l'emmenèrent et l'envoyèrent à Mezohegyés : il a donné un grand nombre de chevaux d'espèce et de taille; et ceux qui ont

été engendrés par ses enfants, avec des juments d'origine arabe, sont admirablement beaux. La deuxième race s'obtient avec des étalons arabes et des juments de diverses origines. La troisième race est tirée des chevaux de Lipitza. La quatrième est anglaise : elle vient d'un étalon nommé Othello. La cinquième, d'une taille gigantesque, vient de la Lombardie, et porte le nom de Sacramor. Enfin, la sixième, dite du Général, de très-haute taille également, vient du royaume de Naples. Ces deux dernières espèces sont assez mal conformées; aussi leur a-t-on donné peu de développement. C'est la première qui fait la valeur de ce haras : il paraît que les circonstances locales et la nature de la nourriture se sont trouvées parfaitement d'accord avec les besoins de la race normande. On ne saurait trop admirer les vues qui ont présidé à la fondation de Mezohegyés, les règles d'administration qui y sont observées, et les avantages sans nombre qui en résultent pour la monarchie autrichienne.

Après avoir vu, avec l'attention qu'il mérite, l'établissement de Mezohegyés, je partis le 29 avril pour continuer ma route. Je passai la Maròs à Arad. Cette rivière, qui prend sa source dans la haute chaîne des Karpathes, traverse la Transylvanie dans une de ses plus grandes dimensions. Arrivée sur ce point, elle est fort belle; sa force peut être comparée à celle de la Marne auprès de Paris. Elle est navigable pendant une grande partie de son cours, et sert aux transports des bois et du sel qui viennent de la Transylvanie. Il y a à Arad un pont en bois sur cette rivière : ce pont est soumis à l'action d'un fort de cinq bastions, placé sur ses bords, et qui m'a paru entretenu et en bon état.

Au-delà de la Maròs, le pays a une physionomie toute nouvelle, les terres deviennent meilleures

encore : c'est un terrain noir, qui serait propre au jardinage; mais ce qui frappe les yeux surtout, c'est la culture soignée qu'on y remarque. Là, plus d'immenses villages, mais des villages d'une population ordinaire; des fermes, des hameaux, des plantations multipliées, donnent au pays le caractère de la civilisation. La population a besoin d'augmenter, mais, telle qu'elle est, il y a de la vie dans la campagne. On croit voir une belle province d'Allemagne, et il en est ainsi jusqu'à Temésvar. C'est que la population qui l'habite est composée de colonies allemandes, qui y ont porté avec elles leurs mœurs, leurs usages, leurs habitudes et leur industrie. Leur établissement ne remonte pas au delà ds soixante années. Ce beau pays a quelques ondulations, ce qui contribue encore à l'embellir et à le préserver d'une monotonie, dont sa richesse seule ne saurait pas le garantir.

J'arrivai le soir même à Temésvar. C'est une forteresse de dix bastions : la fortification est régulière, et elle surabonde en ouvrages extérieurs. Cette forteresse, située tout à la fois (sur la Temés dont les sources sont sur le revers occidental des monts Brasilisi, qui séparent la Valachie de la Transylvanie) et sur le canal navigable qui fait communiquer la Maròs avec la Theiss, est le centre d'une bonne défense de la frontière, où des obstacles naturels et artificiels sont réunis. Mais cette

défense est superflue aujourd'hui qu'il n'y a plus de puissance turque et que ses débris ne peuvent rien former de redoutable pour la Hongrie. Si jamais les pays limitrophes passaient à la Russie et qu'une collision éclatât entre cette puissance et l'Autriche, ce pays ne serait probablement pas le champ de bataille des deux puissances. C'est sur la frontière de Pologne et sur celle de la Silésie que la lutte principale aurait lieu.

Le 30, je partis de Temésvar, pour Loughos, en suivant le canal jusqu'à cette ville. Je le passai pour me rendre à Karansébès, en longeant la rive droite de la Temés.

Karansébès est le chef-lieu du régiment frontière d'Illyrie Valaque. Le territoire en est beau et la population forte. Les vingt ans de paix qui viennent de s'écouler, et le bien-être universel dont ils jouissent, ont donné à tous ces régiments frontières une grande richesse en hommes. Je me suis trouvé avec plaisir au milieu de ces établissements, que j'apprécie plus que personne, dont je connais le mécanisme, et dont, il y a longtemps, j'ai calculé les nombreux avantages.

Nommé après la paix de Vienne (en 1809), gouverneur général des provinces Illyriennes avec

les pouvoirs les plus étendus, j'avais sous mon administration les six premiers régiments, qui faisaient partie des pays qui nous avaient été cédés. Les faiseurs à Paris ne comprenaient rien à une organisation qui choquait ce qu'ils appelaient les principes, c'est-à-dire leurs préjugés. Subjugués par le goût et cette manie d'uniformité absolue qui est la maladie de l'époque et qui résulte de principes abstraits, dont l'application est presque toujours funeste aux peuples qui l'éprouvent, ils ignoraient combien il est rare dans la nature des choses et dans le bien des nations de modifier l'organisation sociale suivant les temps, les lieux, suivant le plus ou moins grand degré de civilisation et d'après mille circonstances qui ne peuvent être prévues d'avance, mais que le législateur capable apprécie au moment où il est appelé à fonder la société. Ils ne se doutaient pas que la première condition pour civiliser des barbares, c'est de les organiser fortement, de manière à établir parmi eux un ordre permanent, et ensuite de leur donner des chefs instruits : tout autre système produit des effets tout à fait opposés à celui que l'on a en vue.

Pénétré des conséquences graves qui devaient résulter pour ces peuples heureux de leur sort, et pour le gouvernement, d'un changement d'organisation, je défendis ce qui existait auprès de Na-

poléon. Il fut frappé de mes observations, et il tira un grand parti d'un pays qui sans cela aurait été plus à charge qu'utile. Placés dans nos rangs, ces régiments justifièrent à la guerre toutes les espérances que j'avais conçues, et tinrent toutes les promesses que j'avais faites pour eux. Ce sont ces régiments qui gardent toute la frontière de la monarchie autrichienne du côté de la Turquie, et donnent à l'empire d'Autriche une armée de soixante-dix mille hommes toujours prête pour la guerre, qui ne lui coûte presque rien en temps de paix.

Cette organisation a été conçue avec profondeur et avec un véritable génie : elle est remplie de contre-poids si habilement placés, que le chef, tout-puissant pour le bien, trouverait des obstacles insurmontables s'il voulait abuser de son pouvoir.

Je rendrai compte de ces établissements, en général peu connus : on sera à même de les comparer avec d'autres analogues, mais très-différents dans leurs bases et dans leur objet, qui existent en Russie, sous le nom de colonies militaires de cavalerie. On verra que chacune de ces institutions est merveilleusement adaptée aux circonstances particulières dans lesquelles elle se trouve et au but qu'on s'est proposé.

Les longues guerres entre la Hongrie et la Turquie, et les dévastations qui en avaient été la suite,

avaient réduit au plus grand état de misère la population de la frontière. Souvent dépossédée, jetée çà et là, suivant le caprice du sort, forcée à mener une vie errante et malheureuse, on eut l'idée de la soumettre à une organisation qui pût la protéger et lui donner de la consistance.

Dans cette vue, le territoire fut divisé en régiments et en compagnies, et tous les habitants soumis aux règles de la discipline militaire. Des terres leur furent concédées, des chefs choisis mis à leur tête; on leur demanda des soldats dans une forte proportion, mais avec la condition de ne sortir de chez eux qu'en temps de guerre, et, en temps de paix, de s'exercer et de faire le service de la frontière.

On n'établit qu'un faible impôt en argent, mais on demanda des prestations en nature; on consacra le produit de l'impôt aux frais de l'entretien des troupes et à l'administration du pays. Le gouvernement fournit le surplus jugé nécessaire. En un mot, on demanda aux habitants de la frontière, pour prix des concessions qui leur étaient faites et des secours qu'ils recevaient, de garder cette même frontière d'une manière habituelle et de fournir en temps de guerre tous les soldats requis pour la défense de l'état.

Ainsi, le pays compris sous la dénomination de frontière militaire ne doit pas être considéré comme

une province, mais comme un vaste camp, et sa population comme une armée qui porte avec elle ses moyens de recrutement. C'est une horde stationnaire qui demeure dans des baraques, au lieu de vivre sous des tentes; qui ajoute au produit de ses troupeaux celui des champs qu'elle cultive; mais c'est une horde disciplinée et organisée, et dont le bien-être comme les intérêts ont été calculés avec soin. C'est une population belliqueuse, dont les mœurs sont adoucies par les soins paternels du gouvernement; son inconstance et son indiscipline naturelles sont contenues par des lois strictes et sévères, dont l'action est cependant tempérée par tout ce qui peut en prévenir l'application arbitraire.

Les terres ont été distribuées aux familles en raison de leur force et de leurs besoins. Lorsqu'une famille prospère et s'accroît, le gouvernement lui accorde de nouvelles terres, provenant de l'extinction d'autres familles, ou elle en achète de celles qui en possèdent plus qu'elles ne peuvent en cultiver. Une famille ne peut se défaire de ce qui est nécessaire à sa subsistance : elle ne peut vendre que le surplus, pourvu que ce soit à un individu ou à une famille qui se soumette au service militaire, premier titre de possession.

Les familles sont nombreuses, possèdent collectivement; les individus ne possèdent pas, tout est

commun entre eux. Une famille se compose de plusieurs ménages, et s'élève quelquefois au-delà de soixante individus.

Son chef, par l'âge ou l'élection de ceux qui la composent, est l'administrateur; c'est un patriarche muni de pleins pouvoirs, mais obligé chaque année de rendre des comptes. Traité toujours avec considération par l'autorité, et ne pouvant être puni corporellement qu'après avoir été destitué juridiquement de ses fonctions pour les causes les plus graves, il pourvoit aux besoins de tous, fait cultiver les terres, habille les soldats enrôlés qu'il fournit à sa compagnie. Il est assisté, dans ses fonctions, par sa femme : si elle est jugée incapable, ou s'il est veuf, une autre femme, élue, est maîtresse de la maison.

A la fin de l'année, le partage des produits nets est fait, et chaque individu, enrôlé ou non enrôlé, absent ou présent, homme ou femme, a une part égale, à l'exeption du chef et de la maîtresse de la maison, qui en reçoivent deux.

Telle est, en abrégé, la loi civile de la frontière militaire : on conçoit facilement combien cette vie commune a d'avantages dans un pays aussi pauvre, combien elle est nécessaire à la conservation des familles dont les membres, jeunes et laborieux, sont absents pendant plusieurs années, pour le service militaire, et combien elle est utile à l'ordre

du travail chez un peuple naturellement paresseux, comme le sont tous ceux dont la civilisation est fort reculée.

Je vais parler maintenant du mode de l'administration et de celui de la justice.

Le problème à résoudre était de discipliner cette population et d'en tirer le plus grand nombre possible de soldats. Dès-lors, tout a été calculé pour ce but, et l'administration, portant sur des objets d'un faible intérêt, a été accessoire et subordonnée. Elle a dû être subordonnée, car, sans cela, ses mesures, soit par la nature des choses, soit par les passions des hommes, auraient infailliblement contrarié sans cesse celles qui doivent former des soldats; en divisant les pouvoirs, on aurait affaibli l'obéissance, et ici, avant tout, il faut obéir. Relâchez les liens de l'obéissance, et vous n'aurez plus, chez ce peuple, ni ordre ni discipline. Que la population perde son esprit militaire (et elle le perdrait infailliblement si elle n'était pas constamment soumise aux règles qui l'ont fait naître), et les soldats, qui sont constamment chez eux, n'auraient plus la même valeur.

C'est grâce à ce régime que des soldats, qui sont toujours dans leurs familles, dispersés sur une grande étendue de pays, ont constamment l'esprit aussi militaire, aussi guerrier, autant de respect pour pour leurs officiers, autant d'obéissance que s'ils

sortaient d'une caserne. On les trouve aussi braves le premier jour de la guerre que le dernier. A quelles causes attribuer ce phénomène, si ce n'est aux impressions de leur enfance, aux discours, à l'exemple de leurs parents, à l'opinion de toute la population?

Le territoire de chaque régiment a été cadastré avec beaucoup de soin, et, chose remarquable, une opération aussi importante que celle d'un cadastre est exécutée depuis longtemps pour la frontière militaire. La raison s'en trouve dans le nombre considérable d'officiers instruits et capables que renferment les régiments, ou qui ont pu être employés à ce travail en temps de paix. Le tableau indicatif de toutes les terres, avec leur classement, existe dans chaque régiment. Les terres labourables sont divisées en trois classes; l'impôt de chaque classe est fixé et déterminé. Comme les contribuables ont très-peu d'argent à donner, et que l'entretien des établissements publics d'une haute importance qui couvrent le territoire exige de grands travaux, les terres sont imposées aussi en journées de travail d'hommes et d'animaux. Cependant les journées sont rachetables à fort bas prix, à la volonté seule des paysans; mais dans le cas où elles deviennent nécessaires aux travaux publics, ils sont tenus de les fournir en nature. Rarement les paysans profitent de la faculté de ce rachat, car rarement ils en

ont les moyens, et les règlements qui existent à cet égard sont entrés dans toutes les dispositions nécessaires pour en prévenir l'abus.

L'impôt à payer en journées de travail est porté au cadastre du régiment : ainsi, d'un coup d'œil, on peut voir ce que le régiment doit au souverain en argent et en journées, et combien chaque famille, dont le nom est enregistré à côté des numéros des terres qu'elle possède, doit payer pour sa part. D'un autre côté, on a fait un dépouillement du cadastre, et chaque chef de famille reçoit un livret imprimé où sont inscrits le nombre d'arpents qu'il possède, la classe de chacun d'eux, le nombre de florins et de journées de différentes espèces dont il est redevable à l'État, celui des soldats qu'il entretient, enfin le nombre des bestiaux appartenant à la famille.

Sur ce livret doivent être inscrites chaque somme payée à compte et les journées de travail acquittées. A la fin de l'année, les comptes sont balancés et arrêtés.

Quant aux détails de l'administration, le capitaine de chaque compagnie est le chef nominal, mais il ne peut administrer que par l'intermédiaire et l'entremise d'un individu préposé pour cela. Cet individu, lieutenant, ou sous-lieutenant, se voue à l'administration, et ne roule plus, de droit, avec les officiers militaires : on le nomme officier d'éco-

nomie. Il est l'administrateur véritable de la compagnie : c'est lui qui arrête tous les comptes avec les familles, qui inscrit toutes les sommes reçues, répartit et règle l'emploi des corvées dues et portées au cadastre. Ces corvées ne peuvent être consommées qu'en vertu des ordres de l'état-major du régiment, qui ne peut lui-même disposer d'une seule journée sans que le commandant général l'y ait autorisé, sur la rapport des ingénieurs.

Un capitaine d'économie, placé près du colonel, surveille l'administration de toutes les compagnies. Il reçoit les comptes des lieutenants d'économie placés dans les compagnies, et en fait le rapport au colonel, tandis que celui-ci reçoit les comptes directs des capitaines des compagnies. Il s'établit ainsi un controle des opérations des capitaines. Les officiers d'économie ont sous eux, dans chaque compagnie, onze sous-officiers ou caporaux d'économie. C'est par leur intermédiaire et leur concours que leurs ordres parviennent aux différents villages et s'exécutent ; les autres officiers des compagnies n'interviennent en rien dans l'administration, ils ne sont chargés que de la police de leur arrondissement.

On voit avec quelle simplicité et quelle régularité la machine est montée, combien est facile toute espèce de contrôle : car un inspecteur peut en un jour vérifier l'administration d'une compagnie, en réu-

nissant au chef-lieu tous les chefs de famille, et constatant si les livrets sont conformes au cadastre, et si tout ce qui a été fourni s'y trouve inscrit.

Ainsi que je l'ai déjà dit, les travaux en nature forment une grande portion de ce que les paysans doivent à l'empereur. Ces prestations servent à l'entretien d'une grande quantité de belles chaussées qui traversent le pays dans tous les sens, de nombreux magasins de réserve destinés à prévenir les disettes, des corps de garde de la frontière nécessaires à sa sûreté, enfin aux réparations qu'exigent les maisons des officiers et employés publics, maisons indispensables au système, et qui représentent une valeur de plusieurs millions.

Chaque régiment a l'obligation de fournir en temps de guerre au recrutement de quatre bataillons de douze cents hommes chacun. En temps de paix, deux bataillons de campagne, armés, habillés, et composés des hommes les plus disponibles, sont toujours prêts à marcher : les officiers et sous-officiers du régiment, ainsi que les officiers d'économie qui sont attachés au territoire, en forment les cadres. Ces hommes restent dans leurs familles, mais sont aux ordres de leurs officiers, qui les commandent pour le service du cordon et la police du pays, et les rassemblent à des époques déterminées, pour leur instruction.

Le choix en est fait, d'après une règle fixe, dans les familles les plus nombreuses et dans l'intérêt de la conservation. Ils peuvent tous se marier, et ils sont mariés pour la plupart. La durée de leur service actif est de douze ans; après cela ils entrent dans les réserves.

L'administration des régiments est liée avec celle du territoire, et voici comment : c'est par les soins de leurs familles que les soldats sont habillés, et pour cela l'empereur accorde aux chefs de famille une somme déterminée, qui est précomptée sur les impositions; on en tient un compte ouvert à l'état-major du régiment, indiquant le nombre des soldats fournis par chaque famille, et établissant la remise à faire après qu'il a été constaté que les soldats sont habillés suivant les règlements. Cet habillement, qui est fait avec des étoffes confectionnées dans la famille avec la laine de ses troupeaux, est pour elle un moyen facile de payer l'impôt.

La liquidation et le payement, sans déboursés et par compensation, soit pour l'habillement, soit pour la solde des sous-officiers, ou pour les secours en blé, exigent de même qu'il y ait un compte ouvert par famille à l'état-major du régiment.

Les officiers d'économie sont donc les administrateurs réels, quoique subordonnés : ils sont capables, parce qu'ils sont choisis parmi les officiers

qui ont le plus d'intelligence et qui se vouent à cette carrière. On exige qu'ils aient précédemment servi militairement, afin qu'ils ne soient pas étrangers aux règles du service, et qu'en l'absence des bataillons de guerre, ils puissent conduire la population. Mais leur rôle prend un autre aspect si on le considère dans son influence sur le bien-être des familles. Sous ce rapport, on ne peut se faire une idée de sa haute importance, lorsqu'on ne connaît pas le caractère des paysans de la frontière militaire.

Les officiers d'économie sont chargés spécialement de veiller à la culture, de fixer l'espèce de grains à semer, la quantité de champs à ensemencer : ils règlent la consommation des troupeaux, déterminent la quantité de grains récoltés qui doivent être portés par chaque famille au vaste grenier de réserve construit dans la compagnie, monument de prévoyance et de sagesse. Un officier d'économie est un chef de manufacture, qui met tout en mouvement avec méthode, avec prévoyance, pour obtenir les plus grands produits ; c'est le maître d'agriculture qui dirige une industrie naissante ; c'est enfin le chef laborieux, qui force les individus insouciants à travailler. Sans lui, la moitié des terres serait en friche, et l'autre donnerait à peine la moitié de ses produits. De plus, il visite chacune des familles de sa compagnie tous les quinze jours,

et rend compte de leur situation et de leurs besoins au capitaine. Celui-ci, accompagné de ses officiers, les voit lui-même une fois par mois. Chaque officier supérieur visite six compagnies, dans le même esprit, tous les trois mois, et chaque année le colonel parcourt et visite tous les familles du régiment.

Les lois de la discipline, appliquées à la culture des terres par des chefs auxquels on impose de tels devoirs à remplir, sont les meilleurs moyens de faire l'éducation d'un peuple dont la civilisation est reculée, et de l'enrichir. La marche à suivre est celle-ci : rassembler et organiser les individus, les rendre obéissants et leur donner des chefs éclairés : leurs progrès deviennent rapides, et quand l'habitude du travail et le temps les ont formés, ils peuvent être livrés à eux-mêmes. Mais jusque là, la main protectrice d'un gouvernement paternel, qui veille sur eux et les conduit pas à pas, leur est utile.

On ne peut qu'admirer les effets salutaires produits par ce régime, quand on voit à quel degré de bien-être et de prospérité sont arrivées les populations qui y sont soumises.

Je compléterai ce tableau en ajoutant que chaque régiment est administré par un conseil responsable, auquel le capitaine d'économie fait toutes les propositions et les rapports sur l'administration générale ; que les fonds sont déposés dans une caisse à

trois clefs qui ne peut s'ouvrir qu'en présence des membres du conseil, et que les officiers d'économie, qui font les recettes dans les compagnies, versent les sommes perçues une fois par semaine; qu'un premier et un second maître des comptes sont chargés de tenir toutes les écritures et d'enregistrer les recettes et les payements qui ne peuvent se faire que sur délibérations; qu'un commissaire des guerres résidant dans chaque brigade surveille la comptabilité et vise toutes les pièces de dépense.

Je passe à l'administration de la justice. Justice prompte, impartiale et sans frais, justice à portée des justiciables, tel est sans doute le premier besoin de tous les peuples; mais ce besoin se trouve bien mieux senti par un peuple pauvre et simple. Aussi rien de plus sage et de mieux calculé, rien de plus conforme à ces principes que le système qui a été adopté pour la frontière militaire.

Les procès les plus ordinaires parmi ces hommes ne dépassent pas la valeur de quelques florins. Si pour des causes de cette nature ils étaient obligés d'aller à de grandes distances, il vaudrait mieux pour eux renoncer à leurs droits que de les soutenir. Cependant, le pays est vaste, et on ne pouvait pas établir partout des juges salariés, sans s'écarter de l'économie, qui est dans ce pays la règle de toutes choses; d'un autre côté, il était à craindre qu'un juge non payé, loin de l'autorité, ne s'écar-

tôt de la ligne indiquée par une stricte probité. Pour concilier tous les intérêts, voici les moyens qui ont été employés.

On a érigé dans chaque compagnie un tribunal appelé session. Le lieutenant d'économie, plus expert qu'un autre dans les affaires, le préside : le sergent-major d'économie, deux sergents et deux caporaux d'économie, deux chefs de famille de la compagnie choisis par le colonel, le composent. Une fois par semaine cette session s'assemble; chacun réclame, demande justice et l'obtient.

Le tribunal, dont l'objet avant tout est de concilier les parties, ne peut être vénal, car il est trop nombreux, et les intérêts qui s'y traitent sont trop faibles. La confirmation du capitaine, est d'ailleurs nécessaire au jugement. Le capitaine dont l'autorité est fort limitée dans cette circonstance, reçoit cependant un nouveau caractère des fonctions respectables qu'il remplit. Ces tribunaux jugent en général avec une grande impartialité.

Mais, si ce tribunal a de la probité, il est possible qu'il ait peu de lumières, et la législation n'a pu lui abandonner des causes qui pourraient être obscures ou importantes : aussi chaque régiment a-t-il un tribunal composé sur d'autres principes pour l'appel et pour les procès relatifs à des intérêts de quelque gravité. Trois auditeurs, gens de loi, mais portant un titre et un costume militaires

(car l'un et l'autre sont indispensables à la considération dans ce pays), sont chargés du jugement des affaires civiles et de l'instruction des affaires criminelles. Un seul auditeur, assisté de deux officiers, juge, et son opinion est la seule qui décide. La mission des officiers militaires assistant est de signer l'exposé des faits et le procès-verbal, qui comprend les demandes, les réponses et les répliques. En effet, dans un pays où tout se traite verbalement, où presque aucun des titres n'est écrit, quelle trace laisserait une affaire importante si cette sage précaution n'avait été ordonnée? Quel moyen l'autorité aurait-elle d'éclairer la conduite d'un juge prévaricateur? Avec le mode établi, plusieurs années après le jugement, on peut vérifier s'il a été porté avec justice et équité.

Telle est la justice civile. Elle semble satisfaire à tout et remplir toutes les conditions désirables. Elle offre aux pauvres une justice prompte et sans frais, et à l'homme aisé dont les intérêts ont une plus grande valeur, à celui dont les droits ont besoin d'être approfondis, des juges instruits et dont la conduite est constamment mise au grand jour.

La justice correctionnelle se rend différemment en tant que l'individu coupable est ou non enrôlé. Celui qui est enrôlé est soumis à l'action de ses officiers comme tout soldat de l'armée. Les autres sont, ainsi que les femmes, soumis à la session,

dont j'ai parlé plus haut. Ce tribunal de famille, si je peux l'appeler ainsi, ce tribunal composé d'individus de différentes classes, est certes le meilleur auquel on puisse donner de semblables attributions; on ne peut craindre ni passions, ni arbitraire, en raison de sa composition; là chaque état a son représentant naturel.

Toute affaire criminelle est portée au régiment devant un tribunal composé d'un chef de bataillon, président, d'un auditeur, de deux capitaines, de deux sergents-majors, de deux sergents, de deux caporaux et de deux soldats. L'auditeur en fait le rapport : le délit est jugé; mais, pour ajouter aux garanties données à l'accusé, le jugement n'est exécutoire qu'après l'approbation du colonel, qui lui-même ne peut jamais dans aucun cas présider le tribunal.

Telles sont les bases de cette institution remarquable dont le succès complet donne le droit de conclure les faits suivants :

L'organisation de la frontière militaire résout un problème difficile, celui de tirer d'un peuple le plus grand parti possible pour le service de l'état, tout en contribuant à son bien-être, au progrès de la civilisation, en satisfaisant ses goûts.

L'administration est établie sur de telles règles qu'elles peuvent garantir de toute sorte d'abus, autant que cela dépend des hommes.

La justice est rendue avec intégrité et sans frais, et le régime de ce peuple est merveilleusement adapté à son esprit, à ses mœurs, à son état de pauvreté et à sa situation géographique.

Une frontière étendue, qu'il serait indispensable pour la sûreté du peuple et pour la santé publique de faire garder par des troupes qu'il faudrait y envoyer exprès et y entretenir, se trouve naturellement occupée et défendue. Enfin la force vive des états se composant de soldats et d'argent, ce pays qui donne des soldats dans une proportion sept à huit fois plus grande que les autres, et les entretient en temps de paix au plus bas prix possible, représente pour le service du souverain une province infiniment plus peuplée et beaucoup plus riche, et cette organisation donne à une province pauvre, qui sous un autre régime serait plutôt à charge qu'à profit, une valeur extraordinaire.

On avait reconnu que la population convenable pour entretenir un régiment frontière devait être de cinquante à soixante mille âmes : aujourd'hui elle s'élève presque partout à cent mille. Ainsi ces régiments pourraient fournir un nombre double de combattants et pourvoir pendant beaucoup d'années aux plus grandes consommations de la guerre. Cette surabondance de population tourne aussi au profit de sa richesse ; les terres sont mieux cultivées, et la quantité de bestiaux s'est accrue dans la

même progression. Il y a un grand bien-être et la charge comparative de recrutement qui pèse sur les provinces est beaucoup diminuée. En Autriche la population affectée au recrutement d'un régiment est à peu près partout de quatre cent mille âmes. Celle des régiments frontières était de cinquante mille : ainsi ils fournissaient huit fois plus de soldats que les premiers. Aujourd'hui que la population est doublée ils en fournissent quatre fois davantage.

C'est le prince Eugène de Savoie qui a jeté les bases de ce système remarquable, et le maréchal Lascy qui l'a porté à la perfection à laquelle il est arrivé.

Je trouvai à Karansébés plusieurs officiers qui avaient servi sous mes ordres. Ces rencontres, qui se sont renouvelées fréquemment pendant mon voyage et qui m'ont toujours fait éprouver un véritable plaisir, avaient pour moi, dans cette circonstance, un motif d'intérêt de plus. En 1810, deux cents jeunes Croates furent sur ma demande envoyés en France, pour y être élevés aux frais du gouvernement dans les écoles militaires et les lycées et à l'école des arts et métiers. J'en retrouvai plusieurs, dont la carrière avait eu ce point de départ; ils en gardaient le souvenir, et me conservaient de la reconnaissance pour avoir été ainsi la cause de leur éducation et de leur fortune.

Pendant les dernières guerres entre l'Autriche

et la Turquie, une épouvantable catastrophe arriva près de Karansébés : elle prouve que les souverains doivent y penser longtemps avant de se décider à prendre en personne le commandement de leurs armées. Il faut qu'ils soient de bonne foi avec eux-mêmes, qu'ils consultent sincèrement leurs facultés, et leurs dispositions naturelles; car, lorsqu'ils sont privés des qualités nécessaires, quand ils ne remplissent pas les conditions que le commandement en chef exige, il en résulte de grands malheurs pour eux, pour leurs peuples et pour leurs soldats, et ils succombent sous le poids du fardeau qui pèse sur eux. Joseph II en est un exemple remarquable. Homme d'un esprit supérieur, doué d'une volonté forte, livré aux soins du gouvernement sans distraction, ses actes politiques et civils ont été et seront longtemps l'objet de la discussion; mais en les critiquant dans la forme, en blâmant les moyens employés, en plaignant ceux qui ont vécu de son temps, on ne peut nier la profondeur de ses vues et le but louable qu'il se proposait. Ce but a été atteint, car Joseph II a tué dans son germe et détruit dans son principe les révolutions dont l'Autriche était menacée, comme toute l'Europe, en opérant d'avance, quoique d'une manière violente, des changements que la raison demandait, et en faisant disparaître les richesses qui pouvaient séduire les novateurs.

Il faudrait un développement complet, que cet ouvrage ne comporte pas, pour faire connaître Joseph II, tel qu'il était, et apprécier l'influence qu'il a eue et que ses actes exercent encore aujourd'hui sur l'Autriche; mais ce que l'on peut dire sans contestation, c'est qu'il n'était doué d'aucun génie militaire : que, brave de sa personne, il n'avait pas au milieu du danger et des émotions de la guerre, la force de tête, le calme d'esprit et le jugement sain, qui sont nécessaires pour exercer convenablement le commandement, enfin qu'il était, comme sont les hommes auxquels la nature a refusé cette haute faculté et l'instinct belliqueux, écrasé sous le poids des incertitude et des fantômes que son imagination trop vive présentait à son esprit. J'arrive au récit de l'événement qui a provoqué ces réflexions.

En 1789, Joseph II avait réuni quatre-vingt mille hommes pour agir offensivement contre les Turcs, et son camp était établi à peu de distance de Karansébés. Les Turcs étaient en position en face de l'armée autrichienne et couvraient la Valachie. Tout était disposé pour les attaquer et un succès infaillible semblait promis à l'armée autrichienne. Les généraux étaient venus prendre les derniers ordres dans la tente de l'empereur. Celui-ci, rongé d'inquiétude et craignant pour le résultat, s'adresse au maréchal Lascy et lui demande s'il est

certain du succès. Le maréchal répond, ainsi qu'un général sensé répondra toujours en pareil cas, qu'il l'espère, mais qu'il ne peut le garantir d'une manière absolue. Effectivement, à la guerre, les mesures les plus sages, les calculs les plus justes sont souvent déconcertés par les événements les plus imprévus; et il faut, après avoir tout disposé pour le mieux, faire la part de la fortune, de cette influence aveugle et cachée qui agit indépendamment de toute sagesse. Sur cette réponse du maréchal, Joseph II renonça à son projet d'attaque, renvoya les généraux à leurs quartiers, et se décida à se retirer pour aller prendre position derrière la ligne de la Temés.

Une disposition de retraite étant arrêtée, des colonnes parallèles se forment; celles d'infanterie au centre, celles de cavalerie sur les flancs, les bagages dans les intervalles qui les séparent. Elles s'ébranlent au milieu de la nuit : tout à coup, après avoir commencé le mouvement, le maréchal s'aperçoit que l'ordre de se replier n'a pas été envoyé aux piquets de la gauche de l'armée; il répare cet oubli et arrête brusquement les troupes pour les attendre. Le commandement de halte est répété : les colonnes d'équipage prennent ce mot de *halte* pour le cri d'*Allah* que jettent les Turcs quand ils fondent sur l'ennemi. On croit donc à leur attaque. Les équipages veulent s'éloigner rapidement, et les chevaux de peloton prennent le trot et le galop:

au mouvement et au bruit qu'ils causent, l'infanterie, dans l'obscurité de la nuit, croit à une charge de l'ennemi : on fait feu de toutes parts, les troupes tirent avec acharnement les unes sur les autres, et c'est au jour seulement que l'erreur est reconnue.

On assure qu'effrayé, Joseph, qui marchait à l'avant-garde, fit mettre dix pièces de canon en batterie et tirer sur le feu qu'il supposait ennemi, ce qui augmenta et les pertes et les désordres. Dix mille hommes furent tués ou blessés dans cette échauffourée et l'armée se retira dans la position qui lui avait été désignée, tandis que les Turcs, tranquilles dans leur camp, furent autorisés à croire que Dieu avait combattu pour eux et s'était chargé de détruire leurs ennemis. L'archiduc François, héritier du trône, se trouvait à l'armée. Il se plaça avec sang-froid au milieu d'un bataillon et attendit patiemment que tout s'éclaircît. Dès ce moment il montra ce caractère calme et réfléchi dont toutes les actions de sa vie ont été empreintes.

Si Joseph II, au lieu de reculer devant les chances que la guerre amène toujours avec elle, eût attaqué l'ennemi, trois ou quatre mille hommes perdus dans le combat l'auraient rendu maître de la Valachie : au lieu de cela dix mille hommes périrent dans la confusion que je viens de raconter,

vingt mille par les maladies que devait occasionner une station prolongée dans un pays malsain, et de plus il évacua une province, enleva à ses troupes la confiance en lui et en elles, et releva le courage et la confiance de l'ennemi. C'est qu'il faut que chacun fasse son métier, que les souverains règnent, que les ministres gouvernent, que les généraux commandent et combattent; et que les souverains ne gouvernent et ne combattent que lorsque le ciel leur a donné la capacité des affaires et le génie de la guerre et du commandement.

A Karansébés, le pays devient ondulé : après les collines on trouve des montagnes. La Temés, dont on suit les bords, roule des paillettes d'or : ce sont les Zingares qui lavent les sables de son lit et qui recueillent l'or qui y est mêlé. Cette industrie est libre, chacun peut l'exercer en payant, par famille et par an, trois ducats d'or au fisc.

Ces Zingares sont dignes de fixer l'attention des voyageurs. Ils portent différents noms suivant les différents pays qu'ils habitent; mais des traits semblables, un teint pareil, les mêmes usages, les mêmes mœurs prouvent qu'ils descendent d'une souche unique, qu'ils ont une origine commune et viennent d'une même tribu, dont les débris ont couvert toute l'Europe. Partout ils se contentent de la plus misérable industrie et semblent vivre de rien. Ils conservent les goûts et les habitudes no-

mades au milieu des peuples cultivateurs et civilisés. Ils préfèrent les souffrances du froid et de la faim à une vie régulière et laborieuse. La violence seule les fait changer de manière d'exister, et, pour y échapper, quand ils le peuvent, ils s'expatrient. Ils ont disparu de toutes les parties de l'Europe où la police leur interdit une vie vagabonde; ils se sont réfugiés dans les pays où elle est tolérée. L'abjection est dans leur nature, et ils semblent s'y complaire.

Leur histoire est inconnue, leur origine cachée dans la nuit des temps, sans qu'aucune tradition vienne jeter sur elle quelque faible lumière; mais leur point de départ ne peut être autre que le fond de l'Asie. Quelles sont les révolutions qui les ont tirés de leur pays? quelle est la catastrophe qui les a semés, pour ainsi dire, sur une grande partie du globe? Qui a dégradé si profondément leur caractère moral et perpétué leur infamie à travers des siècles? Enfin quelles ont été les vues de la Providence en les frappant d'un semblable anathème et les faisant cependant se conserver et se perpétuer au milieu de tant de misères? Toutes questions sur lesquelles l'imagination peut s'exercer et qui ne seront probablement jamais résolues.

De Karansébés je me rendis sur les bords du Danube à Orosva. Je voulais voir ce fleuve majestueux au moment où il a reçu presque tous ses af-

fluents et réuni toutes les eaux du midi de l'Allemagne et la plus grande partie des versants méridionaux de la chaîne des Karpathes. Je voulais aussi juger par moi-même des travaux projetés pour rendre sa navigation habituelle, constante et assurée.

Après être remonté jusqu'aux sources de la Temés, je traversai les derniers échelons de la chaîne de la Transylvanie, qui encaisse le fleuve dans cette partie. Je m'arrêtai à Terregova, où je passai la nuit; le lendemain matin de bonne heure j'étais arrivé à Orsova. C'était constamment sur le territoire du régiment d'Illyrie Valaque que j'avais voyagé. Orsova est un bourg fort chétif, mais destiné à prendre du développement. Le beau lazaret qui y est établi crée pour ce point des intérêts commerciaux de quelque importance. Une grande partie du commerce par terre avec la Turquie doit prendre cette direction, et les marchandises venant par mer y seront mises en entrepôt. C'est le premier lazaret que l'on trouve sur le Danube dans les états autrichiens, du côté de la mer Noire, et par conséquent c'est là que les marchandises doivent se purifier, et les voyageurs faire leur quarantaine. Rien n'a été épargné pour donner à cet établissement l'importance qu'il mérite, ainsi que les commodités qui le feront préférer à d'autres.

Des travaux considérables pour faciliter la navi-

gation, vont être exécutés à peu de distance d'Orsova. Là, le fleuve est d'une grande majesté, la masse des eaux qu'il roule n'est comparable à rien de ce que l'on voit dans le reste de l'Europe. Contenu entre des montagnes qui bordent les deux rives et coulant à plein bord, sa largeur est le double de celle du Rhin devant Mayence. Je m'embarquai peu de temps après mon arrivée, et je descendis le fleuve pour voir le banc de rocher qui le barre et gène la navigation, et le lieu sur la rive droite où l'on a projeté de creuser un canal pour tourner cet obstacle; l'exécution m'en a paru facile : de la rive aux montagnes parallèles il y a une distance suffisante. La longueur du canal ne doit être que de cinq cents toises environ, et deux écluses, à peine, seront nécessaires dans le cas où les excavations présenteraient trop de difficultés; si elles sont faciles, comme il y a surabondance d'eau, on pourra se passer d'écluses, et il n'y aura d'autre inconvénient, dans la navigation de ce passage, que de suivre ou de remonter momentanément un courant un peu rapide. Mais le terrain sur lequel le canal doit être exécuté est sur le territoire servien, c'est-à-dire sur le territoire de la Turquie; en fait, on pourrait se passer d'un firman; mais en droit il est nécessaire et convenable, et le divan de Constantinople ne paraissait pas disposé à l'accorder, malgré les demandes réitérées

qui lui ont été faites. Comme tous les êtres faibles, le divan met une obstination extrême à refuser ce que l'on préfère obtenir de sa bonne volonté. Ce travail est pourtant très-urgent et très-important.

Quoique la navigation soit possible aujourd'hui, quand les eaux sont d'une hauteur moyenne (un bateau à vapeur franchit alors sans accident les cataractes, et les basses eaux ne sont à redouter qu'en août et septembre), on ne pourra regarder cette navigation comme régulière et assurée que lorsque ce passage sera ouvert. Une opération semblable sera nécessaire encore sur un autre point du Danube, à dix lieues plus haut qu'Orsova, où il se trouve aussi des cataractes. Une fois ce second travail terminé, la navigation de Vienne à la mer sera établie d'une manière prompte, facile et certaine.

Les travaux du Danube étaient l'objet d'une sollicitude de l'empereur François; il m'en parla au moment de mon départ. Il voyait dans leur exécution de grandes conséquences commerciales : effectivement, ce sera une source de richesse et de prospérité pour la Hongrie. Les produits de ce pays perdent la plus grande partie de leur valeur, faute de moyens d'exportation. L'Autriche, qui paie de forts impôts, n'a pas pu admettre sans ndemnité dans ses marchés, la Hongrie qui ne paie rien; et cette indemnité jointe aux frais de

transport, réduit à un petit nombre d'objets, et particulièrement pour les pays voisins, la faculté de transporter dans ces marchés, et d'y vendre les denrées hongroises avec quelque avantage. Des exportations peuvent avoir lieu par Fiume; mais les transports par terre en prenant la route Louise, et en traversant toute la chaîne des Alpes Juliennes, sont chers : il en est de même pour Trieste; et d'ailleurs cette exportation ne peut convenir qu'à la partie occidentale de la Hongrie; le centre, le nord, le midi et l'orient de ce royaume ne peuvent y participer. La navigation du Danube assurée et la communication avec la mer rendue facile, tous les produits de la Hongrie peuvent être envoyés à peu de frais en Italie et en France; ils entrent naturellement dans les marchés de l'Europe, et retrouvent toute leur valeur. Cette navigation peut même servir utilement à une partie de l'Allemagne, et faciliter les relations avec l'Inde; soit par l'Égypte, quand une communication facile aura été établie entre la Méditerranée et la mer Rouge; soit par Trébisonde et la Perse.

On a calculé que la durée du voyage de Vienne à Constantinople ne dépasserait pas douze jours, et l'on ne saurait trop admirer ces grandes et belles applications des connaissances actuelles qui lient ensemble toutes les parties du monde, et font disparaître les distances, et unissent tous les intérêts,

en multipliant à l'infini les points de contact entre les hommes, et en modifiant l'influence des localités. Les effets qui doivent en résulter sur l'état de la société sont hors de toutes les prévisions.

Je passai devant Neu-Orsova, forteresse turque, bâtie sur une île du Danube, qu'elle occupe tout entière. C'est un monceau de ruines dégradées par le temps et par les dernières guerres. Un pacha, sans troupes, y commande. Ce poste, qui rend maître de la navigation du fleuve, est dominé par les deux rives, et particulièrement par la rive gauche, de manière à n'être habitable, quand il est attaqué, qu'au moyen de voûtes et de casemates qui couvrent toutes ses défenses. Les Autrichiens l'ont bombardé pendant la dernière guerre. Il faudrait aujourd'hui de grandes dépenses, supérieures aux facultés des Turcs, pour le mettre en état de défense. Sur la rive droite un fort, également en ruine, et nommé Élisabeth, est destiné à lier son feu avec celui de Neu-Orsova, et à défendre le fleuve.

Sur la rive gauche, au-dessous de Neu-Orsova, la petite rivière appelée Bacha, se jette dans le Danube; elle sert de limite au territoire autrichien, et sépare la Hongrie de la Petite-Valachie. De ce point, sur une sommité où sont placés les postes d'observation, on voit toute la vallée du Danube et la ligne de brisants qui traverse le fleuve, et que

les travaux projetés doivent donner les moyens de tourner et d'ouvrir.

Cette partie de la vallée du Danube est soumise à un inconvénient assez extraordinaire, dont les effets se font sentir à une assez grande distance, jusqu'à l'autre côté des contreforts de la Transylvanie, aux sources de la Temés, et jusqu'à Karansébés. Au printemps, des milliards d'insectes, espèce de moucherons d'un nature particulière, naissent et font la guerre aux animaux. Ils sont fort redoutés des bœufs et des chevaux; il arrive quelquefois, lorsque ceux-ci ont été en butte à leurs attaques, qu'ils meurent en peu d'heures. Le moyen de les en préserver est de les laver avec une décoction d'absinthe. Les enfants en souffrent aussi, et subissent leur influence maligne.

Je partis d'Orsova, après avoir vu tout ce que ce point présentait d'intéressant; j'allai coucher à Méhadia, où sont des sources d'eaux minérales et des bains efficaces et célèbres. Quatre heures de marche m'y firent arriver, en suivant les bords de la Bacha. On entre dans une gorge de montagnes étroites, et l'on parcourt un pays fort pittoresque, en suivant une pente insensible, réglée par le cours des eaux jusqu'à Méhadia. Des montagnes boisées, mais laissant voir de temps en temps des roches ardues et escarpées, donnent au paysage une physionomie expressive. De belles maisons d'une ar-

chitecture agréable, composent ce village, qu'une magnifique rue partage dans sa longueur. Une grande prospérité indique que ces eaux sont très-fréquentées. On s'y rend des pays voisins, de la Transylvanie, des provinces turques; et un grand nombre de boïards y viennent chaque année déployer leur luxe. La réputation de ces eaux, et leur efficacité reconnue, ont décidé souvent les médecins de Vienne à y envoyer des malades de l'Autriche même. Il y a neuf sources toutes sulfureuses. La plus chaude a une température de cinquante-cinq degrés centigrades. La disposition des bains est aussi bien entendue qu'elle est commode. Ils n'ont pris de l'importance et de l'accroissement que depuis 1817, époque à laquelle l'empereur François y fit un voyage. On y a construit à ses dépens une magnifique maison de bains.

Au temps des Romains, ces bains étaient très-fréquentés : diverses antiquités déposent de ce fait à Méhadia. Il est vrai que les bains entraient bien plus dans l'hygiène des anciens, qu'ils ne font partie de celle des modernes. La Dacie était une province riche et peuplée, et il n'existe pas, dans tous les pays occupés par les Romains, une seule source d'eau minérale qui n'ait été appropriée par eux aux usages des particuliers.

Le médecin qui réside aujourd'hui à Méhadia m'a paru un homme d'un mérite supérieur, et ses

soins ne peuvent manquer d'ajouter à la réputation et aux bons effets de ces eaux.

Les diverses sources portent chacune un nom différent : il y a la source de l'Empereur, la source Caroline, la source Louis, celle d'Hercule, etc. Cette dernière est la plus abondante. A sa sortie de terre, elle suffirait pour faire tourner un moulin ; mais elle varie de qualité et de température suivant les saisons. En été, sa température est de quarante-huit degrés trois-quarts ; au printemps, de vingt-deux à vingt-cinq degrés ; ce qui prouve qu'elle coule à une petite profondeur, et que les eaux provenant de la pluie, ou de la fonte des neiges, viennent s'y mêler et la refroidir.

A peu de distance de Méhadia, il y a une grotte où l'on dit que des brigands se réfugiaient autrefois. On fait mille contes sur leurs exploits, qui depuis un grand nombre d'années ont trouvé leur terme.

Les bains de Méhadia, situés dans un lieu charmant, sauvage, mais d'un accès facile, au milieu de pays riches et très-habités, paraissent aussi favorables à la distraction et au plaisir qu'à la guérison et à la santé.

Après avoir vu tout ce qu'ils présentent de curieux, je retournai à Karansébés, d'où je devais me diriger sur la Transylvanie.

Le 4 mai, au matin, je partis de Karansébés. C'est par la Porte-de-Fer que j'entrai en Transylvanie. On appelle ainsi un passage étroit où l'on franchit une côte, assez peu élevée, qui était autrefois fermée par une porte de fer. Ce passage, que l'état des chemins rend difficile, n'offre d'ailleurs aucun obstacle naturel. Un poste de troupes, pour la sûreté des voyageurs et la police du pays, est établi au point où la porte existait autrefois.

Après avoir franchi ce passage, on entre dans une vallée qui s'élargit, et qui aboutit au village de Vasselly, ancienne colonie romaine connue sous le nom d'Ulpia Trajana. Plus anciennement cette ville s'appelait Jarniscajetaba. Trajan, qui s'occupa beaucoup de cette frontière, en fit le chef-lieu de la Dacie, et lui donna son nom. La Dacie se compo-

sait de la Valachie actuelle, de la Transylvanie et d'une partie de la Moldavie. Je ne comprends pas le motif qui détermina Trajan à choisir ce lieu pour la capitale de cette province, car il ne présente aucun avantage. Il est éloigné du Danube, en est séparé par des montagnes, et n'est pas le point central. Mais, quel qu'ait été son motif, il fit ce choix, et on voit encore des restes de la grandeur de cette ville. On y reconnaît un ancien amphithéâtre et les loges destinées aux animaux, qui se trouvaient dans son pourtour. De nombreux objets d'antiquités, trouvés dans des fouilles, existaient chez un particulier : je ne pus les voir, ce particulier étant absent au moment de mon passage. On m'a montré une statue découverte depuis peu ; mais elle est du travail le plus grossier.

La voie romaine, qui du Danube venait à Ulpia Trajana, passait par la Porte-de-Fer, et suivait la direction que j'ai parcourue.

— J'allai coucher à une petite ville nommée Hartzeg, située dans une belle et large vallée qui offre de beaux points de vue, mais où la culture (comme celle de toute la Transylvanie) est fort médiocre. La rivière qui l'arrose se nomme la Strehl, et elle reçoit à Hartzeg un ruisseau venant de la vallée qui mène à la Porte-de-Fer.

Le 5 mai au matin je partis pour Deva, chef-lieu du comitat d'Hunyade. Je m'arrêtai à Hunyade et j'allai visiter avec respect le château, jadis la demeure des trois héros qui gouvernèrent la Hongrie: Jean Hunyade, qui le bâtit; son fils, Mathias Corvinus, et Bethlen Gabor.

Ce château féodal, l'un des plus beaux que j'aie vus, est d'une parfaite conservation. Vaste, très-défensif encore, et très-pittoresque, il commande à une vallée superbe, que l'on découvre dans son entier; son architecture hardie et sa position parlent à l'imagination; et quand on pense qu'il fut le manoir de plusieurs grands hommes, il s'embellit encore aux yeux. La demeure des hommes illustres m'a toujours paru empreinte de leur éclat; l'esprit les y place, on les voit au milieu de ces habitations

dont le plus grand prix se trouve ainsi placé dans les souvenirs qu'ils y ont laissés. Mais hélas! le temps présent est bien prosaïque. Une famille respectable et empressée m'a reçu et m'a fait des hon. neurs de Vady-Hunyade: c'est celle de l'administrateur de la terre qui en dépend, et qui appartient à l'empereur. Je dînai dans la salle qui renferme les portraits de tous les rois qu'eut la Hongrie, si souvent occupée autrefois par ceux qui se consacraient à la défense de la religion et de la patrie contre les Turcs.

Je visitai la salle où les diètes se rassemblaient, où tant de généreuses résolutions ont été prises, et qui, aujourd'hui, est convertie en un magasin de fer forgé. Chaque enceinte, chaque chambre a sa poésie, chaque pas réveille le souvenir du passé; mais le présent finit par l'emporter, et l'on se trouve tout à coup en présence des intérêts obscurs et vulgaires de l'industrie du moment. Puisque je prononce le mot d'industrie, je vais rendre un compte succinct de ce qui la concerne dans ce canton.

Les revenus de cette terre consistent en bois, en mines de fer d'une qualité supérieure, et en usines pour leur exploitation.

Les mines de fer sont en filon, et donnent quarante-huit pour cent. L'exploitation est parfaitement entendue, et un seul haut fourneau, dont

la tour a vingt et un pieds d'élévation, produit de cent cinquante à cent soixante quintaux de fonte par vingt-quatre heures. Je ne crois pas que nulle part on ait obtenu de semblables résultats. Ce fourneau est à quatre tuyères. Les forges à marteau donnent en fer forgé quatre-vingt-huit pour cent de la fonte. La consommation du bois réduit en charbon pour l'entretien de ce fourneau est, par vingt-quatre heures, de cinq cents toises cubes: chaque toise cube coûte sur place cinq francs, et le fer de gros échantillon se vend vingt et un francs le quintal. Cet établissement m'a paru si bien conduit, que j'ai cru devoir entrer dans ces détails qui donnent une idée assez exacte de l'état de cette industrie dans un pays éloigné.

Indépendamment de la richesse en bois de cette partie de la Transylvanie, il existe des mines de charbon fossile. Celles qui sont près de Hartzeg sont d'excellente qualité; mais elles ne sont pas exploitées. Quelle réserve précieuse et quel élément de prospérité et de richesse pour l'avenir! Là où les combustibles sont abondants et à bon marché, l'industrie prospère toujours, car les combustibles sont le premier agent de presque toutes les industries.

Le soir j'allai coucher à Deva. Cette ville est située dans la vallée de la Maròs, à peu de distance de la rivière : cette vallée a une immense largeur et partout semble très-fertile. En général, les terres de la Transylvanie ont cette apparence ; mais on m'a assuré cependant que, même avec une bonne culture, elles ne produisent pas en froment plus de cinq à six pour un de la semence. Elles auraient besoin de beaucoup d'engrais, ce que l'état actuel des choses ne comporte pas.

La Maròs est la plus grande rivière de la Transylvanie, et sert utilement à l'exportation de ses produits. De hautes montagnes, dont les contreforts s'approchent de ses rives, et deviennent des collines, forment son bassin. Il est remarquable que la rivière partage par espèce les richesses mi-

nérales que les montagnes renferment : sur la rive droite se trouvent les mines d'or et d'argent ; sur la rive gauche sont celles de fer, de cuivre et de plomb.

A quatre lieues de Deva, à Madjak, il y a des mines d'or d'une grande richesse : elles ne sont pas situées dans le lieu de la plus grande exploitation ; mais il paraît que ce sont celles qui rendent davantage. Je comptais aller voir celles de Zalatna, qui sont les plus considérables ; mais le débordement de la Maròs s'opposant à mon voyage à Madjak, je renonçai à m'y rendre.

Avant que de quitter Deva, je visitai le château : c'est tout à la fois une ruine romaine et une ruine du moyen âge. Placée sur une montagne isolée et fort élevée, elle domine tout ce vaste pays, qui est très-ouvert. Rien n'est plus beau que le paysage qui se présente à la vue : une grande et belle vallée entièrement cultivée, des collines fertiles, de hautes montagnes éloignées servant de cadre au tableau, une large rivière qui serpente dans la plaine, et dont les contours et les développements allongent le cours et favorisent les arrosements, une percée sans limite qui indique les plaines de la Hongrie, où la Maròs se rend pour se joindre à la Theiss et au Danube, tout cet ensemble est magnifique. De quelque côté que l'on porte les yeux, les regards sont charmés.

Le château de Deva était un point de sûreté : autrefois il était imprenable. Celui qui le possédait pouvait y demeurer sans inquiétude, sans danger, et juger d'avance des circonstances qui devaient régler sa conduite et ses projets. Rien de ce qui se passait à une grande distance ne pouvait lui être caché. Depuis peu d'années, le château a été réparé par l'ordre de l'empereur, qui l'a visité : il est habitable et habité. Quelques soldats invalides l'occupent ; mais sans qu'aucune importance, politique ou militaire, soit attachée à sa conservation. Son rétablissement n'a été qu'un hommage rendu aux siècles qu'il rappelle et dont il est en quelque sorte l'image.

Je vis à Deva le comte suprême du comitat, M. de Nopsa, qui s'empressa de prévenir mes désirs et de tout disposer pour favoriser mon voyage. Il me parla des affaires du pays, de la diète qui devait bientôt s'assembler, des élections qui allaient se faire, et des combinaisons qui pourraient les rendre plus ou moins favorables au gouvernement.

Les élections étaient la grande affaire dans toute cette principauté. J'avais quitté Vienne au moment où les lettres de mes amis m'entretenaient de préoccupations semblables dans toute la France : je croyais échapper à cet objet de conversation si monotone en portant mes pas vers l'Orient, et il

devait me poursuivre. C'est une véritable maladie européenne que ce besoin des peuples de se mêler des affaires publiques et d'intervenir dans l'exercice du pouvoir souverain. Quelquefois les circonstances semblent leur en imposer le devoir; mais souvent les peuples malades qui cherchent ainsi leur guérison aggravent leurs maux, au lieu de trouver leur salut. Heureux les peuples qui n'ont éprouvé ni ce besoin ni ce désir : plus heureux encore les souverains qui les gouvernent, et qui peuvent jouir de l'aspect d'une félicité, d'une paix publique et d'un bien-être universel qui sont leur ouvrage!

Avant de continuer le récit de mon voyage en Transylvanie, il me semble à propos d'entrer dans quelques détails sur cette province, et de faire connaître les principales divisions des peuples qui l'habitent.

La chaîne des montagnes connues sous le nom des Carpathes, prend naissance sur la rive gauche de la March : elle s'élève progressivement, et sert tout à la fois de limite, et comme de rempart au nord de la Hongrie, qu'elle sépare de la Gallicie. Après avoir suivi une direction qui va du nord-ouest au sud-est, elle tourne plus au sud en se rapprochant du Danube : arrivée à quarante lieues de ce fleuve, elle se dirige à l'ouest en suivant une ligne presque parallèle au Danube, dont elle re-

monte ainsi le cours, et qu'elle finit par atteindre, par ses contreforts, près d'Orsova.

C'est ce vaste pays, compris dans le rentrant que fait cette chaîne de montagnes, qui forme la principauté de la Transylvanie. Aux versants extérieurs se trouvent d'abord la Gallicie, puis la Bucovine, ensuite la Moldavie, enfin la Valachie qui comprend tout le pays situé au midi de la dernière partie de la chaîne, et qui est placé entre elle et le Danube. Tous les versants intérieurs depuis la frontière septentrionale, c'est-à-dire depuis le point qui correspond à la Bucovine, appartiennent à la Transylvanie. Toutes les eaux prennent leur direction vers la Hongrie et s'y rendent par l'intervalle existant entre la chaîne proprement dite, et la partie qui revient sur elle-même et se dirige vers l'occident. Un seul passage est ouvert directement sur la Valachie; et l'Aluta, qui prend sa source dans l'intérieur de la Transylvanie, fait une trouée dans la chaîne méridionale et la traverse pour se rendre en ligne droite au Danube, dans lequel elle se jette à Nicopolis, en suivant le défilé connu sous le nom de Porte-Rouge, qui est une des principales entrées de cette principauté.

On voit par cette description que la Transylvanie forme un plateau très-élevé, environné aux deux tiers par une chaîne de montagnes, et dont la hauteur est telle, que les montagnes qui lui forment

une ceinture, vues du centre, perdent à l'œil beaucoup de leur élévation. Ce centre est un pays ouvert, formé de plaines très-hautes, et qui n'est divisé que par des chaînes de collines qui forment les bassins immédiats des principales rivières qui le sillonnent, comme la Maròs, le Samos, l'Aluta et leurs affluents.

La population de la principauté est un monument vivant du mouvement que les siècles ont imprimé aux divers peuples. En aucun lieu on ne trouve des mélanges pareils : des vainqueurs et des vaincus, et des colonies dont l'histoire est inconnue et l'origine incertaine. C'est l'image du vague de la destinée des générations, qui ignorent d'où elles viennent et où le temps les conduira.

Il y a en Transylvanie un assez grand nombre de peuples distincts par leur origine et leur langage : mais trois seulement ont des droits reconnus et servent de base à la division politique. La population est évaluée à deux millions d'âmes environ. Voici comment on peut la répartir par races.

Deux cents cinquante mille Hongrois, un million de Valaques, cinq à six cent mille Allemands, cent cinquante mille Szeklers, et cent vingt mille Arméniens.

En les séparant par religion, on peut compter cent quatre-vingt mille catholiques, deux cent mille grecs unis, cinq cent cinquante mille réformés,

calvinistes et luthériens, un million de grecs schismatiques.

L'état ne reconnaît que trois nations : les Hongrois, les Szeklers et les Saxons. Le pays est partagé en onze comitats hongrois, à la tête desquels sont placés, comme en Hongrie, des comtes suprêmes; sept arrondissements des Szeklers, avec des chefs dont le nom diffère, mais dont les attributions sont les mêmes que celles des comtes suprêmes; neuf arrondissements des Saxons, dont les chefs sont de simples administrateurs civils. Les Valaques, qui sont répartis dans les diverses divisions, suivent les conditions des peuples avec lesquels ils vivent. Ce sont les anciens habitants du pays, descendant des colonies romaines, établies par Trajan. Ils se donnent à eux-mêmes le nom de Romains, et leur langue est remplie de mots latins, plus ou moins bien conservés, qui constatent d'une manière certaine cette origine.

Les Hongrois et les Szeklers sont les nations victorieuses et conquérantes. Les Szeklers sont de race et d'origine hongroise et ne sont qu'une fraction de ce peuple. Ils ont pris possession de la partie du pays où le régime hongrois est adopté. Les Allemands sont venus à une époque postérieure, dont on ignore la date précise : les uns la font remonter au sixième siècle, d'autres seulement au douzième. C'est à titre de colonisation qu'ils ont

reçu un territoire et des terres, avec des priviléges. Ils sont libres, possèdent, peuvent vendre et acheter; mais aucun étranger ne peut venir s'établir chez eux sans leur consentement.

Il y a deux opinions sur le point de départ de ces Allemands : les uns les font venir du pays de Trèves et des bords de la Moselle, et les autres du centre de l'Allemagne. La probabilité est pour cette dernière opinion. S'ils fussent venus d'au-delà du Rhin, ils parleraient le plattdeutsch, tandis que leur langage est un allemand très-pur. C'est une chose digne de remarque que la manière dont les peuples conservent le cachet de leur origine, et combien il est dans la nature de rester fidèle aux mœurs et aux coutumes de ses ancêtres; c'est la garantie de la conservation de la société. Le même langage n'a pas varié dans sa pureté au milieu d'autres peuples qui l'ignorent; c'est aussi la même manière de construire les maisons, de vivre, de cultiver, etc. En parcourant les terres des Saxons, on se croirait dans un des plus beaux cantons de l'Allemagne. Il y a parmi eux un sentiment de droit et d'indépendance qui les grandit, et ce sentiment puise encore de la force dans une aisance générale.

Le partage du territoire entre les Hongrois, les Szeklers et les Saxons a donc été fait d'abord à raison des nations; mais le territoire prévaut aujour-

d'hui, et c'est lui qui établit les droits des habitants. Ainsi un Hongrois, un Szekler ou un Valaque qui, avec la permission des Saxons, vient habiter et posséder dans leurs terres, participe aux privilèges des Saxons et vit sous leurs lois, comme les lois hongroises régissent ceux qui vont habiter sur les autres territoires.

Les neuf arrondissements saxons sont régis par des administrateurs nommés par l'empereur: ils sont soumis à un comte suprême inamovible, qui est comme chef de cette nation, et devant qui se portent les appels. C'est particulièrement sous le rapport judiciaire que ses droits sont étendus. La loi saxonne est la plus favorable aux paysans, et elle fait l'objet de la jalousie de ceux des autres parties de la Transylvanie.

Indépendamment des divisions dont je viens de rendre compte, il existe quatre régiments-frontières : deux sous le nom de premier et deuxième Valaques, et deux autres sous celui de premier et deuxième Szeklers, et encore un régiment de hussards du même nom et de même formation. Leur population est composée de Szeklers ou de Valaques, ils sont hors de l'administration civile et soumis aux lois de la frontière.

J'ajouterai à cette notice sur la population de la Transylvanie quelques renseignements sur celle des deux provinces turques qui l'avoisinent, et qui

en général sont peu connues : la Moldavie et la Valachie. La Valachie est, ainsi que je l'ai déjà dit, située au sud de la Transylvanie, et occupe tout l'espace compris entre elle et le Danube; tandis que la Moldavie est située à l'est. La population de ces deux provinces est d'origine valaque, c'est-à-dire descend des colonies romaines et des anciens possesseurs du pays. Les seuls étrangers qui se soient mêlés avec elle, sont les habitants de soixante-deux villages de la Moldavie, qui sont de race hongroise. La Bessarabie, qui avoisine la Moldavie, et n'en est séparée que par le Pruth, est également habitée par des Valaques d'origine romaine. Autour de ces trois provinces, au nord et au midi, sont des peuples de race slave : la Gallicie, la Russie méridionale, la Bulgarie, qui se compose de tous les versants septentrionaux du Balkan, enfin la Servie. Tous ces pays appartiennent à cette grande famille dont le Nord est le berceau; à ces peuples qui ont contribué si puissamment à la destruction de l'empire romain, et dont les descendants couvrent presque sans interruption cette partie du globe qui a pour limites les côtes de Kamtschatka et la mer Adriatique. Il est singulier que la Valachie, la Moldavie et la Bessarabie, soient restées intactes et leur population isolée, comme un oasis, au milieu de cette multitude de peuples, qui, pendant plusieurs siècles, se

cessèrent de déborder sur le midi de l'Europe.

La population de la Valachie s'élève à plus de deux millions d'âmes, et celle de la Moldavie à un million. Ces pays sont fort beaux, les sites charmants, et surtout dans la Valachie, dont le climat est délicieux. Les productions de ces provinces sont extrêmement variées et abondantes; le bétail y est nombreux et d'une belle espèce. Les chevaux en Moldavie sont excellents, et presque pour rien. Ces deux provinces seraient susceptibles d'acquérir une extrême richesse; il semble que le temps présent leur promet un meilleur avenir.

Je partis de Deva le 6 mai, pour me rendre à Herrmanstadt; je remontai la vallée de la Maròs jusqu'à Mühlbach, et j'allai coucher à Bismarck. Je visitai en passant le champ de bataille de Izasvaras. On reconnaît facilement la position qu'occupaient les deux armées, et l'on devine sans peine comment l'action dut se passer. Les Turcs venaient de la Hongrie; les Hongrois occupaient un bel amphithéâtre qui va toujours en s'élevant, et qui est couvert par un ruisseau. Ceux-ci reçurent l'attaque des Turcs qu'ils repoussèrent; ils les poursuivirent ensuite dans la plaine et achevèrent leur défaite. Dans tous les combats des Turcs il en est de même: repousser leur première attaque et marcher à eux eusuite, voilà toute la manœuvre à faire, et elle donne toujours la victoire. Un monument a été

élevé à Izasvaras, pour perpétuer la mémoire de cette bataille. C'est une bonne chose que de consacrer ainsi les souvenirs glorieux de la patrie; c'est rendre vivante chez la postérité la gloire des ancêtres, présenter sans cesse à l'esprit l'exemple des grandes actions, et inspirer le désir de les imiter.

Le pays, jusqu'aux environs de Herrmanstadt, s'élève pour s'abaisser ensuite : il est constamment beau, et la culture paraît toujours meilleure à mesure que l'on approche de la ville. On est alors dans cette terre des Saxons, où l'on trouve l'industrie et les mœurs du centre de l'Europe.

On quitte le bassin de la Maròs pour passer dans celui de l'Aluta. C'est surtout dans les environs immédiats de Herrmanstadt que les villages sont les plus beaux, et que la culture est arrivée à la perfection; on parcourt de belles plaines ondulées, et les montagnes qui bornent ce tableau, ne paraissent qu'à une assez grande distance. J'arrivai à Herrmanstadt le 7 mai. Cette ville a douze à quinze mille âmes, et ressemble beaucoup aux petites villes d'Allemagne; elle n'offre rien de remarquable. La destruction de ses fortifications a permis d'y créer des promenades, qui l'embellissent.

L'archiduc Ferdinand, délégué pour ouvrir la diète en qualité de commissaire impérial, et qui commande dans ce pays, y arriva le même jour : il fut accueilli avec joie et empressement. La tâche

qu'il venait remplir était difficile. Bien des intérêts opposés sont à concilier dans ce pays, et une chose plus difficile encore, c'est de calmer une agitation vague qui agit sur tous les esprits; une inquiétude sans objet, parce que le but est un problème même aux yeux de ceux qui paraissent vouloir tout conduire. Cependant les dispositions des masses semblent favorables, et promettent au gouvernement des armes contre les brouillons.

Le 8, je vis l'archiduc qui me reçut avec bonté : j'eus avec lui une conversation de trois quarts d'heure, dans laquelle je lui trouvai des opinions sages et modérées.

Le 9, je partis de Herrmanstadt et j'allai coucher à Carlsbourg. Carlsbourg est située dans la vallée de la Marös; la partie de la ville placée sur le bord de la rivière ne se compose que de quelques maisons de marchands et d'auberges. La ville véritable est sur la hauteur et environnée de fortifications. Ces fortifications, qui ont été bâties par Charles VI, consistent dans un hexagone régulier; elles sont bien entretenues et d'un bon tracé. C'est une place assez petite, mais très-forte, qui est pourvue d'établissements complets. Ses bastions sont très-spacieux : la ligne de défense est plus

grande que celle des places ordinaires; elle a de nombreux ouvrages extérieurs, qui, peut-être, sont trop entassés. Cette place n'a qu'un point d'attaque, du côté de l'ouest, qui est dominé de six cents toises, et elle est capable d'une longue défense. Quoique les révolutions, qui changent le sort des peuples et l'état des empires, semblent l'avoir mise à l'abri de toute attaque, il est possible que l'avenir lui réserve l'occasion de jouer un rôle important. Carlsbourg possède différents établissements civils considérables : un hôtel de monnaie très-bien réglé, avec des machines nouvelles, et de très-beaux balanciers, mais qui vont à la main. C'est dans cet hôtel de monnaie que l'on fait, au moyen de l'acide sulfurique, selon le procédé inventé par M. Darcet, la séparation de l'or et de l'argent, provenant des mines de Transylvanie. Il y a aussi un petit observatoire, où l'on fait régulièrement des observations astronomiques. Un évêque réside dans cette forteresse et en fait les honneurs aux voyageurs. La cathédrale renferme divers objets d'antiquité du moyen âge.

Le 10 mai, je partis de Carlsbourg pour aller visiter les mines de Zalatna, une des choses les plus curieuses de la Transylvanie.

Zalatna est situé à cinq heures de marche de Carlsbourg, sur la petite rivière de Lompot. La vallée est pittoresque, et d'un aspect sauvage : elle est cependant fort peuplée, comme le sont en général tous les pays à mines, où une population considérable est nécessaire à l'exploitation. Cette population a de l'aisance; mais c'est l'acheter à un haut prix que d'être privé de la clarté du jour, de ce bien l'un des premiers que l'homme puisse posséder et qui se lie au principe de la vie de la nature entière.

Des bois décorent le paysage; malheureusement ces bois, mal administrés et dévastés, annoncent la destruction prochaine à laquelle il semblent condamnés. L'homme qui le voit gémit, en réfléchissant à l'importance dont ils sont en général, et surtout pour l'industrie précieuse de ce pays.

Zalatna est un joli bourg; mais ses établissements d'exploitation ne répondent pas à la richesse de ses mines. Ceux de Schemnitz sont plus considérables, bien que les produits des mines y soient inférieurs.

Les mines les plus rapprochées de Zalatna sont celles d'Abrabauga, de Wérispatak, Offenbanga et Jesébeg. J'ai déjà parlé de celles de Nadjak. Le produit de la totalité de ces mines est de vingt à vingt-cinq quintaux d'or et de cent quintaux d'argent, ce qui, au prix de cent quatre-vingt-quinze mille francs le quintal d'or et vingt mille celui d'argent, donne de six à sept millions de valeur. Les minerais rendent, terme moyen, en or un et un quart pour cent, et deux et demi pour cent en argent. Les filons sont souvent interrompus, et on trouve fréquemment les minerais en sac. Les mines appartiennent à un grand nombre de particuliers; plus de trois mille concessions ont été faites. Les possesseurs se livrent eux-mêmes aux travaux de l'exploitation métallique.

Une épreuve faite chaque jour sur les minerais qui sont livrés, fait connaître leur degré de richesse. On commence à les traiter par le mercure; mais jusqu'à présent on ne le fait en grand qu'avec le plomb. On réunit dans un fourneau cent-vingt quintaux de minerais; beaucoup de matières qui s'y trouvent réunies se vitrifient : on les sépare jusqu'à ce que cette masse soit réduite à dix-huit quintaux. On la combine avec quatorze livres de plomb par quintal de minerais ainsi réduit : il se forme alors un métal ternaire, plomb, or et argent. Le cuivre et le fer, qui se trouvent mêlés, surnagent, on les enlève; et les trois métaux restant se trouvent sans mélange. On sépare le plomb en l'oxidant au moyen de chaudières, qui présentent une grande surface : reste l'or et l'argent, qui se sont unis. On envoie les saumons à la monnaie de Carlsbourg, où l'on opère la séparation. On purifie encore le cuivre en le traitant d'abord avec le plomb, afin d'en séparer les parcelles d'or et d'argent qu'il pourrait contenir ; puis avec l'acide sulfurique, et on a du sulfate de cuivre, que l'on vend dans le commerce. Si l'on veut avoir du cuivre, on traite le sulfate de cuivre par le carbonate de fer.

Lorsqu'on emploie le mercure, l'opération se réduit à faire le mélange du minerai, réduit en poudre impalpable, avec le mercure. On fait cette

opération au moyen d'une friction à une température assez basse : on presse ce mélange dans un linge ; s'il en sort du mercure c'est la preuve que le minerai est saturé. Ensuite on fait évaporer le mercure, et l'on fond et réduit en pain l'or et l'argent. Vient ensuite la séparation de l'or et de l'argent par l'acide sulfurique, qui se fait toujours à Carlsbourg. Les opérations d'essai se font ordinairement avec le plomb.

Les mines de Zalatna ont été exploitées du temps des romains. Tout fait croire qu'elles n'ont jamais été abandonnées ; et, s'il en est ainsi, en calculant très-bas leurs produits, c'est-à-dire à la moitié de ce qu'elles rendent à présent, on est effrayé de la masse des métaux et des valeurs qui en sont sortis, et qui ne seraient pas moins de trois millions huit cent mille marcs d'or, et dix-neuf millions de marcs d'argent ; faisant au prix actuel de l'or et de l'argent, cinq milliards six cent trente-cinq millions de francs.

Le 11 mai au matin, je revins à Carlsbourg, et immédiatement après je me mis en route pour continuer mon voyage en remontant la Marôs. La vallée continue à être d'une beauté parfaite. Ce pays ne laisserait rien à désirer si les bois qui couronnent les montagnes étaient d'une plus belle nature; mais on reconnaît qu'ils ne sont l'objet d'aucun soin conservateur. La terre est fertile et assez bien cultivée. L'observateur est frappé d'une chose bien singulière : il n'y a point ou il n'y a que peu de jachères, et cependant on ne voit pas de prairies artificielles. L'assolement adopté est évidemment mal entendu et pourrait être beaucoup meilleur.

La Marôs, dans cette partie de la Transylvanie, a un cours tranquille; elle serpente gracieusement au milieu de la vallée, qui est toujours très-large,

et elle m'a rappelé la Saône, à laquelle on pourrait la comparer. Avant d'arriver à Enget, je reconnus le champ de bataille où les Turcs furent battus par Jean Hunyades, au commencement du quinzième siècle. La position que les Hongrois avaient prise dans cette circonstance ressemble à celle qu'ils occupaient au combat d'Izasvaras : un amphithéâtre d'une élévation modérée, qui s'appuie à la chaîne des collines, domine la plaine et se lie avec elle. Les Turcs, venus en remontant la vallée, ont dû être repoussés sur leur front et tournés par leur gauche. Une fois en retraite, tout est dit avec eux; la fuite succède bientôt à un mouvement rétrograde.

Je passai en vue de Marorouivar, où sont les plus belles salines de la Transylvanie et peut-être de l'Europe. Le sel que l'on en tire est en cristaux de la plus grande blancheur. Les galeries sont larges et profondes. C'est une exploitation qui ressemble à celle de Wieliczka : elle produit chaque année cinq cent mille quintaux. Les bâtiments d'exploitation ont une grande et belle apparence. Je ne visitai pas les mines; le jour que je passai dans leur voisinage étant un dimanche, il n'y avait pas d'ouvriers et je tenais à hâter ma marche. La Marôs, déjà navigable, est d'un grand avantage pour l'exploitation de cette précieuse mine, et sert au transport du sel en Hongrie.

J'arrivai le soir à Torda. Cette ville a aussi des salines; mais elles sont moins importantes. Un immense banc de sel paraît s'étendre sous tous ces pays. L'exploitation des mines de Torda n'a lieu que l'hiver et quand il y a surabondance d'ouvriers. Cette exploitation n'est pas sans danger, à cause des fréquents éboulements qui ont lieu dans les galeris.

Torda est située sur l'Aranjosch, qui se jette dans la Marôs, à peu de distance de son embouchure. Cette rivière est belle : elle était forte alors, attendu qu'elle était grossie par la fonte des neiges. Je couchai à Torda, et le lendemain, 12, je partis pour Clausenbourg, De Torda à Clausenbourg le pays change de nature et s'élève beaucoup. On arrive sur un plateau d'où les eaux coulent dans des direction variées et même opposées. Les montagnes voisines, les pics mêmes, paraissent peu élevés, parce que l'on se trouve peu au-dessous de leur niveau. Il y a peu de culture; mais des pâturages naturels assez bons et assez riches. C'est à commencer de ce plateau, et dans les parties orientales adjacentes, que se trouvent les meilleurs chevaux transylvains, ceux qui jouissent en Europe d'une réputation méritée. Ces chevaux ont beaucoup de sang, une taille médiocre; ils sont en général bien conformés et ont beaucoup de rapport par leur nature et leur qualité avec nos che-

vaux limousins. Peut-être ont-ils un peu plus de corps que les derniers.

Après avoir parcouru ce plateau pendant quatre heures, on descend dans la vallée du Samos, rivière qui coule au nord, et l'on arrive à Clausenbourg, siége de gouvernement de la Transylvanie. Il est singulier que dans cette principauté les autorités qui exercent leur action sur la province entière, résident en des lieux différents : c'est à Herrmanstadt, à plus de vingt lieues de Clausenbourg, que demeure le commandant militaire, et qu'est placé le trésor. Il est évident que le bien du service est ainsi sacrifié à des interêts privés, à des convenances particulières, soit de ville, soit d'individu.

La population de Clausenbourg est de vingt mille âmes environ. Ville ancienne, elle a été rebâtie comme un grand nombre de villes hongroises, et porte le caractère d'une origine récente : ses rues sont droites et larges, et aboutissent à la place, en sorte que d'un coup d'œil on voit l'ensemble de la ville. Les maisons sont très-basses, comme dans toutes les villes nouvelles, et il y a peu de mouvement et de vie dans les rues. Les faubourgs sont considérables et plus vivants, et surtout celui du Samos. Cette rivière, quoique encore près de sa source, est belle et rapide ; elle a des eaux limpides et fait mouvoir de nombreuses usines.

J'ai remarqué un moulin dont toutes les roues sont placées dans le même courant. Il y en a quatre qui se succèdent, et la pente est ménagée de manière que la même eau les fait toutes marcher en même temps, sans que jamais les roues supérieures soient gênées, dans leur mouvement, par l'eau qui agit sur les roues inférieures. Des collines charmantes, bien cultivées et habitées, viennent finir tout près de la rive gauche ; et ces mouvements de terrain si agréables à l'œil, ces campagnes si ornées, embellissent beaucoup la vallée. Une caserne défensive, bâtie sur un petit plateau, la domine, et de là on jouit d'une vue délicieuse. Cette vallée est cependant moins belle que celle de la Marôs ; elle est plus sauvage et moins riche, parce que, ouverte vers le nord, et ce point étant très-rapproché du plateau qui partage les eaux, et par conséquent fort élevé, elle a un climat plus rigoureux et des terres moins bonnes. Mais, plus bas, elle retrouve tous les avantages dont ici elle est privée.

Je trouvai à Clausenbourg le baron Jousika, gouverneur civil de la province, qui me combla de soins et d'attention ; il était dans de grandes préoccupations de la diète qui allait s'ouvrir. Sa femme, la baronne Jousika, me parut une personne distinguée, d'un esprit remarquable : sa famille est très-recommandable et fort intéressante. M. Jou-

sika s'occupe beaucoup d'agriculture dans ses terres, et des embellissements de la ville. Ce goût d'amélioration et d'arrangement, qui est si commun en France, est devenu universel en Europe : il semble être un des caractères de la société européenne actuelle. Un très-beau jardin public et une école de natation ont été créés par les soins du baron Jousika. Il possède, en propre, un jardin délicieux, dessiné à merveille et traversé par la rivière. Je trouvai, commandant à Clausenbourg, le général Pistol, qui avait été autrefois mon prisonnier à la guerre ; il vint me voir et me remercier des bons traitements qu'il avait reçus de moi.

Je partis le 13 mai pour continuer mon voyage. De Clausenbourg à Dès, la vallée ne cesse pas d'être charmante. En approchant de cette ville, elle devient plus agréable encore et plus pittoresque. Pour la première fois, depuis mon entrée en Transylvanie, je vis un champ de luzerne, preuve de l'état arriéré de l'agriculture dans ce pays. C'est à Dès que le grand Samos se réunit au petit, que j'avais suivi depuis Clausenbourg. Je couchai à Dès, d'ou je partis le 14 au matin. Je traversai le grand Samos sur un mauvais bac à Betlhem. Je passai ensuite la Bistritz, affluent du Samos, et j'arrivai à Bistritz, petite ville assez pauvre, qui ressemble à une ville allemande, et dont l'industrie principale consiste dans des tanneries. De Dès à Bistritz, le pays est très-misérable, et les villages ne se com-

posent que de la réunion de quelques huttes. Je n'en avais encore jamais vu de semblables. Je trouvai à Bistritz, le lieutenant-colonel du régiment d'infanterie qui s'y recrute : il est né en Croatie, et, à ce titre, nous nous sommes trouvés en pays de connaissance. C'est une véritable consolation pour moi, que de voir combien mon nom est encore vivant dans ce pays.

De Bistritz, j'allai coucher au cordon, dans une des baraques qui y avaient été établies pour faire faire quarantaine aux voyageurs à l'époque du choléra. Ce lieu est à peu de distance du partage des eaux, mais encore sur le versant occidental des Karpathes. Une très-belle route traverse la chaîne de montagnes et conduit en Bucovine. Elle a été faite aux frais des principales familles de la Transylvanie : c'est un monument de leur patriotisme. Là, aucune idée de bénéfice et d'avantages particuliers n'a motivé ce travail ; on a eu uniquement en vue le bien-être général. Ceux qui lui ont consacré leur capitaux n'ont demandé en échange que d'être signalés à la reconnaissance de leurs concitoyens, et des poteaux, établis de distance en distance, portent des inscriptions qui indiquent le nom de la famille aux frais de laquelle la portion de la route où l'on se trouve a été construite. Le pays devient extrêmement sauvage et assez froid ; enfin, l'on entre dans la région des sapins.. C'étaient les

premiers arbres verts que je voyais depuis mon entrée en Transylvanie. Ces montagnes ont un caractère qui participe de celui des hautes montagnes des Alpes; mais elles sont cependant d'un ordre inférieur. C'est de ce point que coulent les ruisseaux qui vont se rendre dans le Samos. Deux heures plus loin, on est aux sources des affluents du Pruth qui coulent vers le nord et le nord-est, et vont se jeter dans cette rivière, et de là dans la Mer Noire.

En suivant cette même chaîne, dans la direction du nord-ouest et de l'ouest, les eaux extérieures coulent dans le Dniester et la Vistule, de manière que la Gallicie se trouve composée d'une succession de bassins qui ont des directions variées. Mais ces contre-forts de la chaîne principale ont si peu d'épaisseur, que l'on arrive promptement au point où l'on peut passer d'un de ces bassins dans les autres, sans rencontrer d'obstacle, et sans avoir de montagnes à franchir, ce ne sont que des pentes insensibles à gravir, pour arriver sur des plateaux plus ou moins élevés, qui forment la séparation du cours des rivières.

En descendant de la montagne j'entrai dans la Bucovine. Cette petite province forme un pays assez peu étendu, dont la population ne s'élève pas au delà de deux cent mille âmes de race slave. Son territoire est fort boisé et très-mal cultivé. Il a été cédé

par les Turcs à l'Autriche, en 1775, pour établir une liaison directe et une communication facile entre la Transylvanie et la Gallicie, que le premier partage de la Pologne lui avait données. On entre d'abord dans une vallée pittoresque et l'on arrive à Jacobini, où l'empereur possède des mines de cuivre et d'argent fort riches. Ces mines sont mises en ferme intéressée, et confiées à un M. Mans. On dit qu'elles sont très-bien exploitées et que les bénéfices du fermier dépassent trois cent mille francs par an. On reconnaît facilement que le pays triste et sauvage manque de population, et qu'il est sous tous les rapports fort arriéré, et fort pauvre.

Le 16, j'arrivai à Czernowitz, capitale de la Bucovine. Cette petite ville n'a rien de remarquable : elle est située sur le bord du Pruth, et sa population ne dépasse pas huit mille habitants. J'étais aux limites des États autrichiens, et j'allais entrer dans ceux de l'empire de Russie.

RUSSIE MÉRIDIONALE.

J'étais loin de prévoir la réception qui m'attendait dans la Russie méridionale. Accoutumé aux anciennes bontés de l'empereur pour moi, j'avais cru pouvoir compter sur un accueil bienveillant, et sur des facilités pour mon instruction. Je voyageais avec la modestie qui convient à ma situation présente, avec peu de suite et peu d'équipages ; quand, arrivé à la frontière, j'appris que l'empereur avait donné l'ordre de me rendre partout des honneurs. M. Chostach, employé du gouvernement d'Odessa, jeune homme fort distingué, m'attendait depuis dix-huit jours, avec une lettre du comte de Woronzow, gouverneur-général de la Russie mé-

ridionale. Il était chargé de m'accompagner jusqu'à Odessa, et quarante chevaux de poste étaient commandés pour moi sur toute la route. Je reçus la visite des autorités, et je continuai sans retard mon voyage. J'allai coucher à Lipkaut, dans un charmant château nouvellement bâti, sur le bord du Pruth, et qui appartient à la comtesse Ilisca; c'est là que mon logement avait été préparé. Je partis de grand matin le lendemain 18 mai, et je fus coucher à Kalarasch.

On sait avec quelle rapidité on voyage en Russie; en cette circonstance elle était encore surpassée, et habituellement je ne mettais pas plus de deux minutes et demie à parcourir une verste. (1) La Bessarabie, que je traversai, présente un aspect assez monotone; elle est dépouillée de bois, mais ornée de magnifiques pâturages d'une très-belle verdure. Ce pays se compose d'un plateau élevé, sillonné par beaucoup de ravins et très-ondulé. En général il est privé d'eau, et c'est en faisant des retenues qui traversent les ravins, que l'on s'en procure, et que l'on en réserve. C'est dans ces fonds que la population s'est placée, et que les villages sont bâtis. Ils échappent à l'œil du voyageur, et l'on pourrait parcourir des espaces immenses, en croyant le pays sans habitants.

(1) Sept verstes équivalent à deux lieues de poste.

Les pâturages durent pendant tout l'été, quand l'année est favorable, et ce n'est qu'à la fin d'août qu'ils se dessèchent, quand l'année est très-chaude. Ce pays possède donc de très-grands avantages naturels. S'il est déjà susceptible de richesse avec une faible population, il le sera bien davantage quand sa population sera plus considérable. De très-grands troupeaux de bœufs y vivent, et des millions de moutons pourraient avec plus de profit y subsister. On dit que beaucoup de ces pâturages rendent, étant fauchés, jusqu'à mille bottes de fourrage, de dix livres chacune, par dessétine ; la dessétine est de deux mille quatre cents toises carrées. Ce produit serait exagéré, qu'il y aurait encore d'immenses ressources dans une pareille exploitation.

Pour ôter à ce pays sa monotonie, pour l'embellir et pour ajouter à sa richesse, il faudrait planter les sommets des côteaux. Là où des plantations ont été faites, elles viennent bien, et amènent avec elles ornement, eaux et fertilité. De Kalarasch jusqu'au Dniester, le pays change de nature. On suit une vallée boisée, cultivée et riante, qui rappelle tout à fait la belle Autriche. A Kirchenew, chef-lieu de la province, je trouvai réunis à la poste le gouverneur et l'état-major de la division : mais, malgré les instances qui me furent faites, je ne m'arrêtai pas.

Je passai le Dniester à Bender, lieu qui me rap-

pela le séjour et les folies de Charles XII. Ce roi soldat était, dans ma première jeunesse, le héros dont mon imagination aimait à s'occuper. Le récit de ses actions avait tellement exalté mon esprit, que l'on pouvait craindre qu'il n'en résultât du dérangement dans mes facultés. La forteresse placée sur la rive droite était turque autrefois ; elle est revêtue, et l'on s'occupait de sa réparation à l'époque de mon passage. Dans la situation actuelle des choses, on ne voit que très-hypothétiquement le rôle qu'elle pourrait jouer. Cependant une petite place telle que Bender est bonne à conserver; elle met des magasins en sûreté, peut servir d'appui et d'asile à des troupes isolées, en cas de révolte ou de révolution dans ce pays si vaste, nouvellement acquis. Il y a d'ailleurs l'éventualité des collisions que la chute de l'empire Ottoman pourrait faire naître un jour entre la Russie et l'Autriche : ce sont des considérations qu'une sage prévoyance ne doit pas dédaigner, quelque éloignées qu'en puisse paraître la réalisation.

Sur la rive gauche du Dniester, à deux mille toises de la rivière, il y a une autre forteresse, l'ancienne forteresse russe, lorsque le Pruth était la limite de l'empire. Elle est sans revêtement, et n'a point d'eau dans ses fossés. Elle ne remplit aucun objet, et pourrait être détruite sans inconvénient.

De l'autre côté du Dniester, commencent les sa-

bles, terrains que la pluie rend très-fertiles, mais que la sécheresse rend quelquefois aussi tout à fait stériles, et fait ressembler à un désert. Déjà les steppes que je traversai étaient brûlés par le soleil, et annonçaient le retour des maux dont on avait souffert pendant les deux années précédentes.

Le 19 mai au soir, j'arrivai à Odessa. J'y trouvai le comte Michel de Woronzow, général en chef, et gouverneur de la Russie méridionale. Je l'avais beaucoup vu anciennement à Paris, et ensuite à Vienne; mais avant de le connaître personnellement, j'avais appris à l'estimer à la guerre. C'est un des hommes pour lesquels je me suis toujours senti le plus d'attrait. D'un caractère élevé, vrai, il inspire l'estime et la confiance; ses manières dignes, aisées et polies préviennent en sa faveur. Doué d'un esprit étendu, et possédant une vaste instruction, il aime son pays avec passion, et fait l'emploi le plus noble de son immense fortune. Sans cesse occupé d'améliorations, et donnant l'exemple dans tout ce qui est utile, il est le bienfaiteur des provinces confiées à son administration, et le type

du véritable grand seigneur et du grand citoyen. Aussi est-il l'objet d'une affection universelle.

Je trouvai à également Odessa le général en chef comte de Witt, commandant les troupes, et inspecteur des colonies militaires de cavalerie. C'est à son esprit éclairé, positif et étendu, à son jugement exquis, et à sa prodigieuse activité que l'on doit la création de ces colonies. Il a rendu par-là un service immense à l'empire de Russie, car cette institution admirable offre tout à la fois de très-grands avantages au souverain et à la population.

Je m'étais lié avec le comte de Witt pendant mon ambassade en Russie, en 1826, et j'eus d'autant plus de plaisir à le rencontrer, que c'était sur le terrain même de ses succès que je le retrouvais, et que j'allais être à portée de les voir et de les constater. Je rendrai bientôt compte du voyage que je fis avec lui dans ces colonies militaires, et je les ferai connaître en détail.

Odessa est tout à la fois le chef-lieu du gouvernement de la Russie méridionale, et le quartier-général du commandant en chef. Le gouvernement de la Russie méridionale se compose des gouvernements de Cherson, de Tauride, d'Ekaterinoslaw, et de la Bessarabie. Le gouverneur-général a quelques hautes fonctions qui lui sont dévolues d'une manière directe; mais en général il exerce seulement une haute surveillance sur l'administration

des gouverneurs particuliers, dont il contrôle les opérations. Ceux-ci lui rendent leurs comptes; mais en même temps ils les adressent au ministère de l'intérieur, à Saint-Pétersbourg, dont ils reçoivent les ordres.

Le comte de Woronzow me présenta les autorités, et me fit voir ce qu'Odessa renferme de curieux, et tous les établissements de cette ville qui chaque jour reçoivent un nouveau développement. Un magnifique lazaret vient d'être créé : administré avec autant d'économie que de sagesse, toutes les précautions possibles y sont prises afin de préserver la Russie du fléau dévastateur qui règne constamment en Orient. Une séparation absolue a lieu entre les personnes et les marchandises, et diverses dispositions diminuent les exigences et les embarras imposés ailleurs au commerce et aux voyageurs. Le gouvernement du comte Woronzow embrassant une grande étendue de côtes, il s'est occupé d'une manière spéciale de concilier les intérêts de la santé publique avec les besoins et l'activité du commerce. J'en parlerai plus longuement lorsque je rendrai compte de mon voyage en Crimée.

La ville d'Odessa présente un des plus beaux résultats de la liberté du commerce. Le lieu où elle est bâtie était un désert il y a quarante ans. On déclara la franchise du port, et les capitaux arrivèrent; la culture se développa dans les provinces

voisines, les exploitations et les échanges furent encouragés, et la ville s'éleva. Un plan vaste et régulier fut suivi, et cette ville dont l'existence est fondée sur des conditions naturelles qui lui sont favorables, protégée par une législation raisonnable, offre l'aspect de la prospérité. Partout on construit, partout on bâtit; mais comme beaucoup de maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, et que les rues sont extrêmement larges, elle est encore peu vivante et pu animée. On pourrait la comparer à Saint-Pétersbourg dans son enfance; il est même probable qu'après quarante années Saint-Pétersbourg ne présentait pas un résultat aussi avancé qu'Odessa aujourd'hui.

La beauté de quelques édifices est remarquable : indépendamment du théâtre, de l'hôpital et d'autres établissements publics, il y a des maisons particulières qui sont de véritables palais, réunissant le meilleur goût à la plus grande magnificence. De ce nombre, et les premières, sont les maisons des comtes Woronzow et Nariskin. La vue de la ville, depuis la mer, est admirable, et un fort beau jardin public, ainsi que les plantations dont presque toutes les rues sont ornées, lui donnent une apparence constante de fête et de parure.

Au milieu du jardin public, une statue est élevée à M. le duc de Richelieu. C'est un hommage qui lui était dû, car son nom se lie d'une manière

bien honorable et bien intime à la fondation et à l'enfance de cette ville. Dans cinquante ans, Odessa sera une ville aussi riche et aussi peuplée que Marseille, et la prospérité qui attend la Crimée sera un des éléments de ce résultat. Pendant mon séjour, chaque matinée était employée à satisfaire ma curiosité, et le soir à prendre part aux fêtes qui m'étaient données. Jamais, dans le temps de ma plus grande prospérité, je n'ai été accueilli avec autant d'empressement et de soins.

Le comte de Witt, indépendamment des colonies militaires, où il règne en véritable souverain, a le commandement général de toutes les troupes stationnées dans cette portion de l'empire russe. Elles se composent de trois divisions de réserve appartenant à première armée. A cette occasion je rapporterai tout de suite l'organisation nouvelle qu'a reçue l'armée russe, organisation qui a fait disparaître beaucoup de vices qui, autrefois en altéraient la force et rendaient toujours lents et incertains les effets du recrutement.

Le recrutement de l'armée russe a toujours exigé un temps considérable à cause de l'immense étendue de l'empire. Les longues marches qu'avaient à faire à leur début les hommes venant des provinces éloignées, marches souvent exécutées sans le secours qui pouvaient les rendre moins pénibles, et sous la conduite de chefs pris au hasard,

devaient faire et faisaient éprouver effectivement une grande perte d'hommes. L'empereur actuel l'a senti, et voici comment on a remédié à ces inconvénients.

Le territoire russe a été divisé en deux parties : l'une, qui se compose des provinces les plus lointaines et d'une faible population, est devenue étrangère au recrutement de l'armée active ; elle doit pourvoir aux besoins spéciaux des frontières les plus voisines, et servir à recruter des corps hors ligne. L'autre, formée du centre de l'empire, des provinces où les habitants sont le plus réunis, est seule chargée de fournir les hommes dont l'armée a besoin. Il en résulte que c'est sur une population de quarante millions d'âmes environ que l'armée est recrutée, et que les limites du territoire où le recrutement s'opère ne sont pas trop éloignés.

L'armée a été organisée ensuite en régiments de six bataillons ; un septième, dont le cadre est incomplet, est placé dans les arrondissements de recrutement ; ce dernier est chargé de recevoir les recrues, de leur donner le premier habillement indispensable, et de les conduire aux bataillons de réserve, où ils sont instruits et complétement habillés et équipés. Quatre bataillons par régiment sont à l'armée active. Quatre régiments, au total de seize bataillons, composent une division, trois

divisions un corps d'armée, et il y a six corps d'armée qui sont formés ainsi.

Les cinquième et sixième bataillons des régiments qui composent un corps d'armée sont réunis en une division de réserve. Vingt-quatre bataillons composent donc cette division; trois divisions de réserve forment un corps d'armée de réserve. C'est un de ces corps de réserve, celui de l'armée commandée par le marechal Sacken, qui est sous le commandement du comte Witt. Le corps de réserve de l'armée du maréchal Paskowich est sous les ordres du grand-duc Michel.

Les bataillons de campagne doivent être tous au complet de mille hommes; ceux de réserve, en temps de paix, au complet de cinq cents.

Le corps de grenadiers et celui de la garde, qui forment, chacun à eux seuls, un beau corps d'armée, ne sont pas compris dans l'organisation que je viens de détailler.

Il résulte de cette organisation nouvelle:

1° Que le recrutement est fait avec plus de promptitude qu'autrefois, puisque les provinces n'y concourent pas;

2° Que la perte sur les hommes envoyés des provinces est peu de chose aujourd'hui, tandis qu'autrefois elle était énorme;

3° Et que les moyens de recrutement sont prévus et préparés.

Cependant l'armée russe doit se maintenir en temps de paix à un grand complet pour être en état de concourir en temps utile aux besoins de la politique. On comprendra cette nécessité, si on réfléchit à l'éloignement où est la Russie du centre de l'Europe ; au temps qu'il faut encore pour lever les recrues (temps qui, bien que diminué, est cependant toujours considérable); et aux inconvénients du climat qui retardent leur instruction. La Russie est donc condamnée, pour jouer le rôle politique que lui donne sa puissance, à avoir en temps de paix une armée d'un effectif plus élevé que les autres puissances de l'Europe, dont les populations, agglomérées sur une surface peu étendue, peuvent plus promptement porter leurs armées au pied de la guerre.

L'armée russe, aujourd'hui, a la formation suivanité:

GARDE IMPÉRIALE.

Un corps composé de
6 divisions, dont
3 de cavalerie et
3 d'infanterie.

Au total :

12 régiments de cavalerie,
12 —— d'infanterie,

1 bataillon de sapeurs,
1 —— de marine,
1 —— de chasseurs finois,
1 —— armé des invalides,
4 batteries d'artillerie à cheval,
12 —— —— à pied.

CORPS DE GRENADIERS.

Une division de cavalerie légère de
4 régiments,
3 divisions d'infanterie de
12 régiments,
2 batteries d'artillerie à cheval,
15 —— à pied.

Les régiments de la garde sont organisés, savoir :
La cavalerie à 7 escadrons,
L'infanterie à 3 bataillons.
Au corps de grenadiers, les régiments de cavalerie légère sont à 8 escadrons; ceux d'infanterie à 4 bataillons par régiment, dont 3 d'activité et un de réserve.

SIX CORPS D'ARMÉE D'INFANTERIE numérotés, composés chacun

D'une division de cavalerie légère d 4 régiments
De 3 divisions d'infanterie, à 4 régiments chacune; le régiment, à 4 bataillons d'activité; en tout 12 régiments.
Plus 2 batteries d'artillerie à cheval,
Et 15 —— à pied.

Total dans les six corps d'armée :
24 régiments de cavalerie légère,
72 — d'infanterie,
12 batteries d'artillerie à cheval,
90 — à pied.

TROIS CORPS DE CAVALERIE DE RÉSERVE.

Chaque corps de deux divisions.
La division à 4 régiments.
Total. 24 régiments, et
12 batteries d'artillerie à cheval.

DEUX CORPS D'ARMÉE D'INFANTERIE DE RÉSERVE,

De 3 divisions chacun; chaque division composée de 24 bataillons, et formée des 5e et 6e bataillons des régiments qui constituent l'armée active.

CORPS AVEC DESTINATION SPÉCIALE.

CORPS DU CAUCASE.

1 régiment de dragons,
3 divisions d'infanterie;
16 batteries d'artillerie à pied.

CORPS D'ORENBOURG.

Une division d'infanterie de 16 bataillons, avec le même nombre de batteries.

CORPS DE SYBÉRIE.

Une division d'infanterie.

CORPS DE FINLANDE.

Une division d'infanterie.

TROUPES DE L'INTÉRIEUR.

10 bataillons de sapeurs,
50 — de troupes de l'intérieur, pour faire le service dans les places fortes et dans les villes de gouvernement. En outre, chaque district a une compagnie de troupes de l'intérieur.
Une division d'artillerie à cheval de réserve, composée de 9 batteries.

Il y a encore :

4 batteries d'artillerie à cheval du Don,
2 — de la mer Noire,
2 — d'Orenbourg, et
2 — de Sibérie.

COSAQUES.

D'après la nouvelle organisation, les régiments sont portés à 800 hommes. Il y a :

56 régiments du Don,
21 — de la mer Noire,
12 — du Caucase,
2 — du Danube,
1 — d'Azoff,
3 — d'Astracan,
3 — Baschkirs,
2 — de Navropol,

12 régiments d'Oural,
20 — d'Orenbourg,
12 — de Sibérie,
2 — de la Petite Russie.
Total : 148 régiments de Cosaques.

Des régiments modèles sont placés en outre à Pétersbourg, savoir : un d'infanterie et un de cavalerie, deux batteries à pied, une à cheval et un bataillon de sapeurs.

Il y a encore quatre régiments d'instruction, à quatre bataillons chacun, composés de fils de soldats que l'on élève pour les placer comme sous-officiers dans les troupes de ligne.

On peut être, au premier coup d'œil, effrayé pour la Russie, des dépenses énormes que l'entretien habituel et constant d'un semblable État militaire exige. Mais, comme dans ce monde tout se compense presque toujours, si les revenus de la Russie ne sont pas en proportion de ceux des autres grands états de l'Europe, relativement à sa population, tandis que son armée doit en temps de paix être plus forte que les leurs, cette puissance peut cependant suffire à tout, parce que l'entretien de ces troupes est beaucoup moins cher, et que la même somme d'argent représente, dans son emploi, des moyens bien supérieurs. Il faut ajouter à cette observation que cette nuée de Cosaques qui rend de si grands services aux armées russes ne

coûte à peu près rien pour son entretien en temps de paix.

Il est curieux de comparer les prix auxquels les soldats des diverses puissances de l'Europe reviennent à leur gouvernement en temps de paix. On pourra en tirer des conséquences d'économie politique, et des indications sur la plus ou moins bonne administration.

En France le soldat d'infanterie coûte :	340 fr.
En Autriche.	212
En Prusse.	240
En Russie.	120
En Angleterre.	538 (1)

Quand on réfléchit au prix de toute chose en Angleterre, à la nourriture abondante du soldat anglais, et au bien-être extraordinaire dont il jouit, on doit admirer le résultat obtenu. Ce résultat s'explique par cette considération que tout ce qui est nécessaire à la vie matérielle en Angleterre est à peu près à aussi bon marché que sur le continent;

(1) D'après ces bases il résulte qu'avec la somme que coûte à l'état un soldat, en Angleterre, en France, en Prusse, en Autriche, on peut en entretenir en Russie 4 $\frac{1}{2}$, ou 3 $\frac{10}{12}$, ou 2, ou enfin 1 $\frac{23}{30}$. La différence est plus grande encore pour les troupes à cheval.

que les choses de luxe seules y sont à des prix élevés, et que ces choses de luxe sont étrangères aux troupes. La différence du prix que coûte un soldat en Angleterre, avec celui que coûte un soldat français, est entièrement consacrée à sa nourriture et à ses jouissances personnelles. Fasse le ciel qu'un jour les soldats français soient l'objet d'une semblable sollicitude, et que leur condition éprouve une amélioration si juste et si méritée!

Pendant que le comte Woronzow préparait tout à Odessa pour le voyage que je devais faire en Crimée avec lui, j'allai visiter les colonies militaires de cavalerie, que l'empereur avait eu la bonté d'ordonner de me montrer. Je partis le 26 mai avec le comte de Witt pour me rendre sur le Bug.

Mais, avant de rendre compte de ce voyage, il est bon de donner une idée générale des colonies militaires, et de faire connaître les principes d'après lesquels elles ont été établies.

COLONIES MILITAIRES.

L'empereur Alexandre, séduit par la vue des régiments-frontières en Autriche, et frappé des avantages de civilisation et d'économie qui dérivent de cette organisation, eut la pensée d'établir quelque chose d'analogue dans ses états. Déjà en Russie, sous le règne de l'impératrice Élisabeth, une population de Serbes, étant venue s'établir dans les gouvernements de la nouvelle Russie, avait reçu des terres, et avait été formée en divers régiments de cavalerie. Cette colonisation réussit alors assez bien; mais, sous le règne de Catherine II, une nouvelle organisation de l'armée ayant eu lieu, on abandonna ce système.

C'est en 1817 que des ordres furent donnés au général Araktschejeff, ministre de la guerre. Il fut décidé que les colonies d'infanterie seraient établies sur les bords du Volkoff, et celles de cavalerie sur ceux du Bug, de la Siguiska et du Dnieper. Le choix de l'emplacement des premières fut malheureux. La base de la population manquait complétement; les terres étaient stériles et bornées. Cet établissement ne pouvait avoir et n'eut aucun succès. Les immenses constructions qui y ont été faites servent maintenant à loger les troupes, qui y sont placées; ce sont de grands cantonnements à portée de la capitale.

Les colonies du midi étaient dans de meilleures conditions. La population était en rapport avec la force des troupes, et elles se trouvaient dans des plaines sans limites et d'une fertilité extraordinaire. Mais le système du général Araktschejeff était mal conçu, il ne pouvait donner des résultats favorables. Le général de Witt, qui sous ses ordres était chargé de l'établissement et de la conduite de ces colonies, en fut frappé : il présenta un mémoire à l'empereur Alexandre, où il faisait ressortir les inconvénients du système adopté, et en proposa un différent. L'empereur lui permit en 1821, comme essai, de coloniser la troisième division de cuirassiers. Le succès le plus complet ayant été obtenu, l'empereur régnant décréta que

ce mode serait appliqué à tous les régiments colonisés, qui sont aujourd'hui au nombre de vingt et forment cinq divisions, savoir : trois dans le gouvernement de Cherson et deux dans celui de Charkoff. Je vais entrer dans le détail de leur organisation, et les résultats que j'indiquerai se rapporteront en particulier aux trois premières divisions, que j'ai visitées.

La population qui fut destinée à leur servir de base se composait des Cosaques du Bug, formant autrefois trois régiments de Cosaques irréguliers, reste des Cosaques Zaporogues si célèbres par leurs désordres et leurs brigandages; et d'un assez grand nombre de Valaques, Moldaves et Bulgares, qui avaient quitté la Turquie et étaient venus à différentes époques s'établir dans ces parages; enfin de Petits Russiens, d'Ukrainiens et de paysans de l'intérieur de l'empire, qui, manquant de terrain, y avaient été envoyés. Ces derniers se disaient paysans de la couronne, et payaient, ou devaient payer un impôt de dix roubles par tête de paysan mâle; mais, comme rien n'avait été établi régulièrement, le gouvernement ne retirait pas la moitié de ce qui lui était dû. La totalité de cette population comptait soixante-cinq mille mâles. On colonisa trois divisions, savoir : une de cuirassiers et deux de lanciers; chaque division composée de quatre régiments. Les divisions de lanciers furent

nommées, l'une la division de l'Ukraine, et l'autre la division du Bug.

On répartit la population et les terres de manière à satisfaire aux besoins des régiments. Ainsi, dans la colonisation de ces douze régiments, chacun reçut une population de onze à douze mille âmes. On divisa les terres de chaque régiment en deux parties : l'une fut donnée aux habitants, l'autre réservée à la couronne et cultivée à son profit. On prit pour l'unité, dans la distribution des terres aux paysans, la surface nécessaire au travail d'une charrue. La charrue se composa de quatre-vingt-dix dessétines de terre (1), divisées en quatre ou cinq parties, situées dans les différents cantons, afin d'égaliser autant que possible les valeurs et les produits. Chaque charrue dut avoir trois paires de bœufs pour son travail, plus une paire de réserve, deux chevaux de trait, deux vaches, et douze brebis.

Le paysan qui possédait cette quantité de bétail reçut quatre-vingt-dix dessétines qu'il devait cultiver. Celui qui ne possédait qu'une partie de ce nombre de bestiaux fut réuni à un autre pour le compléter, et alors ces deux familles possédèrent en commun une charrue. Des maisons en nombre

(1) La dessétine a une surface de 2,400 sagines ou 2,481 toises carrées.

égal à celui des charrues, et d'une capacité suffisante pour loger les cultivateurs et les soldats qu'elles devaient recevoir, furent bâties sur un plan régulier, des matériaux furent donnés gratuitement aux paysans, et des villages nouveaux, ornés de belles plantations, s'élevèrent partout. On détermina leur force de manière à réunir les hommes d'un escadron, ou d'un demi-escadron; et, comme en Russie un escadron est de cent quatre-vingts hommes, il y eut par village cent quatre-vingts, ou cent quatre-vingt-dix maisons. On imposa à chaque possesseur d'une charrue l'obligation : 1° de loger et de nourrir un soldat; 2° de donner à la couronne, pour les travaux publics et la culture des terres qu'elle s'était réservées, deux journées de travail par semaine; mais, loin de les exiger, on ne dépasse pas aujourd'hui le nombre de quarante-quatre journées par an : c'est le seul et unique impôt, direct ou indirect, que l'on demande aux cultivateurs; 3° enfin, on consacra la jeunesse mâle de cette population au recrutement du régiment qui y fut placé, et destiné à y rester constamment cantonné en temps de paix.

Des maisons furent bâties en outre pour le logement des officiers et des sous-officiers, pour l'administration, pour les écoles, pour les popes, des écuries pour les chevaux de troupes; enfin on éleva une église dans chaque village. L'état-major

de chaque régiment fut placé, autant que possible, au centre du territoire formant son arrondissement; là s'élèvent une caserne et des écuries pour recevoir un escadron de service, et, à tour de rôle, tous les escadrons du régiment viennent l'occuper et passent ainsi successivement un tems déterminé sous les yeux du colonel. On y a établi, en outre, un manége couvert, et un hôpital qui sert tout à la fois pour les soldats et pour la population des deux sexes, et où les malades sont reçus et traités gratuitement.

La force d'un régiment de troupes à cheval étant en Russie de huit escadrons, sans compter l'escadron de dépôt, il y eut dans ces colonies neuf territoires d'escadron par régiment, c'est-à-dire huit pour les escadrons actifs, et un pour l'escadron de réserve; tous composés d'un même nombre de maisons et d'un même nombre de charrues. Plus tard deux de ces escadrons furent séparés de la partie active du régiment, et destinés à n'être composés que d'hommes de la réserve, c'est-à-dire de soldats qui, ayant déjà servi quinze ans, en ont encore cinq à passer sous les étendards, et cette réserve fut affectée aux régiments de l'armée qui ne sont pas colonisés. On divisa le territoire de chaque régiment organisé, en trois grands arrondissements, chacun composé de trois escadrons : un pour les escadrons de réserve et deux pour les

escadrons d'activité. Il se trouve ainsi dans les vingt régiments colonisés douze mille hommes à cheval de réserve, destinés à tenir au complet, en temps de guerre, les régiments de troupe à cheval colonisés et non colonisés.

Une fois le pays constitué et les troupes établies dans leurs demeures, les soldats se trouvèrent là en cantonnement, comme ils le seraient partout, sous les ordres immédiats de leurs officiers, et n'ayant d'autres devoirs à remplir que ceux du service et ceux de leur instruction. D'un autre côté, les officiers qui les commandent n'ont aucun pouvoir sur les habitants, et aucune demande à leur faire, excepté de nourrir et de loger les soldats qui sont placés chez eux, et dont le nombre est fixé à un homme par maison. Il y a un autre cadre de régiment qui se trouve attaché au territoire, et sous l'autorité duquel sont placés les paysans. Un colonel ou un lieutenant-colonel le commande, et a la haute main sur l'administration. Il est assisté par un nombre d'officiers déterminé. Le territoire de chaque escadron est sous le commandement d'un capitaine-administrateur; il a pour aides un lieutenant, deux sous-lieutenants et un certain nombre de sous-officiers. C'est sous l'autorité de ces officiers que toutes les dispositions administratives s'exécutent, que l'ordre et la police du pays s'établissent et se conservent, que les travaux publics

sont faits, que l'emploi des journées de travail dues par les paysans se règle, que la culture faite pour le compte du régiment est dirigée, que les récoltes s'effectuent, que les magasins se forment et dépensent. A cet effet, ils ont à leur disposition, comme supplément pour les travaux, indépendamment des corvées dues par les paysans, deux cents paires de bœufs de réserve et le nombre de voitures proportionné, qui sont entretenus à l'état-major de chaque régiment. Enfin l'éducation donnée à la jeunesse est aussi de leur ressort.

Tout ce qui tient donc à l'administration, de quelque manière qu'on l'envisage, dépend d'eux, tandis qu'ils n'ont aucune autorité sur les troupes actives, qui restent uniquement sous le pouvoir de leurs propres officiers.

Ainsi il y a deux autorités, absolument indépendantes l'une de l'autre; mais le brigadier, dont l'établissement est placé au milieu de sa brigade, réunit les doubles pouvoirs, et décide quand il y a conflit et discussion entre le colonel des troupes et celui du territoire.

Le lieutenant-général commandant la division, a son quartier-général établi, et sa maison de résidence, bâtie au milieu de sa division; le général commandant un corps de cavalerie composé de deux divisions, a de même un établissement dans une position centrale. Les affaires qui en sont sus-

ceptibles passent hiérarchiquement par la filière de de ces deux officiers-généraux et elles aboutissent, quand il le faut, en dernier ressort, à l'inspecteur général, qui décide souverainement de tout, et dont le quartier-général et les bureaux sont à Odessa.

L'administration de la justice civile est réglée de la manière suivante.

Il y a un comité par escadron ; ce comité se compose : du chef d'escadron, président; du lieutenant, du sergent-major, du prêtre du village, et de trois députés choisis par les colonistes : ils forment en même temps un tribunal de conciliation. Toutes les affaires leur sont d'abord soumises. Après les avoir examinées et avoir donné leur avis, ils laissent aux parties deux fois vingt-quatre heures pour s'arranger ; si leur intervention a été sans succès, l'affaire suit son cours, et est portée au comité qui juge. Le chef d'escadron a deux voix.

Si les voix sont unanimes, l'affaire est jugée en dernier ressort ; s'il en est autrement, il peut y avoir appel au comité du régiment. Dans tous les cas, le chef d'escadron va une fois par semaine au chef-lieu du régiment, et rend compte des affaires jugées en première instance

Le comité du régiment se compose : du colonel, qui le préside; de quatre des chefs d'escadrons de l'arrondissement, de deux officiers adjoints, du

prêtre du régiment et d'un auditeur. Ce comité juge à la pluralité des voix. Le colonel a double voix ; chaque chef d'escadron est assisté par un député de son escadron. L'affaire jugée, le chef de l'arrondissement met à l'ordre le précis de l'affaire et sa solution, qui sont ainsi publiées dans le village.

Il y a encore appel au général de la brigade, qui tous les mois vient faire sa visite, accompagné d'un auditeur. L'affaire alors est instruite par une commission nommée par lui, et qui fait une enquête sur les lieux ; l'enquête terminée, l'affaire est soumise au chef du corps d'armée qui, assisté par un conseil, donne son avis ; puis enfin elle est décidée définitivement par l'inspecteur-général des colonies qui met à l'ordre sa décision. Cette grande publicité est une garantie, donnée aux actes judiciaires, de leur équité.

Les affaires criminelles sont jugées par des conseils de guerre. Les mêmes tribunaux servent pour les paysans et pour les soldats. Les officiers sont jugés par des conseils de guerre, formés d'après la loi qui régit à cet égard toute l'armée, et dont la composition varie suivant le grade de l'accusé.

Tous les jugements criminels sont soumis à l'inspecteur-général, dont l'approbation est nécessaire pour leur exécution. L'inspecteur-général est investi de l'immense pouvoir de suspendre de ses

fonctions et de mettre en jugement un officier pour motifs graves, jusqu'au grade de lieutenant-colonel inclusivement. Sa décision est mise à l'ordre des colonies. Les avancements sont faits par l'empereur sur la proposition de l'inspecteur-général.

Maintenant voici ce qui a lieu pour l'instruction de la jeunesse, et pour le recrutement ordinaire en temps de paix.

Des écoles sont établies dans tous les villages, et les enfants reçoivent du prêtre, et des aides dont il peut avoir besoin, l'instruction primaire. Ils apprennent tous à lire et à écrire, l'arithmétique et la religion. A dix-huit ans, on les instruit au service, on leur apprend à monter à cheval, de manière à ce qu'ils soient en état d'entrer dans les rangs au premier appel. Une fois leur éducation militaire terminée, ils ne sont soumis à aucun devoir et restent dans leurs familles, occupés de la culture et de leurs intérêts.

Une école de trois cents jeunes gens, de quatorze à vingt ans, composée uniquement de fils de soldats, est établie dans chaque régiment. Ces enfants sont soumis à la discipline militaire, et reçoivent une instruction aussi étendue que le comporte leur état. Indépendamment de l'instruction primaire la plus complète, on leur enseigne avec détail les devoirs du soldat, soit dans la paix, soit dans la guerre, et même ceux des sous-officiers. Ils

sont habillés en uniforme, exercés chaque jour à l'équitation, et vont à l'école d'escadron. A vingt ans, ils entrent comme soldats dans les régiments. Tous les soldats sont autorisés à se marier; mais on compte qu'il n'y en a que quatre à cinq cents par régiment qui profitent de cette permission. Le nombre des enfants mâles de soldats, de l'âge voulu, ne suffisant pas au recrutement, le nombre de cinquante, annuellement nécessaire, est complété par les enfants de soldats, que l'empereur entretient dans des établissements spéciaux, dans les divers gouvernements de l'empire, et dont le nombre s'élève à soixante-dix mille. Cette école fournit donc, chaque année, environ cinquante hommes pour le recrutement. Cinquante hommes sont pris aussi annuellement sur la population, à l'âge de vingt ans, parmi les jeunes gens qui ont été exercés; et le recrutement, ainsi porté à cent hommes pour un régiment de six escadrons, fort de douze cents hommes, dont la durée du service est fixée à quinze ans, suffit et au delà, en temps de paix, à ses besoins.

On voit que le recrutement s'effectue sur des hommes déjà instruits, mais que la moitié se compose d'hommes qui sont dans des conditions spéciales; d'enfants de soldats, dont l'esprit est tourné vers le service d'une manière toute particulière, et l'instruction fort étendue, et qui sont une pépi-

nière précieuse de bons sous-officiers et de bons officiers. On comprend aussi qu'ils portent dans les troupes les sentiments puisés dans leur éducation toute militaire, et qui offrent des garanties particulières au souverain.

Chaque soldat des colonies doit servir quinze ans dans les escadrons d'activité, cinq dans les escadrons de réserve, et demeurer disponible dans sa famille, en cas de guerre, pendant cinq ans encore; ce qui comprend un service total de vingt-cinq ans. Au moyen de ces réserves organisées, et des ressources qu'offre la population qui, quoique instruite en totalité, ne fournit annuellement en temps ordinaire que cinq hommes sur mille âmes, chaque régiment se trouve avoir pour la guerre une réserve disponible qui s'élève à trois mille hommes; ce qui équivaut à deux fois et demie la force du régiment, lui-même, et cette proportion ira toujours en augmentant.

Chaque soldat qui se marie épouse une fille de la population, qui demeure dans sa famille, ainsi que ses enfants. Si la position de la famille l'exige, sur sa demande cette femme reçoit, des magasins de réserve, une ration pour elle, et pour ses enfants une demi-ration jusqu'à neuf ans, ensuite une ration entière. Mais rarement ces secours sont réclamés.

Quand le régiment part, les femmes et les en-

fants restent chez leurs parents et sous la protection spéciale des officiers du territoire. On voit de quels soins les familles des soldats sont entourées, sous les rapports matériels et sous les rapports moraux, de même que pour ceux de leur avenir, et combien la population elle-même est ménagée pour le service ordinairc.

D'après ce qui précède, la force d'un régiment colonisé, en hommes présents sous les armes, est invariable en temps de paix. Dans toutes les armées de l'Europe, il y a des non-valeurs qui diminuent d'un cinquième la force d'un corps, quand il quitte sa garnison pour entrer en campagne : ici la force réelle est le complet voulu par l'organisation, car les malades, et les hommes qui, pour quelque cause que ce puisse être, sont absents du régiment au moment de son départ, sont remplacés par des hommes et des chevaux de l'escadron de réserve; et si ces hommes ne suffisaient pas, on prendrait dans la population tous ceux qui seraient nécessaires.

Chaque régiment a donc une force de douze cents hommes, présents sous les armes le jour où il quitte son cantonnement; le lendemain de son départ il entre dans la condition commune à toutes les troupes. Sa force peut diminuer; mais les moyens du recrutement sont tels, ainsi que je l'ai expliqué, et il y a un si grand nombre d'hommes

instruits, dans la population, qui sont désignés d'avance, que l'on peut envoyer à fur et mesure des besoins, même d'avance, et cela pendant plusieurs années, les détachements nécessaires pour tenir le corps au complet.

En supposant une guerre longue et meurtrière, et des pertes d'hommes extraordinaires, il serait dans la justice, comme dans l'intérêt de la conservation de cette population, de faire concourir d'autres provinces au recrutement de ces régiments. On aurait alors une grande facilité pour dresser promptement les recrues, en les envoyant dans ces établissements, où se trouvent des logements pour les hommes, des écuries pour les chevaux, des manéges, des instructeurs, et tous les cadres nécessaires pour recevoir et former les hommes et dresser les chevaux, et les conduire à leur régiment.

La force et l'état du régiment colonisé rendant ces établissements longtemps disponibles, on pourrait les employer constamment à dresser les recrues des autres régiments de l'armée, puisqu'il y a là tout réuni pour le faire avec succès, promptitude et économie. En six mois de temps on mettrait à cheval, et en état de manœuvrer et de combattre, dix mille recrues, qui y seraient envoyées; et, dans un cas pressant, le personnel instructeur pourrait être augmenté, pour ainsi dire sans li-

mites, en choisissant, dans la réserve de la population, les hommes les plus intelligents et les plus instruits, et les adjoignant aux cadres des sous-officiers.

A tous ces avantages, que les gens de guerre apprécieront, j'en ajouterai un autre de l'ordre moral qui n'est pas sans importance. L'amour de la gloire, dans la sphère où il peut en jouir, est aussi bien l'aiguillon du soldat que celui du général. Un soldat veut être reconnu pour l'un des plus braves de sa compagnie; il jouit avec délices de l'estime que ses camarades lui témoignent, et de l'influence qu'il exerce sur eux. Mais cette considération dont il est fier, qui est la récompense de ses actions, comme la célébrité dans le monde est celle du général qui a gagné des batailles, ses effets, pour le soldat, sont bornés au cercle étroit de ceux qui le connaissent : entre le général et le simple soldat il n'y a qu'une différence, c'est que l'horizon n'est pas le même, et qu'il s'agrandit à mesure que l'on l'élève. Tant qu'un soldat est à son corps, il est en pleine jouissance des avantages dont il s'est rendu digne; mais, quand il rentre dans ses foyers, ce trésor lui échappe. Qui est-ce qui le connaît? qui sait ce qu'il a fait, ce qui le rend recommandable? Dans les colonies militaires, il en est tout autrement. Le soldat vieillit avec ses compagnons, ceux avec lesquels il a combattu dans

sa jeunesse, et la couronne de laurier qui décore son front y demeure placée pendant toute sa vie. On sait quelle influence a sur toutes les troupes l'esprit de corps, et combien la réputation d'un régiment, en lui imposant des devoirs d'opinion, contribue à sa bonne conduite. Dans l'organisation ordinaire, c'est la renommée, c'est la gloire du régiment, que les soldats défendent : ici c'est tout à la fois la gloire et la renommée du régiment et de la province. Leurs pères, leurs mères, leurs familles, tous participent à leurs succès, partagent leurs triomphes, et les attendent pour les honorer à leur retour.

Ces vieux soldats, en contact continuel avec la jeunesse, qui doit un jour entrer dans leurs rangs, enflamment son imagination par leurs récits, quelquefois mensongers, et leur inculquent le sentiment de leurs devoirs, même avec exagération. J'ai remarqué souvent que les troupes les plus braves, les plus impétueuses, celles qui affrontaient de meilleure grâce la mort, étaient les troupes entièrement composées de jeunes soldats, qui n'avaient jamais fait la guerre, mais qui étaient instruits et placés dans de vieux cadres. La première fois qu'ils marchent à l'ennemi, ils se rappellent qu'on leur a souvent dit qu'on ne doit jamais avoir peur ; ils le croient fermement, et ils s'imaginent n'en faire jamais assez pour se montrer dignes de leurs aînés, qu'ils

dépassent souvent alors. Or, dans les colonies militaires, c'est depuis l'enfance que de tels discours ne cessent d'agir sur l'esprit de la jeunesse.

Tout tend constamment vers le même but, celui de former de braves soldats et d'excellentes troupes ; et comme l'élément primitif est bon, que le paysan russe est courageux, sensible à la gloire de la patrie, dévoué à son souverain, auquel il rend une espèce de culte, on conçoit qu'on doit arriver à ce qu'il y a de mieux et de meilleur.

Enfin tout le monde sait qu'une des conditions pour avoir une bonne cavalerie, c'est que les soldats aient de bons chevaux. Ici on a dépassé tout ce qui existe ailleurs. Chaque régiment a son haras : ce haras fournit aux trois quarts de la remonte, et avant deux ans les produits seront au niveau des besoins. Ces haras sont composés de juments russes et d'étalons anglais ou de race anglaise ; et ce pays est si favorable à l'éducation des chevaux, les herbes des steppes sont si nourrissantes, enfin les soins qui ont présidé à l'établissement des haras sont si bien entendus, que les produits qui en sortent sont supérieurs à ce que l'on peut désirer. Les chevaux ont de la taille et une bonne conformation, de l'espèce, et de la souplesse. Le plus grand nombre de ces chevaux serviraient aussi bien à monter un officier-général qu'un simple cavalier. On distingue à la vue, sans jamais se tromper, en voyant ces trou-

pes, les chevaux qui ont cette origine, de ceux qui sont venus d'ailleurs. Enfin jamais cavalerie n'a été mieux montée. Tout est donc réuni pour la rendre parfaite.

Si l'on considère les colonies sous le rapport des intérêts de l'administration militaire et du trésor impérial, voici ce que l'on trouve. L'empereur fournit de l'argent pour les soldats, les draps pour l'habillement, ainsi que l'armement des troupes; tout le reste est tiré des colonies elles-mêmes. Il en résulte les avantages suivants. Un régiment de troupes à cheval, de seize cents hommes, coûte en Russie, au trésor, six cent mille roubles par an; il ne lui revient dans les colonies qu'à deux cent cinquante mille : ainsi, trois cent cinquante mille roubles sont fournis par le pays; en outre les récoltes appartenant à l'empereur, et résultant de la culture faite pour le compte des régiments, sont tellement considérables, qu'elles ont fourni à une grande partie des approvisionnements nécessaires pour la guerre de Turquie, et elles ont en outre pourvu aux besoins causés par trois années de sécheresse et de disette. La population des colonies, grâces à ces ressources, n'a pas souffert un moment des calamités qui ont pesé sur les provinces voisines; de manière qu'une fois les moyens de réserve portés à un taux déterminé, il sera facile de les y maintenir, et l'administration pourra vendre,

tous les ans, au profit du trésor, des grains pour une somme importante.

Considérée sous le rapport du revenu qu'en tire le souverain, la population de cent treize mille quatre cent vingt-six mâles qui existe aujourd'hui, si elle était régie comme les provinces civiles, donnerait, comme pour les autres paysans de la couronne, dix roubles par tête, c'est-à-dire une somme de un million cent trente-quatre mille deux cent soixante roubles : au lieu de cela elle fournit trois cent cinquante mille roubles par régiment, ce qui, pour douze régiments, fait quatre millions deux cent mille roubles, sans compter la vente des grains, qui pourra peut-être un jour s'élever à pareille somme chaque année.

Maintenant si j'envisage la question sous le point de vue de son résultat à l'égard de la population, je vois que le sort de celle-ci est changé de la manière la plus favorable, et que chaque jour il s'améliore davantage. Dans aucun autre pays on ne trouve l'apparence d'un bien-être matériel supérieur à celui des paysans des colonies, tandis que leur pauvreté était extrême il y a vingt ans. Possesseur incertain de propriétés mal cultivées, n'ayant qu'un bétail de médiocre qualité et assez peu nombreux, manquant de capitaux, privé de protection, il vivait au jour le jour, dans de chétives habitations : aujourd'hui il possède de bonnes terres et

de bonnes maisons, et l'impôt qu'il paie se réduit à peu de chose; on l'encourage à cultiver, on l'aide de toutes les manières dans ses spéculations.

Quand un paysan a assez augmenté son bétail et ses moyens pour pouvoir former une nouvelle charrue, on lui donne de nouvelles terres à cultiver, c'est-à-dire quatre-vingt-dix autres dessétines et cette nouvelle charrue, se trouvant hors du cadre du régiment, n'est jusqu'à présent soumise à aucune redevance, à aucun impôt. Ainsi, par exemple, dans mon voyage j'ai passé la revue de toutes les charrues de l'escadron de réserve du régiment d'Oliropol, établi à Olschanka. Il y en avait trois cents; cent quatre-vingts seulement étant comprises dans l'organisation, les cent vingt en dehors n'ont ni logement de soldat à donner, ni journées de travail à fournir pour le compte du régiment, ni aucun impôt à payer.

Une bonne administration ayant procuré des économies, on a formé une banque de prêt qui vient au secours des cultivateurs. Son capital est de deux millions de roubles. Un chef coloniste peut emprunter jusqu'à cinq cents roubles. La première année il ne paye aucun intérêt; la seconde année, seulement trois pour cent. Enfin des hôpitaux admirablement bien tenus et fournis de toutes choses reçoivent gratuitement les malades des deux sexes de la population, et leur offrent tous les secours et

tous les soins nécessaires. Certes, on doit convenir que sous les rapports matériels, la condition de cette population est très-améliorée ; mais les documents qui termineront cet article en donneront plus encore la preuve.

Si je considère ensuite cette population sous les rapports moraux, je remarque qu'il y a vingt ans elle était barbare, presque sauvage, et qu'aujourd'hui elle est disciplinée, régulière, et donne l'exemple de l'ordre et de l'économie. Dans peu d'années la population saura lire, écrire, calculer, et connaîtra bien sa langue. Elle a des principes religieux et moraux, et les connaissances en agriculture qui conviennent à de bons cultivateurs, parce qu'elle a sous les yeux les exemples de la culture éclairée, que les officiers dirigent pour le compte du régiment.

Cette population est donc déjà très-avancée en civilisation, et elle m'a fourni l'application d'un principe dont je suis convaincu depuis longtemps : c'est que la civilisation ne marche d'une manière utile et prompte que lorsqu'elle est l'effet de la volonté du pouvoir. Sans son concours efficace, elle est l'ouvrage incertain de la succession des siècles ; tandis que lorsque le pouvoir est éclairé, et veut répandre les lumières, tout lui est facile, et il arrive, comme par enchantement, aux plus admirables résultats.

Pour compléter le tableau que je viens de faire, je comparerai la situation de cette population, au moment où elle a reçu son organisation actuelle, avec ce qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire que j'indiquerai les changements survenus dans un espace de dix-sept ans.

Les douze régiments colonisés dans le gouvernement de Cherson avaient reçu primitivement une population de soixante-cinq mille âmes; il y en a été depuis ajouté vingt-sept mille deux cent dix-neuf. Aujourd'hui cette population s'élève à cent treize mille quatre cent vingt-six âmes. Les paysans possédaient quatre-vingt seize mille six cent quatre-vingt-douze bœufs ou vaches; ils en ont aujourd'hui deux cent vingt mille cent dix; ils avaient cent un mille bêtes à laine; ils en ont actuellement deux cent quatre mille cinq cent cinq : ils semaient quatre-vingt-dix-huit mille deux cent cinquante-deux tschetwerts de blé; ils en sèment aujourd'hui deux cent dix-huit mille trois cent vingt-deux. De plus, les colonies militaires, indépendamment des secours qu'elles ont reçus de leurs magasins, pendant une disette de deux ans, possédaient encore des réserves suffisantes, en 1834, pour faire vivre toute la population, si la récolte eût manqué comme on pouvait le craindre. Et cependant les mêmes magasins ont fourni à l'armée, pendant la première campagne de Turquie, cent soixante-dix-huit mille

tschetwerts de farine et quatre-vingt mille d'avoine; et pendant la seconde trente-deux mille tschetwerts de farine et quatre-vingt mille d'avoine ; enfin elles ont fourni pour les troupes envoyées, en 1833, à Constantinople, trente-un-mille tschetwerts de farine et trente-huit mille d'avoine. Ainsi l'empire de Russie a naturellement et constamment, dans ce pays, des magasins inépuisables, pour les besoins extraordinaires de la population, et pour ceux que la guerre peut faire naître.

Ces détails, quelque étonnants qu'ils doivent paraître, sont rigoureusements exacts; mais j'ajouterai que des circonstances toutes particulières ont pu seules donner un semblable succès à ces établissements.

Il a fallu avoir une population disponible, que l'on pût organiser à sa volonté, sans contestation; et que la couronne possédât des terres immenses et d'une fertilité extraordinaire.

Il a fallu encore, ce qui peut se rencontrer ailleurs, mais qui est rare partout, un homme capable de concevoir un semblable système, doué d'assez de force, d'esprit de suite et d'activité, pour l'exécuter : cet homme c'est le comte de Witt; et pour complément nécessaire, il a eu le bonheur de trouver, dans les lumières et la volonté de son souverain, un appui qui ne lui a jamais manqué. Otez une seule de ces conditions, et un succès pareil était impossible.

Si on se rappelle ce qui a été dit sur les régiments-frontières d'Autriche, on pourra les comparer avec les établissements que je viens de décrire, et remarquer les points de ressemblance et de dissemblance qui existent entre eux.

Dans les deux pays, ce sont des corps de troupes qui sont attachés à un territoire, doivent se recruter dans sa population, et être entretenus en partie par elle. Ces populations sont conduites par des officiers, gouvernées et administrées militairement, mais d'après des formes déterminées et protectrices, où tous les intérêts sont balancés. Le sort des habitants est également heureux et prospère.

Les différences principales sont celles-ci. Dans les régiments-frontières les troupes sont habituellement confondues avec la population : dans les colonies militaires elles en sont complétement distinctes. En Autriche, où c'est de l'infanterie, il pouvait en être ainsi ; mais non en Russie : la cavalerie, étant une arme compliquée, exige une plus grande surveillance; les soldats ont besoin de sentir l'action constante de leurs officiers, sans que rien les en distraie jamais.

Les régiments-frontières payent leurs redevances, partie en impôt, partie en journées de travail : dans les colonies, excepté le logement et la nourriture d'un soldat, qui est peu de chose, l'impôt unique d'un paysan se compose de journées de travail. Cette

différence devait exister entre les deux pays. En Autriche, le gouvernement n'avait pas des terres à faire cultiver pour son compte, et s'il en eût eu, elles auraient été de médiocre qualité, attendu que les territoires de ces régiments sont, à quelques exceptions près, situés dans des pays assez peu fertiles. En Russie, l'empereur avait des terres immenses et d'une fertilité prodigieuse à consacrer à cet usage. Les produits d'aucun impôt ne pouvaient donc être mis en comparaison avec les valeurs que le gouvernement devait retirer d'une culture faite à son profit.

En Autriche, il était naturel d'entretenir de l'infanterie, dans un pays pauvre, ayant une grande population : et en Russie de la cavalerie, là où il y avait peu d'habitants et des produits riches et abondants ; puisque la cavalerie emploie moins d'hommes et coûte plus d'argent.

De l'infanterie constituée comme les colonies militaires serait trop chère. Ce sont les remontes faites sans achat de chevaux, et la nourriture des chevaux faite avec les récoltes, qui offrent pécuniairement de grands avantages au gouvernement. En Autriche il y avait en outre, avec les régiments-frontières, un but particulier : c'était la garde habituelle et journalière d'une frontière étendue, et de l'infanterie pouvait seule remplir cet objet.

Il y a plus d'indépendance chez les paysans de

la frontière que chez ceux des colonies militaires, et plus de garanties d'une certaine liberté. C'est la conséquence, pour les premiers, d'un ordre de choses ancien, et pour les autres d'un établissement tout nouveau. Enfin, quoique dans chacun des deux pays les paysans soient dans l'aisance et jouissent de beaucoup de bien-être, il y a en Russie, plus que dans les régiments-frontières, des soins de détail dans le but de le leur assurer.

Je conclus que dans chacun des deux pays on a fait ce qui convenait aux localités, aux circonstances, au temps où l'on a agi, et aux vues qu'on s'était proposées.

Je reviens à mon voyage.

Le pays que je traversai d'Odessa jusqu'au Bug présentait l'image de la désolation et de la plus grande pauvreté. Quelques villages, presque tous en ruines par suite de la disette, qui avait régné en 1832 et 1833, une population misérable, privée entièrement de bétail, peu de terres cultivées, et des récoltes rares et chétives, brûlées par le soleil; voilà le spectacle que j'eus presque constamment sous les yeux.

Je trouvai cependant, dans une petite vallée, un village en meilleur état que les autres, et que des plantations assez nombreuses ont orné; il se nomme Paulowsky, et il appartient à un vieux général, Korès, âgé de quatre-vingt-deux ans, et qui a été longtemps le chef de l'état-major de Sou-

warow. Je m'arrêtai chez lui pour déjeuner. Sa conversation m'intéressa beaucoup. Je lui parlai constamment de Souwarow dont il aime à s'entretenir, et il me raconta une foule de particularités sur cet homme extraordinaire. Tout ce qu'il me dit avait un caractère incontestable de vérité. Il en résulte que nous ne connaissons Souwarow qu'à travers mille préjugés : que c'était, par l'esprit et les connaissances, un homme d'un ordre supérieur, et que tout ce qui frappe en lui, par la bizarrerie et la singularité, était l'objet d'un calcul et un jeu de sa part. Si, effectivement, il avait été tel qu'on le croit en Europe, comment aurait-il pu attacher son nom à d'aussi grandes actions, et obtenir d'aussi grands succès ?

Souwarow avait reçu une éducation soignée; il parlait et écrivait sept langues correctement. Il était profondément instruit en histoire, il lisait et étudiait beaucoup; et quand il avait dîné dès le matin, et qu'on annonçait chez lui qu'il dormait, c'est qu'il était renfermé pour travailler.

Pendant la première partie de sa carrière, jusqu'à un âge assez avancé, il avait eu les manières de tout le monde. Mais Catherine II, ayant dit un jour, devant lui, que la première condition, pour faire fortune à la cour, était de se faire remarquer par quelque chose de saillant, et de se distinguer de la masse par des manières différentes des autres,

il joua une espèce de folie, qui l'autorisait à tout faire et à tout dire. A cette époque une multitude d'officiers prétentieux, des hommes à demi instruits, occupaient les hauts grades, obstruaient les avenues de la fortune, et souvent avaient mal réussi dans leurs entreprises. Souwarow prit à tâche de les rendre ridicules et d'afficher le mépris de la science. Il était loin d'être sincère; car, pour son compte, il ne négligeait aucune occasion de s'instruire; mais il voulait passer, tout à la fois, pour capable et pour ignorant; préférant attribuer, aux yeux des autres, ses succès plutôt à ses inspirations qu'à ses calculs et aux effets de ses études et de son travail. Ce moyen d'action était, à ce qu'il paraît, plus puissant que tout autre, à cette époque, sur l'esprit des soldats russes.

Souwarow s'était mis sur le pied de se livrer à ses extravagances devant l'impératrice, aussi bien que devant tout autre individu. Quand elle voulait parler d'affaires avec lui, il répondait d'abord en faisant des bouffonneries; puis, quand la souveraine lui disait qu'il y en avait assez, il entrait en matière et parlait, sans plus se permettre un écart, avec autant d'esprit que de sagesse. Ses bouffonneries avaient le plus souvent pour objet de se moquer des courtisans, qu'il détestait, et de les insulter.

Il y a à cet égard mille traits de lui, très-plai-

sants, et qui, sous une enveloppe bizarre, renferment un grand sens, et une intention piquante. La chose étant reçue, chacun prenait le parti de s'y soumettre, parce que l'impératrice, qui appréciait les services d'un homme tel que Souwarow, en donnait l'exemple. Il n'y a jamais eu qu'un seul homme devant lequel il ne se permît rien d'inconvenant et d'irrégulier, un homme avec lequel il n'a jamais cessé d'avoir des manières respectueuses : c'est le maréchal Romanzoff, le premier général russe qui ait su combattre les Turcs avec un succès constant, et les vaincre avec de petites armées. Souwarow professait pour lui la plus haute estime, le plus grand respect, et aucune de ses actions n'a autorisé un doute à cet égard.

Son coup d'œil à la guerre était admirable; il jugeait merveilleusement, devant l'ennemi, le temps dont il pouvait disposer, et jamais il ne s'est trompé dans ses calculs. Menacé par le grand-visir sur la Rimnick, n'ayant que dix-huit mille hommes à opposer à une armée de quatre-vingt mille, il devait être secouru par l'armée autrichienne, que commandait le prince de Cobourg, dont il attendait l'arrivée avec impatience. Les mouvements du grand-visir annonçaient une attaque prochaine, mais dont les préparatifs demandaient encore quelques heures. Souwarow, pour donner une idée de sa sécurité, va se mettre au bain. On lui annonce

que la tête de la colonne autrichienne est en vue, il quitte le bain, monte à cheval, marche à l'ennemi avant qu'il soit entièrement formé, le bat et le met en fuite.

A Kinbourn, il n'avait qu'une poignée de soldats, et quelques compagnies, cantonnées à une assez grande distance, n'étaient pas arrivées au moment où les Turcs commençaient leur débarquement. Pour remplir la lacune de temps nécessaire au rassemblement de ses troupes, il va à l'église et fait chanter un *Te Deum* : les compagnies attendues arrivent, il sort du temple, se précipite sur l'ennemi, et fait main basse sur tout ce qui avait pris terre. Un seul prisonnier fut fait, et Souwarow le chargea d'aller porter à Potemkin, qui commandait au siége d'Ocsakow, les détails de sa victoire.

Souwarow connaissait mieux qu'aucun général l'esprit du soldat et la partie morale de la guerre. C'est aussi dans cette partie sublime, qui caractérise et constitue les plus grands généraux dont l'histoire ait conservé les noms, que Napoléon était particulièrement supérieur aux autres hommes. Souwarow avait en outre une immense qualité, malheureusement trop rare chez les chefs des armées : il était dur à la fatigue, n'avait aucun besoin, partageait les souffrances des soldats, payait d'exemple dans les occasions difficiles, et s'identifiait

avec eux. Voilà la belle et grande éloquence militaire, celle qui entraîne tout. Elle a été souvent celle d'Alexandre et de César.

En 1796 et en 1797, Souwarow s'occupait beaucoup des campagnes d'Italie, qui alors étaient le début du général Bonaparte et furent le commencement de sa renommée et de sa puissance. Il admirait ses mouvements et cette suite d'opérations si sagement combinées, si énergiquement exécutées, qui peuvent servir de modèle aux militaires qui raisonnent leur métier, veulent l'approfondir, et comprendre la grande guerre. Il dit au général Korès : « Il faut que l'on se hâte de m'envoyer pour » combattre Bonaparte, sans quoi il finira par passer sur le corps des Allemands, et viendra nous » chercher jusque chez nous. » Cette étonnante prophétie ne s'est que trop réalisée, pour la perte de Napoléon !

Arrivé près du Bug, et sur la hauteur qui domine la rive droite de cette rivière, la vue de sa rive opposée et du village de Vosningschensky me fit éprouver une délicieuse sensation. Mes yeux étaient soulagés et rafraîchis en voyant de belles plantations, une bonne culture, des troupeaux, et de jolies maisons bâties uniformément sur un plan régulier. Il me semblait que j'allais entrer dans le paradis terrestre ; j'étais à la porte des colonies militaires. Vosningschensky est à la fois le chef-lieu

du régiment de lanciers de ce nom, et du premier corps de cavalerie, qui est sous les ordres du général Sacken, neveu du feld-maréchal.

Les lieutenants-généraux Chabosky et Sachkaroff, et le général major Vraut, se trouvaient aussi sur les lieux. Le général Sacken, quoique jeune encore, a fait toutes les dernières campagnes. Il était au combat de Paris, et m'a rappelé des circonstances où nous nous sommes trouvés, à bien peu d'intervalle, en présence et en vue l'un de l'autre. Il m'est impossible d'exprimer la réception aimable qui me fut faite, et les soins assidus dont je fus l'objet de sa part, et de celle de tous les officiers et de tous les autres généraux : les mêmes soins, les mêmes attentions, les mêmes respects, se sont renouvelés constamment pendant les huit jours que j'ai passés dans ces colonies militaires, et il n'y a pas un cantonnement où je n'aie été comblé. Je le dis une fois pour toutes, afin d'éviter une répétition, qui cependant serait douce à ma reconnaissance.

Je commençai, avec un plaisir extrême, à voir se réaliser tout ce que l'on m'avait dit sur les colonies militaires. Le régiment de Vosningschensky se trouvant en ce moment en Moldavie, je ne pus visiter que ses établissements : tout y est complet, bien ordonné, et dans l'état le plus prospère. Les écoles et les cantonistes m'enchantèrent, aussi

bien que l'hôpital. Le bien-être des paysans est palpable ; les maisons sont propres et jolies, le bétail superbe : tout proclame une véritable prospérité. Je vis toutes les poulinières et les poulains du haras. Les chevaux de deux ans ont une taille extraordinaire, et sont aussi grands que ceux des haras de Hongrie à trois ans : cependant on les nourrit sans grain ; mais l'herbe de ces pâturages est d'une grande richesse naturelle, et substente plus que les fourrages des autres pays. L'absence du régiment avait décidé à envoyer à Vosningschensky deux escadrons du régiment du Bug, qui y faisaient le service momentanément. J'en passai la revue ; ils sont très-instruits dans les mouvements d'escadron, comme dans les mouvements individuels ; rien de plus leste et de plus brillant que cette troupe.

Le 27 au matin, je partis pour Constantinoska, et j'y vis l'escadron de réserve de Vosningschensky. Les escadrons de réserve ne se composaient alors que de jeunes soldats, ce qui a été changé depuis, ainsi qu'on a pu le voir dans les détails sur l'organisation actuelle. Cet escadron, entièrement formé de soldats nés dans le pays, était peut-être un peu moins instruit ; mais les hommes étaient parfaitement à cheval, et, s'ils avaient été répartis dans les autres escadrons, on n'aurait pu remarquer aucune différence entre eux et les vieux soldats. De là nous nous rendîmes à Blogolalnava, où trois escadrons

du régiment d'Odessa étaient venus s'établir momentanément, par suite de la pénurie de subsistance qui se faisait sentir chez eux. Ces escadrons ne laissaient absolument rien à désirer : sous tous les rapports on ne pouvait que les admirer.

Je vis ensuite, à Lisagara, deux escadrons de hussards qui étaient en cantonnement dans le voisinage, et qui ne sont pas encore colonisés, et de là je fus coucher à Obschanka. Le 28 au matin, je vis l'escadron de réserve du régiment d'Obschanka, sur lequel je fais la même observation que sur l'escadron de réserve du régiment de Vosningschensky. Le régiment d'Obschanka était en Moldavie. Je vis en outre les charrues du territoire de cet escadron; chacune avait trois paires de bœufs et une paire de réserve. Rien n'est plus beau que ces attelages; rien n'annonce davantage l'aisance, que la tenue des hommes qui les conduisent. Ces hommes, en général grands et forts, sont vêtus d'excellents habits, chaussés de bonnes bottes : tous présentaient l'image du bien-être et de la santé. C'était un bel échantillon de la portion de cette population qui n'est pas sous les armes. Sur les trois cents charrues de cet escadron, cent quatre-vingts seulement sont soumises aux charges publiques, comme je l'ai expliqué, et cent-vingt en étaient exemptes, parce qu'elles se trouvent hors de l'organisation.

Nous voyageâmes toute la journée en vue des immenses troupeaux de ces régiments, qui avaient reçu l'ordre de se tenir à portée de la route ; je les trouvai tous dans le plus grand état de prospérité, grâce aux approvisionnements qui existent dans les magasins de réserve. Il n'en est pas ainsi dans les provinces civiles voisines ; elles se ressentiront pendant bien des années de cette calamiteuse sécheresse qui les a désolées.

Je m'arrêtai à Dobrenka, où est établi le haras de ce régiment : ses bâtiments sont vastes et commodes, mais construits sans luxe ; tout est fait en vue de l'utilité, rien pour les yeux. C'est le caractère propre de ce qu'on voit dans les colonies : rien n'a été donné à l'effet, tout à l'utile, et tout a été conçu avec autant d'esprit d'économie que

d'intelligence. Les produits du haras sont superbes, les chevaux ont de la race, du sang, et de la taille.

Il y avait au haras de Dobrenka cent quatre-vingts juments poulinières; le nombre devait en être porté à deux cent cinquante. Une fois arrivé à cette force, la remonte entière du régiment sera assurée. Il en est de même dans tous les régiments, et dès 1837 leurs remontes ne coûteront plus un sou au trésor impérial; et cependant elles seront supérieures à celles de toutes les autres cavaleries de l'Europe, russe ou étrangères.

Je m'arrêtai à Neu-Prehongelsky pour y voir quatre escadrons de régiment de lanciers de ce nom. Je ne peux que répéter à son égard ce que j'ai dit à l'occasion des autres régiments. On ne peut rien voir de plus beau que cette cavalerie, elle ne laisse rien à désirer. Neu-Prehongelsky est la frontière des colonies militaires, du côté de l'Ukraine. En passant la rivière, on quitte leur territoire. En face est le village de Targowitz, célèbre parce que la confédération polonaise de 1793 y fut signée. Ce village appartenait au comte Potoki, qui a joué un grand rôle dans la révolution de Pologne, et qui devint odieux à ses compatriotes, parce qu'il tint constamment pour le parti russe. Il est aujourd'hui la propriété de la belle comtesse Kisseloff, une de ses filles. Mainte-

nant je me trouvais en Ukraine, et je me rendis à Ouman, chef-lieu des possessions considérables que la famille Potoki possédait dans ce canton.

A chaque pas le pays s'embellit. On voit qu'il est cultivé très-anciennement et fort peuplé. Tout le monde connaît la richesse de l'Ukraine : c'est le pays le plus produceif du monde. Des terres d'alluvion, noires et profondes, ont une fertilité extraordinaire; mais, comme elles forment un plateau élevé, en général elles manquent d'eau, de manière que la première condition pour avoir d'abondantes récoltes, c'est que le printemps soit pluvieux; quand il est très-sec, tout est perdu.

Ce plateau est sillonné par un grand nombre de vallons étroits, qui ne sont guère que des ravins. Quelques ruisseaux y coulent, et des retenues faites à main d'homme y forment des étangs, qui conservent l'eau pour les moulins et pour les besoins de l'été. Au défaut de ruisseaux on fait également des barrages pour rassembler et conserver les eaux de pluie. Le pays est orné de nombreuses plantations; des petits bois bien venus, et d'une belle apparence, coupent l'uniformité de la plaine: elle est ondulée, les paysages varient et plaisent aux yeux; ils ont d'ailleurs pour caractère celui d'une immense richesse.

J'arrivai le soir à Ouman, petite ville de sept à huit mille âmes. Elle était échue en partage au

comte Alexandre Potoki. Je ne le connais pas, mais il passe pour un homme inoffensif, et d'une philosophie naturelle et vraie. Sans passion politique, sans aucune ambition, il s'est jeté aveuglément dans la dernière révolution de la Pologne, et cela au moment où, aux yeux des hommes les moins clairvoyants, le sort de cette révolution était fixé. Ce n'est point de sa personne qu'il a essayé de la servir; mais avec son immense fortune, qui s'élevait à quinze ou vingt millions. On assure que le motif principal qui l'a dirigé était de réhabiliter, auprès de ses compatriotes, la mémoire de son père accusé, à tort ou à raison, à l'occasion des révolutions passées. La révolution de Pologne de 1830 réprimée, et Varsovie au pouvoir de l'armée russe, le comte Alexandre Potoki refusa l'amnistie qu'on lui offrit. Il a persisté, et ses biens ont été confisqués. Il est aimé et regretté à Ouman, et son sort est l'objet d'un intérêt universel. Le château où je logeai est très-peu de chose; il n'est en rapport ni avec la fortune de celui qui le possédait, ni avec les magnifiques jardins qui ont été créés à grands frais, à une demi-lieue d'Ouman, et dont je vais parler. L'intention du comte Potoki père était d'y joindre une magnifique habitation; mais les constructions sont restées en projet, et il n'y a eu de terminé que le jardin et ses dépendances.

Le 29 mai, je vis le magnifique régiment de hussards de Paulograd. Il avait huit escadrons complets. Il manœuvra devant moi, pendant une heure, avec la plus grande vélocité et la plus admirable précision. Ce régiment a fait la guerre avec gloire, et a reçu, comme distinction et comme récompense, l'ordre de Saint-Georges, qu'il porte à ses étendards : il est destiné à être colonisé. Il se trouve dans la brigade du général-major Briencken, et fait partie de la division du lieutenant-général Sachkareff.

J'allai voir le célèbre jardin du comte Potoki, nommé Sophinska, du nom de sa femme, que l'abbé Delille a chantée. La nature a fait peu de chose dans ce lieu; c'est la création de l'homme, qui s'épuise en efforts quand il veut imiter la nature.

Au milieu de ces plaines riches et ondulées qui composent l'Ukraine, à une demi-lieue de Ouman, est une de ces dépressions subites de terrain, communes dans ce pays, et qui forme un vallon, arrosé de sources abondantes. Des blocs de roches, de granit erratique, se trouvent à la surface de la terre, jetés çà et là. C'est de cet endroit que le comte Potoki eut l'idée de faire le centre d'un jardin, en suppléant, par ses travaux, à ce qui lui manquait.

Des eaux existant dans les environs, et qui se trouvaient à un niveau plus élevé, furent réunies à grands frais, et conduites par un canal dans un lac supérieur. D'énormes quartiers de roches furent transportés et placés à peu près comme une convulsion souterraine aurait pu le faire, et des eaux abondantes, qui se précipitent à travers, présentent l'image d'une belle cascade, qui serait cependant un chétif accident naturel en Suisse; mais ici c'est un ouvrage qui étonne quand on pense qu'il est le résultat du caprice d'un simple particulier. Des grottes, que le hasard semble avoir créées, forment des galeries qui établissent des communications entre le fond de la vallée et le sommet du plateau, et deviennent des salons frais pendant les chaleurs de l'été. Un canal souterrain qui amène l'eau, comme si une rivière toute formée sortait du sein d'une montagne, donne

l'illusion que l'art est venu seulement régulariser et embellir l'ouvrage de la nature, tandis que c'est l'art qui a tout fait. Un lac qui embrasse la presque totalité du vallon, orné de temples et d'ouvrages de grands prix, de superbes plantations qui meublent le coteau et ses parties adjacentes, font de cet ensemble une des plus belles choses, et du meilleur goût, que les hommes aient jamais exécutées.

Mais pour de si grands efforts, le but n'est pas suffisamment atteint. Le jardin de Sophinska est trop peu étendu pour la magnificence qu'il déploie; il devrait être comme le sanctuaire d'un plus vaste établissement, et environné d'immenses plantations : ce devrait être seulement le réduit d'un pays tout entier consacré aux plaisirs et à la magnificence. Si un parc planté, de trois à quatre mille arpents, l'environnait, et que le château projeté sur la hauteur eût été construit, il n'y aurait rien de comparable, ni pour la beauté, ni pour le bon goût, dans toute l'Europe. Il n'a été bâti que des belles serres, qui devaient se trouver en liaison immédiate avec le château.

On prétend que la création de ce jardin a coûté plus de cinq millions de francs au comte Potoki.

Le colonel et les officiers du régiment de Paulograd, que j'avais vus le matin, me donnèrent à dîner, et me montrèrent un empressement et une

cordialité qui m'ont sincèrement touché. On fit chanter des soldats du régiment, comme il est d'usage qu'ils le fassent dans les marches de l'armée russe. C'est une habitude excellente, un moyen de distraire le soldat, d'agir sur son moral et sur sa santé : la puissance de la musique est plus grande qu'on ne se l'imagine, quand elle est employée avec discernement. Les airs russes sont pleins de mélodie, et les paroles célèbrent toujours des sujets nationaux.

Le 30 mai, je partis pour Elisabethgrad. Cette ville est située à une autre extrémité des colonies militaires, à cent quatre-vingts verstes d'Ouman. Nous traversâmes rapidement cet espace, et le soir, de bonne heure, nous étions rendus dans cette ville. Le comte de Witt avait donné l'ordre d'y rassembler une brigade de lanciers et une brigade de cuirassiers. La première était composée des régiments de Witt et de Novograd; la seconde, du régiment de la grande-duchesse Hélène et de la grande-duchesse Hélène et de celui de Raradonbeff. Chaque régiment avait, sur le terrain, huit escadrons, forts de quinze files par peloton; ainsi, en tout, trente-deux escadrons, formant environ cinq mille hommes, et de plus seize pièces d'artillerie à cheval. Le 31 au matin, je passai la revue de

cette belle cavalerie et la vis manœuvrer : elle était formée sur deux lignes, et exécuta tous les mouvements possibles avec une précision et une régularité extraordinaires.

Deux choses me frappèrent, et toutes les deux ont mon entière approbation : l'une qu'à la fin des charges on n'exigeait des troupes aucune régularité, et l'autre que les cuirassiers étaient armés de lances. Il y a de la connaissance du cœur de l'homme et de l'esprit de la guerre dans ces innovations. Rien en effet n'est moins raisonnable que de prescrire une régularité extrême, dans un mouvement qui ne peut jamais être trop prompt et trop impétueux. Une charge a pour objet de renverser l'ennemi, et pour y parvenir on ne saurait arriver trop rapidement sur lui : il importe de diminuer les effets de son feu, de lui imposer une crainte plus vive, enfin d'exalter l'esprit de ses propres soldats, et d'animer leurs chevaux. Tout cela ne comporte pas un alignement bien régulier et des rangs bien serrés. Ainsi, quand on aura chargé comme il convient de le faire, il est certain qu'il en résultera toujours un peu de désordre : c'est un inconvénient sur lequel il faut prendre son parti ; mais le remède à ce mal c'est d'accoutumer les troupes, après une charge, à se rallier avec célérité. Puisqu'il doit en être ainsi à la guerre, il est convenable d'en agir de même à la manœuvre. Si

l'on fait autrement, quand il y aura du désordre en face de l'ennemi, les soldats croiront tout perdu. Si au contraire le désordre est prévu et habituel, dans telle circonstance donnée ils sauront d'avance que ce désordre n'a aucun inconvénient, et, habitués à se rallier promptement, le ralliement se fera de lui-même, sans que les officiers aient même la peine de s'en mêler.

Quant aux lances données aux cuirassiers, c'est une pratique que je n'ai cessé de défendre, et que j'ai essayé vainement de faire adopter dans l'armée française. Quelques détails justifieront que c'est à tort que l'on a considéré la lance comme l'arme de la cavalerie légère : elle est au contraire, et par la nature des choses, celle de la cavalerie de ligne, de la cavalerie de bataille, et précisément des cuirassiers. Mais tout est routine chez les hommes.

Il arrive fréquemment que dans les pays les plus éclairés, on adopte des usages nouveaux, de confiance et sur l'exemple des autres : on n'en raisonne pas les applications et on ne calcule pas les circonstances qui les accompagnent. On se dispense de chercher le principe, et, comme on ne part pas d'une base bien choisie, les conséquences que l'on tire sont erronées. Le faux emploi de la lance dans l'armement des troupes à cheval est une des plus grandes preuves de ce que j'avance.

On a vu des peuplades belliqueuses, habitant

des plaines où les chevaux étaient abondants, être armées de lances, témoin les Cosaques et les Arabes; et comme ces peuplades étaient sans instruction, qu'elles n'étaient soumises à aucun règle pour combattre, on les considère, et l'on ne peut les considérer que comme des troupes légères. Ces hommes exercés dès l'enfance au maniement de la lance en ont tiré un parti merveilleux. En le remarquant, on a dit : « Cette arme doit servir à la cavalerie légère, » et l'on a prononcé un jugement absurde.

L'habitant d'un pays barbare, où aucune industrie n'a pénétré, où il n'existe ni manufactures, ni magasins d'armes, ni argent pour en acheter à l'étranger, monte à cheval et veut s'armer. Il coupe une longue branche d'arbre, en éguise la pointe, la durcit au feu, et voilà une lance. Plus tard il se procure un clou et l'y place, cette arme devient plus dangereuse; enfin ce bâton est garni d'un fer régulièrement façonné pour cet usage, et voilà la lance telle que les troupes l'ont adoptée. On voit que ce n'est pas par choix que les Cosaques et les Arabes se sont armés ainsi, mais par nécessité : ils sont devenus redoutables à force d'adresse et d'usage, et l'on en a conclu, à tort, que les troupes légères, organisées spécialement dans les pays civilisés, doivent être armées ainsi.

La lance est l'arme de la cavalerie de ligne, et

principalement de celle qui est destinée à combattre de l'infanterie. Une ligne de cavalerie s'ébranle et charge un carré d'infanterie. A force de bravoure, et malgré le feu qui est dirigé sur elle, elle parvient à l'aborder : si l'infanterie reste ferme et ne s'effraie pas, que doit-il arriver ? Les baïonnettes tenant le cheval trop loin du fantassin pour que le cavalier puisse sabrer celui-ci, sa véritable arme offensive, c'est son cheval qui, étant tué, tombe et fait une brêche, qui donne à ceux qui sont près de lui le moyen de pénétrer. La lutte est donc tout à l'avantage de l'infanterie. Si au contraire cette ligne de cavalerie, au lieu d'être armée de sabres, est garnie d'une rangée de piques, qui précède les chevaux de quatre pieds, rien ne peut être opposé avec succès à ses efforts.

D'un autre côté, dans les combats d'homme à homme, une arme courte, se maniant avec plus de facilité, offre beaucoup plus d'avantage qu'une arme longue; et, toute chose égale, il est certain qu'un hussard ou un chasseur battront un lancier. Il est facile aux premiers de parer, et ils peuvent riposter avant que leur adversaire, qui s'est abandonné sur eux, se soit mis de nouveau en défense. Il serait donc convenable que les troupes légères fussent armées exclusivement de sabres, et de sabres légèrement courbés, qui valent mieux pour le combat isolé que le sabre parfaitement droit;

qu'elles eussent aussi des armes a feu, pour augmenter leurs moyens de résistance, et pour se faire entendre des masses qu'elles sont chargées d'éclairer et d'avertir; et que les cuirassiers, et toute la cavalerie de ligne, eussent la lance et le sabre droit: le premier rang chargerait la lance en arrêt, et le second rang aurait le sabre à la main. Une fois le choc produit, et les rangs mêlés, les sabres du second rang rempliraient leur office.

Dans le temps des combats de la chevalerie, les chevaliers étaient armés de lances : on livrait un combat de front, on se heurtait directement; dès ce moment l'usage de l'arme longue devait être préféré. Cependant les armes étaient égales en longueur. Il en est bien autrement aujourd'hui, que l'on a a faire à une troupe qui a une arme plus longue que le sabre, et qui peut frapper sans que celui qui la porte puisse être atteint. On a dit que la lance était la reine des armes, et l'on a raison quand on l'emploie avec discernement. Mais c'est le faire à contre-sens que de s'en servir avec les troupes légères, et d'en priver la cavalerie de ligne, et surtout les cuirassiers, dont elle doit doubler la force.

C'est donc malgré la lance, qui ne leur convient pas, que les Cosaques forment une troupe qui n'a son analogue nulle part en Europe, et dont le mérite tient à des circonstances particulières, résul-

tant des mœurs et de la manière de vivre des hommes qui la composent.

Je citerai un fait à l'appui de mon opinion, sur la manière d'employer la lance et d'en obtenir de grands effets.

En 1813, à la bataille de Dresde, lorsque, à la gauche de l'armée autrichienne, l'infanterie abandonnée par la cavalerie, fut chargée à plusieurs reprises par nos cuirassiers, elle leur résista constamment et repoussa toutes leurs attaques ; et cependant les conditions du temps étaient toutes à son désavantage : la pluie avait mis presque tous les fusils hors d'état de faire feu. On ne vint à bout de cette infanterie qu'en faisant précéder les cuirassiers, par cinquante lanciers de l'escorte du général Latour-Maubourg, qui firent brèche, et donnèrent à ceux-là le moyen de pénétrer et de tout détruire. Ces lanciers purent s'approcher impunément, attendu que les coups de fusil étaient rares ; mais la question n'eût pas été incertaine, dans tous les cas, si les cuirassiers eussent été eux-mêmes armés de la lance redoutable. Elle doit également être victorieuse dans les combats de cavalerie, ligne contre ligne, et quand l'ennemi n'a que des sabres : admirable au moment où l'on s'aborde, ou que l'on veut s'aborder, elle est également bonne dans la poursuite.

Je suis donc autorisé à dire que l'arme princi-

pale de la cavalerie de ligne doit être la lance, et le sabre une arme auxiliaire de celle-ci; tandis que le sabre et les armes à feu doivent composer seuls l'armement des troupes légères. La routine, et des préjugés contraires, combattront sans doute longtemps encore avec succès ces principes, dont la vérité me semble cependant démontrée.

Après les grands mouvements, le comte de Witt m'engagea à désigner au hasard des hommes de différents escadrons, pour juger de leur instruction individuelle. Plusieurs centaines d'hommes sortirent des rangs, et j'eus le plaisir de jouir du spectacle de leur adresse extraordinaire. Les généraux qui étaient à cette manœuvre, sont les lieutenants-généraux Jaconfott et Raborensky, et les généraux-majors Pahlen, Lausel et Ezemisosky. Ils ont tous été si bons et si empressés pour moi, que je trouve un charme particulier à rappeler leurs noms et à leur exprimer ma reconnaissance.

Après la manœuvre, nous partîmes pour Petrikonka, appelée aujourd'hui Novia-Praga, à cause de la conduite brillante que le régiment qui y est colonisé tint à la bataille de Grocosoo. Ce corps, après avoir traversé toute la ligne des Polonais, arriva du même élan jusqu'aux portes de Praga. C'est un régiment de cuirassiers. Il a justifié d'une manière sans réplique l'emploi des lances que je viens de préconiser. Ce régiment porte à présent le

nom du prince Albert de Prusse, son propriétaire. Je vis quatre escadrons de ce régiment, qui manœuvrèrent avec la même perfection que tous ceux que j'avais vus jusqu'alors; peut-être leur trouvai-je même quelque supériorité sur les autres.

Novia-Praga est tout à la fois le chef-lieu du régiment et le chef-lieu de la division. Je visitai avec le plus grand détail tous les établissements; ils sont entièrement au complet, et admirables par la perfection qui y règne. Les cantonistes, les écoles, le magasins, les hôpitaux, les logements des officiers et des sous-officiers, le manége, les écuries, les haras, tout m'a paru au-dessus des éloges; et j'ai remarqué combien cette terre est favorable pour l'éducation des chevaux, car on obtient la taille que l'on veut.

Les cuirassiers russes sont montés sur des chevaux beaucoup plus hauts de taille que les cuirassiers des autres armées. Ces chevaux ont deux, et quelquefois quatre pouces, au-dessus des nôtres et de ceux de l'armée autrichienne. Ils sont en outre bâtis en force, ont beaucoup de dessous, les reins courts, et sont à la fois robustes et maniables. Tous ces colosses sortent du haras du régiment.

Le soir, nous rentrâmes à Élisabethgrad, après avoir fait cent verstes; et ainsi qu'on peut le juger, nous avions bien employé notre journée.

Élisabethgrad est une ville de seize mille âmes

environ; il s'y fait assez de commerce, et cette ville est ce que j'ai vu de mieux dans la Nouvelle Russie, Odessa excepté. On peut lui comparer Kirckenow en Bessarabie, pour l'apparence et pour la nature de ses habitants. J'ai appris avec un vif regret que cette jolie ville, qui m'a laissé des souvenirs si agréables, avait été en partie détruite, quelque temps après mon passage, par un horrible incendie.

Le 1er juin, nous partîmes pour Nicolajeff, grand port de construction de la marine russe, distant de cent quatre-vingts verstes d'Élisabethgrad ; nous fîmes ce trajet en neuf heures. La rapidité avec laquelle on voyage en Russie est presque incroyable. Nous nous étions cependant arrêtés pour voir le haras du régiment de lanciers de Novoë-Odessa. Je ne pourrais que répéter pour celui-ci ce que j'ai dit sur les autres : seulement j'ajouterai que l'éducation des chevaux est si facile et si naturelle, qu'elle réussit si bien dans ce pays, qu'il semble, puisque la couronne possède tant de terrain qui pourrait y être consacré, que l'on devrait, pour ainsi dire, ne pas y mettre de limites.

Les immenses plaines que j'avais traversées depuis quelques jours causent une sensation singu-

lière à celui qui les parcourt pour la première fois. C'est une surface unie, étendue et horizontale, qui rappelle la vue de la mer ; de vastes espaces où tout est uniforme, et où la boussole pourrait être employée utilement, comme moyen de direction, si des chemins battus ne la traçaient au voyageur. De temps en temps, à plusieurs lieues d'éloignement entre eux, on voit des *tumulus;* mais il est probable que ce n'étaient pas des tombeaux : ces tertres avaient plutôt pour objet de servir de points de reconnaissance aux Tartares de Crimée, lorsque sortant de leur presqu'île, ils faisaient des excursions jusque sur les bords du Dnieper.

En me rendant d'Élisabethgrad à Nicolajeff, je marchai constamment dans une direction parallèle au vallon du Liqul. Cette rivière, qui prend naissance auprès d'Elisabethgrad, réunit une si énorme quantité de sources, que lorsqu'elle se jette dans le Bug elle est déjà considérable. La réunion du Liqul et du Bug donne une si grande masse d'eau, que l'on a eu idée d'établir, à leur confluent un port militaire, et c'est sur la rive gauche du fleuve que Nicolajeff a été bâtie. Cette ville est une création de Potemkin. La situation est bien choisie, et, comme port de construction, on ne peut rien désirer de mieux. Éloigné des côtes, et à l'abri des entreprises de l'ennemi, ce port est à provimité des approvision-

nements qui lui sont nécessaires; ils lui arrivent par le Dnieper et par le Liman, qui établit la communication avec ce fleuve. Il peut recevoir ainsi les bois, les fers, les chanvres, et les cuirs dont il a besoin.

L'arsenal de Nicolajeff ne paraît point en rapport avec sa destination et le rôle qu'il aura à remplir un jour. Il semble qu'il devrait y avoir de nombreuses cales couvertes, de manière à pouvoir contenir simultanément plusieurs vaisseaux. Les localités offrent huit emplacements qui seraient bons et commodes. On a fait une chose utile, c'est de creuser la sortie du port, de manière à se dispenser de l'emploi des chameaux pour conduire les vaisseaux à Sébastopol, afin de les armer. Les vaisseaux de cent vingt canons peuvent aujourd'hui sortir sans difficulté, et gagner la mer sans rencontrer d'obstacles. Les localités sont si favorables à Nicolajeff, considéré comme port de construction, qu'il ne faudrait pas longtemps l'action d'une volonté puissante, pour en faire le plus magnifique établissement; il suffirait d'y consacrer quelques millions.

Le plan de la ville de Nicolajeff a été tracé sur une grande échelle; elle n'est bâtie qu'en partie, et renferme encore de grands espaces vides. Ses maisons sont belles, des plantations la décorent, et sa population s'accroîtra à mesure que de plus grands travaux seront entrepris. Cette ville est entièrement

consacrée au service de la marine, et n'est guère habitée que par des marins. J'y trouvai l'amiral Lazaref, marin distingué, qui a fait trois fois le tour du monde. Il s'empressa de me recevoir de son mieux, et me montra tous les établissements, dont je suppose qu'il sent comme moi l'insuffisance.

Je vis un magnifique vaisseau, *le Varsovie*, de cent vingt canons, qui était sur le point d'être achevé, et de prendre la mer pour se rendre à Sébastopol. Il y a beaucoup de recherche dans sa construction et dans son aménagement. C'est le premier vaisseau à poupe ronde que j'aie vu, forme qui paraît adoptée généralement dans la marine aujourd'hui. L'amiral eut l'amabilité d'envoyer à l'escadre qui croisait dans la mer Noire, pour son instruction, l'ordre de rentrer à Sébastopol, où je devais me rendre bientôt, afin que je pusse la voir.

J'allai visiter l'observatoire, qui est placé hors de la ville, dans une situation bien choisie. Il y a quelques bons instruments, et entre autres une belle lunette, avec un pied à contre-poids, de Reichenbach, semblable à celle qui existe à l'observatoire de Vienne. J'y vis un instrument fort curieux, qui démontre que les constructions, en apparence les plus solides, sont sujettes à éprouver un ébranlement, par l'effet de l'action la plus faible.

Un pilier indépendant du bâtiment est établi sur une fondation de vingt pieds de maçonnerie, loin de toute action extérieure, et porte la pendule d'observation. A son extrémité supérieure est placée une éprouvette fort ingénieuse. Cette éprouvette se compose d'une verge d'acier très-fine et très-élastique; elle porte, à son extrémité supérieure, un poids que le moindre mouvement fait osciller: eh bien! la secousse produite par le mouvement des secondes de la pendule cause une oscillation qui s'accorde avec la marche de l'aiguille.

L'astronome placé à la tête de cet observatoire est un jeune homme de la plus haute distinction, rempli de modestie et de simplicité. Il s'appelle Knom; il est né à Dorpat, et est élève de cette université. Je suis convaincu qu'il prendra rang parmi les savants du premier ordre.

J'allai voir la maison que Potemkin fit bâtir, et le jardin qu'il fit planter en peu de jours, pour recevoir Catherine II, lors de son voyage en Crimée. On l'a décorée du nom de palais. Cette maison est bâtie sur le bord de la rivière et dans une situation agréable; mais la seule chose qui la fasse remarquer, c'est la circonstance qui se rattache à sa construction. Un corps de musiciens attachés à la marine, et dont la création est due au prince Potemkin, exécuta des morceaux russes, qui me firent un grand plaisir. La musique russe, a un caractère qui lui est

propre ; c'est la plus mélodieuse de toutes les musiques primitives. Son expression est profonde et mélancolique ; elle rend merveilleusement la souffrance de l'âme, la douleur de l'absence, en un mot, tous les sentiments empreints de tristesse, et les voix pures et sonores, qui sont si communes, chez les habitants de la Petite Russie, la font beaucoup valoir.

Le 2 juin au soir, nous nous embarquâmes sur un bâtiment à vapeur, appartenant à la marine, et le 3 au matin nous nous mîmes en route pour Odessa. Le même jour, nous mouillâmes en face d'Ocsakow.

J'allai visiter les restes de cette ville célèbre. Tous les reliefs de la place existent encore, et forment un monceau de ruines. Ce fut le 6 décembre 1788, que cette place fut emportée de vive force, par un assaut vigoureux. La garnison turque, forte de quarante mille hommes, fut tout entière passée au fil de l'épée. Trois mois auparavant, Souwarow, mécontent des lenteurs du siége, avait, de son propre mouvement, escaladé les remparts avec un seul régiment. Il supposait qu'un succès pareil le ferait soutenir, et que la place serait prise;

mais l'armée demeura immobile spectatrice de son brillant fait d'armes, et Souwarow, blessé, fut forcer d'abandonner le poste qu'il avait conquis. Potemkin l'envoya, par punition, commander à Kinbourn. Cette circonstance lui donna l'occasion de se couvrir de gloire, en jetant dans la mer, avec neuf cents hommes, trois mille Turcs, qui avaient débarqué pour se rendre maîtres de ce point important.

Quel immense changement a éprouvé cette partie de l'Europe depuis cette époque, et quels progrès a faits la Russie! Des hordes de Tartares sortaient de la Crimée et, venant se joindre aux armées turques, portaient la guerre sur le Dnieper : l'Ukraine était une province du royaume de Pologne; les armées polonaises, en prenant les armes, étaient en ligne avec les Turcs et les Tartares; et aujourd'hui la Russie menace le cœur de l'Allèmagne, tient ses avant-gardes aux portes de Vienne et Berlin, tandis qu'elle possède politiquement Constantinople. La Russie, comme puissance prépondérante européenne, ne date que de Catherine II, mais aussi quelle habilèté elle a mise dans sa conduite, et quelle constante combinaison de la puissance des armes avec une politique profonde et éclairée!

Le 3 juin, le mauvais temps nous força de mouiller sous Kinbourn, et le 4 au matin, nous revînmes à Odessa.

Odessa se présente merveilleusement, vue de la mer; c'est de ce côté qu'elle se montre avec le plus de magnificence. Je rentrai dans cette ville avec un véritable plaisir, enchanté d'y retrouver les amis que j'y avais laissés. J'employai quelques jours à voir les établissements que je n'avais pas encore visités, je parcourus de nouveau les environs, et le 8 juin nous nous mîmes en route pour la Crimée.

Jamais voyage ne fut arrangé d'une manière plus agréable. Nous nous embarquâmes sur un magnifique yacht de l'empereur, construit sur le modèle de celui du roi d'Angleterre. Nous avions en outre

un bâtiment à vapeur destiné à nous remorquer, si les calmes nous empêchaient de marcher.

La société la plus distinguée, la plus aimable, était réunie sur le yacht. Elle se composait du comte et de la comtesse de Woronzow; de la princesse Galitzin, née Nariskin; de la comtesse de Choiseul, née Galitzin; du comte de Witt et du prince Michel Galitzin. Cette charmante réunion sur un aussi beau bâtiment, par une si délicieuse saison, embarquée pour une expédition de plaisir, offrait tout ce que l'imagination peut concevoir de plus séduisant. Nos soirées surtout étaient admirables. Les nuits calmes, sur une mer tranquille, éclairée par un firmament éclatant, jettent dans l'âme un bien être délicieux; chaque parole prononcée reçoit, des émotions intérieures, une expression extraordinaire, que rien ne saurait rendre. La voix mélodieuse de madame de Choiseul venait animer ces douces rêveries : grâce à son aimable caractère, sa complaisance n'était jamais en défaut, et une grande partie de nos nuits s'écoulait sur le pont du yacht, en laissant, chez chacun de nous, de profonds et doux souvenirs.

Le bâtiment à vapeur nous fut d'une très-grande utilité; il traînait doucement notre palais flottant; et grâce à lui, nous arrivâmes le 10, au matin, à Sébastopol.

Ce port est magnifique; la nature en a fait tous

les frais. Sa rade profonde, dont l'entrée a une ouverture de sept cents toises, assez large pour rendre facile la navigation, et pour permettre aux bâtiments de louvoyer, mais assez resserrée pour être à l'abri de la grande mer, est facilement défendue. Le port est armé de trois cent cinquante pièces de canon ; on ne peut y pénétrer par la force, et trente canons bombes, à la Paixhans, devaient y être encore ajoutés.

Cette entrée conduit à plusieurs ports intérieurs, formés par les diverses criques, ou vallons, aboutissant à la vallée principale, qui donnent la faculté de choisir, suivant la saison, les temps et les circonstances, le mouillage qui offre le plus d'avantages. Partout on trouve un fond de vase excellent, et toujours, même près de terre, une profondeur égale. On pourrait comparer cet ensemble à un arbre dont les branches s'épanouissent. C'est la répétition de ce que l'on voit à Malte; mais avec un canal d'une plus grande longueur, et un espace plus étendu, qui permet de recevoir une escadre d'un nombre de vaisseaux illimité.

Cette localité maritime est une des plus belles du monde; et les circonstances naturelles dans lesquelles elle se trouve, eu égard aux diverses brises de terre, aux vents de mer qui sont habituels, présentent tout à la fois une entrée et une sortie également faciles.

La division de l'escadre, qui tenait la mer pour son instruction, venait d'y rentrer. Elle se composait de cinq vaisseaux de ligne et de cinq frégates, et deux jours après elle devait ressortir. Dès le lendemain j'allai à bord, et je visitai un magnifique vaisseau, tenu dans une grande perfection, et monté par de beaux équipages. On est frappé des progrès de la Russie dans tous les genres. Il y a loin de cette escadre à l'escadre russe qui était, il y a vingt-huit ans, à Cattapo, et que commandait l'amiral Sinyavin. Des vaisseaux lourds et mal construits, doublés en bois comme les plus mauvais bâtiments marchands, mal gréés, manœuvrant avec difficulté et lenteur, montés par des équipages sans instruction, voilà ce que je me rappelle avoir vu alors. Cette marine n'était capable de combattre que celle des Turcs; aujourd'hui elle peut se mesurer avec toutes celles de l'Europe.

Les forces maritimes de Sébastopol sont sous les ordres du contre-amiral Coumani. Cet officier-général est Grec de naissance, du Péloponèse, et a été élevé en Russie. C'est lui qui a rendu à l'armée russe le service signalé de s'emparer, pendant la dernière campagne contre les Turcs, du fort de Sisopoly, ce qui permit de former un établissement de vivres et de dépôt dans le golfe de Bourgas. Il me parut un homme d'esprit et d'exécution. Un autre contre-amiral était embarqué, et me fit le

honneurs de sa division. C'est l'amiral Starepwoski. Le lieutenant-général Rosen commandait la terre, et un général-major l'artillerie des côtes. Six autres vaisseaux étaient désarmés et en réparation; ils devaient, deux mois après, sortir pour leur instruction, et remplacer à la mer les cinq vaisseaux qui s'y trouvaient alors.

C'est une admirable chose que d'avoir, pour former sa marine, une mer intérieure comme la mer Noire, où, en guerre, comme en paix, on peut s'exèrcer avec sûreté. Cette navigation n'est pas sans difficultés : une mer étroite, des coups de vents fréquents, la rendent une bonne école. Une fois suffisamment formée, une escadre russe peut attendre le moment d'agir, et se trouve placée d'avance sur son champ de bataille, à portée de ses ressources; tandis que celle qu'elle paraît appelée à combattre un jour, se trouve à une distance immense des siennes. Le *Varsovie*, vaisseau construit à Nicolajeff, allait arriver bientôt à Sébastopol; ainsi la force de cette escadre devait être de douze vaisseaux de ligne.

La ville de Sébastopol ne date que de la possession de la Crimée par les Russes; avant eux la rade était déserte. Toute la population est consacrée, d'une manière directe ou indirecte, au service de la marine : des officiers et des matelots en retraite s'y sont établis, des ouvriers de toute espèce s'y

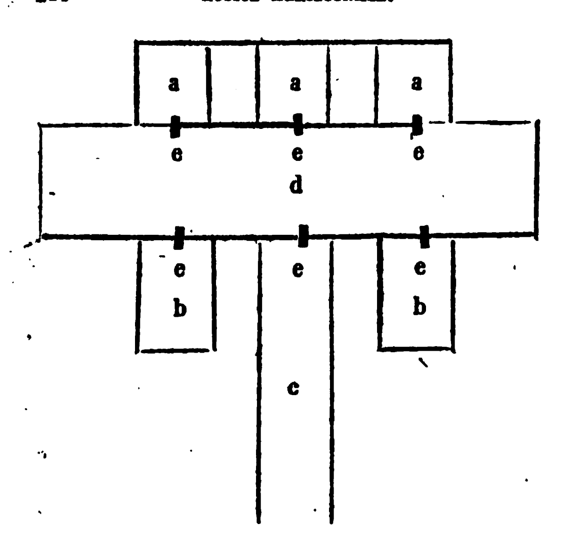
sont rassemblés. Sa population actuelle, en y comprenant les équipages des vaisseaux et les troupes de terre, s'élève habituellement à trente mille âmes.

On y a construit une forteresse; mais on ne devine pas quelle pensée a présidé au choix de son emplacement. Placée au nord du port, sur une hauteur assez éloignée de la mer, elle ne couvre pas la ville, dont elle est séparée par le port, et ne défend ni le port, ni l'entrée, étant trop éloignée de la mer. Elle ne remplit donc aucun objet, et n'a aucune espèce d'utilité. La ville aurait besoin d'être défendue, et la chose est facile, en construisant quelques forts de petites dimensions, pour couronner les hauteurs qui la dominent.

En général, toutes les places maritimes, qui renferment des établissements militaires importants, devraient être fortifiées, d'abord à cause des richesses qui y sont déposées; et ensuite parce que les garnisons en sont toutes trouvées, puisqu'elles peuvent se composer, pour un cas imprévu, du personnel de la marine qui, en plus ou moins grand nombre, y existe constamment.

Le port de Sébastopol, indépendamment des avantages que je viens de signaler, offre la plus grande facilité aux flottes pour faire de l'eau. Une petite rivière, la Tschomnaïa-Teschak, coule dans le voisinage. Un ingénieur français, M. de Raucour, a conçu l'idée de s'en servir pour alimenter

des bassins de réparation, qui alors pourraient être construits. Des nivellements ont été faits, et il s'est trouvé qu'il était possible, par des travaux commencés d'assez loin, de ménager la pente de la rivière de manière à la faire arriver sur la côte, à trente pieds au-dessus du niveau de la mer. Un canal de dix-huit verstes, deux aqueducs, un tunnell de cent soixante toises, ont déjà été exécutés, et un succès certain couronnera cette belle entreprise, qui, je crois, est unique. Car les bassins qui existent ailleurs sont ou emplis et vidés par le mouvement de la marée, ou bien vidés au moyen de pompes mues par des bras, ou par des machines à vapeur. Ici c'est par en haut qu'ils s'empliront, et la différence du niveau des eaux fournira le moyen de les mettre à sec à volonté. Ils doivent recevoir à la fois trois vaisseaux de ligne et deux frégates. On peut juger de la disposition de cet ouvrage par le tracé suivant.



a : formes pour les vaisseaux de ligne. — b : formes pour les frégates. — d : bassin. — e : portes écluses. — c : canal de communication avec la mer.

On calcule que ce magnifique travail ne coûtera pas plus de trois millions de roubles pour être achevé, et qu'il sera terminé dans trois ans. C'est un ingénieur anglais, M. John Nepton, qui en est chargé aujourd'hui.

D'après les ordres de l'empereur, l'escadre de

Sébastopol est toujours en mesure, soit avec ses moyens propres, soit avec quelques secours, de recevoir à son bord une division forte de seize mille hommes, qui est cantonnée à portée, dans la presqu'île. Cet embarquement peut être fait en deux fois vingt-quatre heures, l'escadre appareiller le lendemain; et comme les vents du nord règnent presque toujours dans la mer Noire, elle peut en quarante-quatre heures être à l'entrée du Bosphore. Si, donc, des circonstances politiques exigeaient que cette force y fût envoyée, elle y serait rendue cinq jours après les ordres donnés, c'est-à-dire bien avant que les ambassadeurs de France et d'Angleterre fussent informés qu'on se prépare à l'y diriger. Depuis l'abaissement de la puissance turque, il n'y a pas de lutte possible dans ces parages, entre les autres puissances de l'Europe et la Russie. La frontière de cette dernière puissance sera aux Dardanelles le jour où une collision éclatera en Europe.

D'après la disposition générale sur la marine en Russie, l'escadre de la mer Noire doit être forte de quinze vaisseaux, et celle de Cronstadt de trente. Il semblerait que la disposition inverse serait mieux appliquée aux événements que l'on peut prévoir. Une escadre russe de trente vaisseaux, aux Dardanelles, en sûreté sous l'appui des forts qui défendent ce passage, près de ses ressources et de ses

moyens, tiendrait en échec les escadres de France et d'Angleterre, et les forcerait à rester réunies; ce qui à la longue deviendrait ruineux pour ces puissances. Les escadres combinées s'affaiblissent-elles, l'escadre russe sort, et donne des lois à cette partie de la Méditerranée : reviennent-elles, elle rentre, et se retrouve toujours menaçante, quoique en sûreté. Une escadre de trente vaisseaux à Cronstadt ne paraît pas avoir une semblable utilité.

La dignité de la capitale exige sans doute que ses avenues soient protégées; mais il suffit que cette force puisse imposer à la fois à la Suède et au Danemarck, et, sans doute, pour remplir cet objet, il y a assez de quinze vaisseaux. Les Anglais n'enverront pas une escadre dans la Baltique, dans cette mer orageuse et inhospitalière, pour se ruer sur des côtes de fer; et si, pour un but déterminé ou momentané, ils devaient se résoudre à ce parti, il serait peut-être plus sage à l'escadre russe, fût-elle même de trente vaisseaux, de ne pas se commettre avec l'escadre anglaise, qui serait sans doute au moins d'égale force, et d'attendre du bénéfice de la saison une délivrance certaine, au lieu de courir les chances d'un combat. Ainsi cette grande et forte escadre ne rendrait encore aucun service à la Russie, tandis que, placée au midi et dans la mer Noire, elle serait d'un poids décisif et agirait au lieu même où les plus grandes questions doivent

être débattues. Il est vrai que, sous les yeux de l'empereur, la marine russe doit se tenir en haleine, et plutôt acquérir tout ce qui peut lui manquer encore; et qu'en construisant d'avance des vaisseaux qui restent désormais à Sébastopol, on peut tout concilier, en envoyant par terre des équipages de Cronstadt, pour les monter quand le moment de s'en servir est arrivé.

A quatre verstes de Sébastopol, sur la côte méridionale, et sur une hauteur, sont situées les ruines de l'ancienne ville de Cherson. Elles ne présentent rien de remarquable : des débris, mais sans qu'on y trouve aucun objet d'art.

A peu de distance, est l'endroit anciennement appelé le promontoire de Parthénion. C'est là que la tradition place le temple de Diane, où l'on sacrifiait des victimes humaines, et dont Iphigénie fut la prêtresse. Sur le même cap s'élève le monastère grec de Saint-Georges. Il y a quelques années le gouvernement russe écrivit à l'archevêque qui y réside, pour qu'il eût à faire faire des recherches afin de découvrir le lieu précis où était situé ce temple, si célèbre dans l'antiquité. Le bon archevêque se livra aux soins qui lui avaient été commandés; mais ses efforts n'aboutirent à rien de satisfaisant. Il en rendit compte, et ajouta qu'il ne comprenait pas la sollicitude du gouvernement; qu'il y avait bien mieux dans ce lieu que ce que l'on espérait trou-

ver : un beau couvent, où de nombreux moines chantent, chaque jour, les louangès du Seigneur. L'archéologie est encore une science nouvelle dans ce pays.

La Crimée forme une presqu'île d'environ cent vingt verstes de large sur cent soixante de longueur, à partir de l'isthme qui la joint au continent jusqu'à la pointe méridionnale ; et depuis les environs de Sébastopol jusqu'à Caffa, l'ancienne Théodosie, c'est-à-dire dans un développement de deux cents verstes. La côte est bordée par une chaîne de montagnes qui forment une ceinture. Son élévation varie, mais elle est assez considérable ; le point culminant est connu sous le nom de Tschatir-Dagh. Cette montagne est au commencement de la côte orientale ; la chaîne va toujours ensuite en s'abaissant, jusqu'à ce qu'elle finisse vers la presqu'île de Kertch, ou était l'ancien royaume du Bosphore. L'épaisseur de la chaîne n'est pas toujours la même ; mais en général sa largeur n'est pas très-grande. Au delà des montagnes, au nord, on arrive dans de vastes plaines, tristes, dépouillées, sèches et arides, qui forment un plateau élevé. Au versant opposé, on trouve une navigation magnifique, des bois séculaires ; au-dessus, des pics de rochers, des sources abondantes, un climat délicieux, et tous les éléments de la fertilité et de la richesse.

Je désirais voir la Crimée dans ses détails, et le comte Woronzow eut l'extrême bonté de se charger de diriger ma marche, et de m'accompagner. A Sébastopol, je dis adieu à mes aimables compagnes de voyage, que je devais retrouver plus tard sur la côte méridionale; et le comte Woronzow, le prince Michel Galitzin, M. Bosmakoff, maréchal de la noblesse, le docteur Seng et moi, nous nous mîmes en route pour l'intérieur.

Nous allâmes d'abord visiter les travaux de la conduite des eaux, qui est bien entendue et très-avancée; nous traversâmes des montagnes assez peu élevée, mais âpres et dépouillées, et nous arrivâmes à Karolès, chez un prince tartare, Adhil-Bey, possesseur d'un petit château au pied d'un rocher escarpé. Je retrouvai là les mœurs et les

usages des musulmans. Un abondant et splendide repas, mais dont pas un seul plat n'était mangeable, nous fut servi avec ostentation. Après quelques moments de repos, nous quittâmes ce toit hospitalier, où l'intention avait été, au moins, de nous bien recevoir.

Nous continuâmes notre route pour Bachiseraye. Le pays est la sécheresse, la pauvreté et la misère mêmes : on voit de vastes plaines de terre crayeuse, des coteaux sans arbres, quelques rochers blancs qui rappellent l'aspect de la Champagne, depuis Vitry jusqu'à Châlons. Mais ici les terres sont fertiles : quand elles sont bien cultivées, elles rapportent, m'a-t-on assuré, jusqu'à quinze et vingt pour un de la semence, en froment et en seigle. Les bras manquent, et elles restent partout en friche. Un petit nombre de ruisseaux, qui, dans les temps de pluies, deviennent des torrents, dessinent les vallons, où il y a des arbres et de la végétation; mais ces vallons sont fort étroits.

On arrive à Bachiseraye, sans l'avoir aperçue. Cette ville a une physionomie particulière. Habitée par huit à dix mille individus des deux sexes, elle ne se compose que d'une seule rue. D'un côté est une petite rivière torrentueuse, de l'autre une montagne; celle-ci est entièrement nue, dépouillée, et sans aucune végétation. Mais au bout de la ville, ou au moins près de l'extrémité supérieure, le

vallon s'élargit, et il est occupé en entier par le palais qui servait de résidence au khan. On l'a réparé avec soin ; il est bien entretenu, et présente le même aspect que lorsqu'il était habité. Il se compose d'une suite de cours et de différents corps de logis, dont les fenêtres sont grillées comme celles des maisons des musulmans, en Orient. Il y a des appartements nombreux, d'une distribution plus ou moins bizarre, et ornés avec assez de richesse. Beaucoup de salles ont des fontaines d'eau vive qui coulent constamment; d'autres ont des bassins de marbre blanc avec des jets d'eau. On se croirait transporté dans un palais d'Asie ou du Caire; tout en rappelle les usages, les mœurs et les habitudes. De petits jardins avec des fleurs, complètent cet ensemble. Attenant au palais, il y a une mosquée fort belle; et auprès, dans une enceinte séparée, se trouvent les tombeaux de tous les khans qui ont régné en Crimée. Dans le palais, il y a une chapelle chrétienne, dont l'établissement remonte, dit-on, à une époque où une comtesse Potoka était femme d'un khan, qui l'aimait beaucoup, et lui avait permis l'exercice de sa religion.

La population de Bachiseraye est entièrement composée de Tartares. Ils ont les mœurs musulmanes dans toute leur rigueur, mais sans fanatisme. Cette population est superbe : ses manières

sont dignes et froides; on la dit remplie de bonne foi et de probité.

C'était un vendredi; nous allâmes à la mosquée pour assister aux prières du soir. Dix-huit derviches formaient un cercle, et, soumis à un maître de cérémonies, ils récitaient des versets du Coran. Un mollah chantait, et les autres répondaient avec des intonations différentes, en faisant diverses contorsions. Tantôt ils prononçaient d'une manière lente, tantôt d'une manière précipitée, et avec des sons gutturaux, ou tirés de la poitrine, le nom d'Allah. C'est à tort que l'on compare les derviches à nos moines. Les moines sont hors de la société; les derviches peuvent remplir toute espèce de fonctions, faire tous les métiers. S'ils ressemblent à quelque chose de la catholicité, ce n'est qu'aux diverses confréries de l'Italie et du midi de la France; mais celles-ci ont pour fondement la charité, un dévouement mystérieux, un sacrifice personnel, au profit des êtres souffrants ou de la société; on ne trouve pas de trace d'idées semblables chez les musulmans. Ce sont des confréries, sans les devoirs et les vertus qui les accompagnent chez nous.

C'est une question digne d'intérêt que de savoir quelle est l'origine de ces Tartares, qui habitent la Crimée. Aucune tradition n'existe sur l'époque précise de leur arrivée et le lieu d'où ils sont

partis. On croit généralement qu'ils sont venus, dans cette partie de l'Europe, à l'époque où Gengis-Khan bouleversa le monde, et qu'ils descendent de sa tribu. Mais les Tartares de Gengis-Khan étaient de race mongole, laquelle est elle-même une race chinoise, dont les traits ont un caractère ineffaçable, qui les distingue de tous les autres peuples. Les Tartares nogais, dont je parlerai plus tard, ont cette origine, et en ont conservé la physionomie.

Ceux de la Crimée ont infiniment plus de rapport avec les Osmanlis. Grands et beaux comme eux, ayant des trait prononcés et bien formés, une dignité naturelle, ils leur ressemblent, et par la figure et par les mœurs : ils ont leur calme et leur gravité. Mais leur arrivée est antérieure à l'apparition de ceux-ci en Europe. Ce que l'on peut supposer, c'est que les conquérants mongols étaient en petit nombre, et se seront bientôt fondus dans la belle population scythe et des colonies grecques qui occupait la Tauride, et se fit musulmane. On peut croire aussi que, plus tard, un grand nombre d'Osmanlis sont venus s'y réunir, et qu'il est résulté de ce mélange la belle race qui frappe aujourd'hui la vue.

Bachiseraye fut, à ce qu'il paraît, de temps immémorial, la capitale de la Tauride. Cette ville se nommait autrefois Patakion. Les rois scythes,

après avoir été défaits par Mithridate, s'y réunirent pour prolonger leur résistance; mais ils succombèrent bientôt. C'est en cette circonstance que fut donnée la leçon de politique que tous les historiens ont rapportée. Leur chef suprême, Skiluros, avant de mourir, voulant frapper ses nombreux enfants par un exemple matériel, leur donner un conseil salutaire, et prévenir le retour des divisions, qui avaient causé les malheurs de sa nation, leur présenta un faisceau de flèches, qu'aucun d'eux ne put rompre étant réunies ; mais qu'il brisa lui-même facilement, en prenant les flèches une à une : symbole de la nécessité de l'union pour être fort, et que les Hollandais adoptèrent, quand ils combattirent pour leur affranchissement.

Le 13 juin, au matin, nous allâmes voir le village de Tschonfort-kalé, situé à une lieue de Bachiseraye. Il est placé au sommet de la montagne, dans le lieu le plus brûlant et le plus aride. Une condamnation semblerait pouvoir seule obliger à habiter un pareil endroit. C'est cependant par choix, et en toute liberté, qu'une population, dans une situation particulière, en fait son séjour, depuis un temps immémorial.

Une secte juive, dont la séparation d'avec le corps de la nation remonte à une époque antérieure à la venue de Jésus-Christ, compose cette population. Presque tous les individus de cette secte résident en Crimée; la plus grande masse est réunie à Kosloff: quelques-uns encore mais en très-petit nombre, demeurent à Constantinople et à

Jérusalem, et, en totalité, leur population ne s'élève pas au delà de douze mille âmes. On les nomme Caraïtes. Ils ne croient pas au Talmud : plus rapprochés que les autres juifs de la loi primitive, ils s'en tiennent aux tables de la loi, transmises pas Moïse; ils ne s'allient, ni ne mangent, avec les autres juifs ; ils sont fort riches, et passent pour fidèles à leurs engagements. Ceux qui sont réunis à Tschonfort-kalé occupent environ trois cents maisons. Il est probable que le choix de ce misérable séjour a été fait en vue de leur sûreté. Ce poste est défensif, et ils y pouvaient résister aux insultes et aux avanies. Chaque jour ils vont à Bachiseraye pour leurs affaires, et reviennent coucher dans leur asile.

Aujourd'hui, sous la domination des Russes, ils seraient partout en sûreté ; mais ces Caraïtes tiennent à leur habitudes, et se soumettent à des souffrances et à des privations que rien ne motive actuellement. Nous allâmes à la synagogue, où des prières furent faites pour mon heureux voyage par les rabbins et par les assistants.

C'est une chose digne de remarque que le besoin qu'ont les Orientaux, et en particulier les juifs, de rappeler leur origine, et de se nourrir du souvenir de la patrie, dont la colère céleste les a chassés. Les juifs caraïtes de Tschonfort-kalé ont choisi un pli de terrain, à portée de leur village, pour le

lieu de leur sépulture, et l'ont nommé la vallée de Josaphat. D'assez beaux arbres l'ombragent. Les morts n'en reçoivent sans doute aucun bien; mais les ombrages invitent les vivants à aller se reposer, méditer, et prier pour ceux qui leur furent chers. Cette idée plaît à l'esprit et au cœur. C'est l'endroit le plus riant de la contrée, et en comparaison de la véritable vallée de Josaphat, que suit dans sa longueur le lit desséché du Cédron, et que pas un seul arbre ne couvre de son ombre, ce serait un lieu de délices.

Ces juifs caraïtes ont de belles figures, du calme, de la dignité dans le maintien, et rien de l'air abject qui, en général, est le caractère de la nation juive.

En revenant de cette autre vallée de Josaphat, nous allâmes visiter le monastère de l'Assomption. Ce fut sans doute un lieu de séjour pour les premiers chrétiens dans le moyen âge. Des grottes, et des escaliers taillés dans le roc, à la moitié de la hauteur de la montagne, et sur son flanc quelques constructions qui lient les diverses parties, tel est l'endroit qui porte ce nom, et qui a été autrefois habité par des cénobites. Une des grottes forme l'église : on y célèbre la messe chaque dimanche : aux fêtes solennelles, tous les chrétiens des environs y assistent.

Nous partîmes le 13 juin, au matin, pour Simphéropol. Même nature de terrain, que ce que j'avais vu en arrivant à Bachiseraye : un pays aussi triste, aussi désert; les rivières extrêmement faibles ou sans eau dans la chaleur, torrentueuses dans le

temps des pluies. Quelques arbres rompent cette monotonie : quand une vallée s'élargit, il y a de la culture, des jardins et quelques produits. Nous nous arrêtâmes à Sabli, maison de campagne appartenant à madame la comtesse de Laval. C'est la première, m'a-t-on dit, où l'on ait fait des plantations, et qui ait été rendue habitable. La végétation la plus belle et la plus variée annonce tout ce que ce pays pourrait produire. Une fille d'un M. de Serre, chimiste français, ancien manipulateur de Fourcroy et aujourd'hui administrateur de la terre que l'empereur possède à Orienda, en a épousé l'administrateur.

Simphéropol, capitale actuelle de la Tauride, et résidence du gouverneur et des autorités, est située au milieu des steppes : elle a une population de cinq à six mille âmes. La ville vieille ressemble à un petit bourg de l'occident de l'Europe; la nouvelle ville est composée de belles maisons, mais qui sont éparses sur une surface immense.

C'est en général un défaut des constructions nouvelles, dans les pays qui s'améliorent, comme la Hongrie et la Russie. A force de vouloir éviter les inconvénients des anciennes villes, dans les vieux pays, où la population agglomérée est logée d'une manière malsaine, privée d'air, et communique, par des rues étroites, à des maisons petites et insuffisantes; à force, dis-je, de vouloir éviter ces

inconvénients, on est tombé dans ceux contraires. Les maisons sont si loin les unes des autres, les rues sont si démesurément larges, les places si vastes, que la population est dispersée, et ne présente pas l'aspect d'une cité. On dirait que ce sont des voisins de campagne, qui se sont rapprochés pour communiquer facilement, sans vouloir habiter le même lieu, ni se réunir par des intérêts communs.

Les maisons de Simphéropol ont des jardins, et sont plutôt des résidences de campagne, que des habitations de ville. Il faudra une longue succession d'années pour que ces réunions de bâtiments aient le caractère d'une ville, tel que nous le comprenons.

Je trouvai dans le gouverneur de la Tauride, M. Kosnachicheff, un homme empressé, aimable et obligeant; il me reçut de son mieux, et depuis ce moment il nous accompagna pendant le reste de mon voyage.

J'allai visiter les travaux que l'on exécutait pour creuser un puits artésien. L'eau était déjà arrivée très-près de la surface, lorsque, voulant la rendre jaillissante, on a continué à forer; l'eau a baissé alors : on a creusé encore, et elle est remontée à sa première élévation. Il paraît que la disposition des localités, en Crimée, est très-favorable à ces établissements, et que l'on pourra presque partout se procurer de l'eau dans les steppes : ce sera un immense bien, et une grande source de richesse.

On se servait, pour perforer la terre, de tiges de bois, avec des ajustages de fer. Ce procédé, et les puits artésiens eux-mêmes, sont connus depuis longtemps en Sibérie : on les a établis pour arriver aux sources salées, et on descend souvent jusqu'à mille pieds : il n'y a pas d'autres salines dans ce pays. La seule chose qu'il faut observer avec soin, c'est de manier l'appareil avec précaution, et d'éviter les à-coup ; un effort brusque causerait infailliblement sa rupture. Il en résulte un travail plus économique, mais plus lent. Dans un terrain comme celui de la Crimée, on creuse de six pouces, avec la verge en bois, dans le même temps qu'avec les verges en fer on creuserait de trente pouces.

Les hommes voient souvent les choses nouvelles, ou pratiquent ce que leurs pères ont fait, sans y apporter de réflexion. Partout on s'occupe aujourd'hui de puits artésiens, qui peuvent et doivent rendre de très-grands services, et pour l'agriculture, et pour les jouissances sociales ; et cependant ils étaient connus depuis longtemps en Sibérie et dans d'autres pays. Dans l'Artois, qui leur a donné son nom, ils étaient généralement adoptés, et si anciennement, que l'on sait aujourd'hui que le puits existant à Lille a été creusé il y a huit cents ans, et donne constamment de l'eau depuis cette époque. Le nouveau procédé inventé en Italie, pour faire ces puits, par le mode de la percussion,

qui simplifie, facilite, et rend moins chère cette opération, sera sans doute adopté en Crimée, et donnera les moyens d'en multiplier beaucoup le nombre.

Nous logeâmes dans une charmante habitation, située à une verste et demie de Simphéropol. Elle appartient au comte de Woronzow, et a été bâtie et plantée par M. Nariskin, qui était gouverneur de la Tauride. Un des charmes des habitations nouvelles de ce pays, c'est qu'ayant été construites par des gens qui ont voyagé, et qui ont pris pour modèle, dans ce qu'ils ont vu de mieux ailleurs, ce qui était applicable à leur situation particulière, elles sont aussi commodes qu'élégantes. Telle est la maison de M. de Woronzow, dont le jardin est parfaitement dessiné et couvert de beaux arbres.

Le 14, nous partîmes pour Alousta, où nous rejoignîmes la côte. Nous visitâmes en passant un puits artésien, qui est en plein produit. Sa profondeur est de quatre-vingt-un pieds. C'est au hasard qu'on le doit : quelques indices avaient fait supposer que le terrain était houilleux; pour s'en assurer, on fit des sondes, et l'eau jaillit au-dessus du sol.

De là, nous nous rendîmes à Kilbourn, qui appartient à M. Perowski : il a été aussi gouverneur de la Tauride, et a créé l'habitation où il s'est retiré. Il est singulier que les premiers individus riches qui sont venus s'établir en Crimée, n'aient pas découvert que la côte méridionale offrait des avantages immenses, et promettait à la fois à ceux qui la défricheraient, et d'abondants produits, et

un délicieux séjour. M. Perowski a tiré un aussi grand parti que possible de la localité qu'il a choisie; mais, quoique sa maison soit jolie, quoique son jardin prospère, toujours les sites qui l'environnent en rendront le séjour triste. Il me reçut de son mieux et avec tous les soins imaginables; et, voulant signaler au loin son bon accueil, il avait fait venir des canonniers de Simphéropol, afin de marquer mon passage par une salve d'artillerie.

Là, était autrefois la forêt de Hylée, où périt Anarcharsis, disciple et ami de Solon. Il revenait de la Grèce, où il avait cultivé les sciences et la philosophie, et cherchait à allumer dans son pays le flambeau de la civilisation, lorsqu'il tomba sous les coups d'une main ennemie. Il fut tué par Saulios, son parent, roi scythe, qui gouvernait la Tauride. Destinée qu'eurent souvent les hommes qui devançaient trop loin leur siècle, et qui, bienfaiteurs de l'humanité, furent méconnus par leurs contemporains.

Après avoir dîné chez M. Perowski, nous continuâmes notre route pour Alousta. Elle passe sur le flanc du mont Tschatrodagh, le plus élevé de toute la presqu'île. En s'en approchant, on retrouve des bois et l'on respire. On aperçoit cette montagne, soit qu'on regarde de la mer, soit qu'on regarde des plaines de l'intérieur; partout elle domine et commande. Toute la chaîne et ses contreforts sem-

blent les bras de ce géant. C'est de ce point culminant que sortent, dans les différentes directions, les cours d'eaux qui arrosent la Crimée.

Nous arrivâmes sur la côte, à Alousta, à onze heures du soir. Ce lieu doit être considéré comme le point central de la côte cultivée; mais il est seulement le commencement de la belle côte, car il y a une fort grande différence entre ce qui est à l'est, et ce qui existe à l'ouest d'Alousta. Cette dernière partie offre tous les genres de richesse et de beauté. De ce côté on trouve une terre profonde et fertile, des sources abondantes, des terrains schisteux, merveilleusement convenables pour la vigne, et des coteaux supérieurs couverts de belles forêts, qui elles-mêmes sont dominées par des rochers majestueux. Un grand mouvement de défrichement, de plantations de vignes et d'oliviers, est imprimé sur toute cette côte : partout on bâtit, partout on cultive; chaque jour les progrès peuvent être appréciés. Des gens riches viennent de l'intérieur de l'empire y chercher un délicieux climat, et y apportent leurs capitaux. Ce mouvement, ces progrès, sont dus au comte Woronsow, qui les hâte puissamment de deux manières. Comme gouverneur-général de la Russie méridionale, il facilite et protége les spéculations particulières : comme propriétaire, il donne des exemples que chacun s'efforce à suivre; et il a entrepris, en

faisant la chose la plus utile à son pays, la création d'une grande fortune locale, qu'il ajoutera à l'immense fortune dont il jouit déjà.

Le 15, nous nous mîmes en route pour suivre la côte méridionale. Nous nous arrêtâmes chez le général Borosdine, à Bouyouklampat. Ce général est encore un ancien gouverneur de la Crimée, un de ceux qui, les premiers, ont cherché à mettre en valeur les richesses naturelles qu'elle renferme. Son habitation est modeste, mais jolie. Son exploitation paraît bien entendue, et ses vins sont excellents : celui fait à l'imitation de notre vin de Champagne pourrait tromper les connaisseurs. Près de lui demeure son frère, dans une habitation encore plus belle. Nous nous arrêtâmes ensuite au village de Pastimil dont le nom a quelque chose d'historique. Un magnifique noyer, d'une dimension extraordinaire, décore la place du village; il appartient à trois familles. Sous l'ombrage de ce noyer,

le prince de Ligne écrivit et data une lettre adressée à Catherine, pendant son voyage en Crimée. Nous traversâmes la montagne de l'Ours, qui s'avance dans la mer, et nous arrivâmes sur le flanc occidental de la montagne, dans une belle propriété que M. Olisar a vendue à M. Potemkin, de Pétersbourg.

Nous arrivâmes à la fin du jour à Oursouff, maison de campagne très-agréablement située, qui appartenait alors au comte de Woronzow. Précédemment elle avait été la propriété du duc de Richelieu; mais celui-ci ne l'a jamais vue. Cette propriété est un exemple de la progression rapide, et presque incroyable, de valeur des terres dans ce pays. Elle se compose de cent quarante dessétines (trois cent soixante-dix petits arpents de Paris). On l'acheta pour M. de Richelieu, en 1817, trois mille roubles (environ trois mille francs). On y a dépensé, en bâtiments et en défrichements, vingt mille francs : le comte Woronzow a gardé pour lui cent dessétines, et il a vendu la maison avec quarante dessétines, cent mille francs. Presque toutes les propriétés de la côte méridionale ont éprouvé cette augmentation de valeur, depuis quinze ans, et les derniers propriétaires ont encore fait des placements utiles.

Le lendemain, nous nous arrêtâmes à Saint-Daniel, autre propriété du comte Woronzow; c'est un modèle de bonne culture, et de défrichement bien entendu. D'admirables combinaisons des différentes espèces de vigne promettent, pour la qualité des vins, de très-bons résultats. On a construit dans cet endroit d'immenses caves, au-dessus desquelles sont de vastes celliers, et les pressoirs nécessaires à l'exploitation. Je goûtai des vins de l'année précédente, que je trouvai d'une excellente qualité, et surtout trois espèces, ceux qui imitent le bourgogne, et les vins de liqueur, qui ressemblent à l'aléatico et au muscat de Frontignan. On cultive déjà, en grand, dans ces cantons, trente-six espèces de raisins, choisies parmi les meilleures de la Bourgogne, de Bordeaux, des bords du Rhin,

21.

de Hongrie, d'Espagne, de Portugal, de Madère; trente-quatre autres espèces ont été ajoutées aux premières, et seront cultivées avec un plus grand développement. Indépendamment de ces raisins, on a importé trente-deux espèces de raisins de table, choisies parmi celles dont le goût est le plus fin. Car là on a fait une pépinière où sont réunies presque toutes les variétés qui se trouvent dans la pépinière du Luxembourg, à Paris. Jamais on n'a entrepris la culture de la vigne plus en grand, d'une manière plus systématique, et avec des circonstances plus favorables.

L'expérience fera connaître aux cultivateurs quels sont les raisins auxquels ils doivent donner la préférence, et qui fourniront, avec une qualité suffisante, les produits les plus abondants. C'est un problème d'argent que le temps résoudra. Les résultats déjà obtenus ont démontré qu'avec les soins qu'on y consacre on récoltera des vins excellents, et de toutes les qualités. Toutes les conditions se trouvent en effet réunies; nature et variété de plants de vigne, de terrain, de climat et d'exposition. La côte méridionale de la Crimée, par ses différences d'élévation, offre toutes les espèces de sol, toutes les températures, et toutes les expositions.

On peut donc raisonnablement espérer de faire, non-seulement des vins qui ressembleront à ceux

connus ailleurs; mais encore, avec le temps, des vins qui n'existent nulle part, en mélangeant des raisins ordinairement cultivés dans des pays très-éloignés les uns des autres, et qui sont rassemblés ici dans le même canton, avec les conditions de toute nature qu'ils exigent. On parviendra ainsi à donner aux vins un bouquet et un parfum tout particuliers.

Nous nous arrêtâmes à Mikita. C'est là qu'est situé le jardin botanique de l'empereur, et que se trouvent les pépinières dont on tire les plants de vigne destinés aux expériences nouvelles; mais la culture des espèces dont j'ai parlé, déjà exécutée en grand par les particuliers, donne des résultats très-considérables. Ce jardin botanique est sous la direction de M. Hartwits, ancien officier d'artillerie, qui m'a paru un homme instruit et modeste.

Nous arrivâmes à Massandra pour dîner. C'est encore une propriété du comte Woronzow. La comtesse Woronzow, et les dames qui l'avaient accompagnée, nous y attendaient. Parmi elles se trouvait madame Podgio, fille du général Borosdine, qui allait se marier avec un prince Gagarin. La cérémonie fut célébrée dans la jolie église de Massandra, que le comte Woronzow venait de faire bâtir. C'était la première fois que je voyais bénir un mariage d'après le rite grec. La promenade autour de l'église, que le couple uni fait processionnelle-

ment, présente un beau spectacle, et ressemble à une sorte de proclamation du bonheur qu'on espère, à un triomphe du cœur. Espérances qui trop souvent ne sont qu'une vaine chimère! Jamais je n'ai assisté sans émotion à un mariage : c'est un acte dont les conséquences sont si immenses sur la destinée! Pour un homme, c'est la moitié de la vie; pour une femme, c'est l'existence tout entière.

Les environs de Massandra sont d'une fertilité extraordinaire. Ils se développent en amphithéâtre, couvert des plus beaux arbres, et d'où coulent une multitude de sources abondantes. En les consacrant à des jardins de plaisir, on ne pourrait rien voir de plus délicieux; en les transformant en champs de culture, rien ne peut devenir plus productif.

De Massandra nous allâmes à Yalta. Cette petite ville, située sur le bord de la mer, à l'embouchure du Rekaffech, offre un mouillage pour les bâtiments de commerce. Une inflexion de la côte donne un abri contre les vents d'ouest. Un môle, de quarante-cinq toises, dont la construction est commencée, et qui devait être achevée en deux ans, garantira des vents de la partie du sud. Ce sera le point de dépôt des produits, le lieu des magasins et de l'embarquement des denrées. Yalta ne peut manquer de prendre assez promptement

quelque accroissement. Ce sera une ville dans la même position qu'Oneille, dans la rivière de Gènes, et qui lui ressemblera. L'impulsiou d'amélioration et de richesse est donnée par le comte Woronzow à tout ce pays, d'une manière si forte, que ce mouvement de véritable progrès ne saurait plus s'arrêter.

De Yalta, nous allâmes à Orianda, dans la ravissante maison de campagne du comte de Witt, où nous nous arrêtâmes. La charmante madame Sobenska, qui s'y trouvait, en faisait les honneurs. Je parlerai plus tard de cette habitation, en rendant compte du séjour que j'y ai fait.

Après le repas, nous continuâmes notre route et arrivâmes à Aloupka, résidence et habitation de choix du comte de Woronzow. A Aloupka, la végétation est encore plus belle que partout ailleurs : des eaux abondantes et fraîches donnent à la nature une vie extraordinaire. Le jardin, déjà fait en partie, sera délicieux. La maison occupée aujourd'hui n'est que provisoire ; une autre est commencée, sur les plus vastes dimensions. Cette superbe demeure rappellera les plus beaux châteaux

d'Angleterre, pour lesquels le style gothique est adopté. Tout y est conçu sur une vaste échelle. Ce sera le digne séjour du créateur de la Crimée, et le chef-lieu convenable d'unee grand fortune, improvisée, pour ainsi dire, sur cette côte, par une industrie et une prévoyance éclairées.

La Crimée est riche en matériaux de construction; Aloupka possède une carrière d'une espèce de marbre, tirant sur le vert, qui est susceptible de recevoir un beau poli. L'intention du comte Woronzow est d'en revêtir son château. Je l'ai engagé à en faire polir une partie d'une manière symétrique : les rayons du soleil, en frappant sur ces marbres, produiraient de grands jets de lumière qui seraient vus au loin, dans des positions déterminées. On sait que les rayons du soleil, réfléchis sur le verre, se voient à une distance de près de quarante lieues : le marbre bien poli doit produire un effet à peu près semblable; et comme la maison est élevée de quarante-huit mètres, au-dessus du niveau de la mer, on pourrait être frappé, à plus de vingt-cinq lieues en mer, de ces jets lumineux, qui indiqueraient le lieu où est placée l'habitation, longtemps avant qu'on pût l'apercevoir elle-même.

Quatre jours s'écoulèrent, pour moi remplis d'agrément, dans l'intimité de cette adorable famille. Le bâtiment provisoire que nous occupions

est entouré, des quatre côtés, de vastes et spacieux balcons. C'est là que nous passions nos soirées, dont la fin arrivait toujours trop tôt. Elles nous rappelaient nos nuits du yacht, et chacun de nous s'efforçait de mettre à contribution sa mémoire, pour apporter par ses récits son contingent de gaieté. Combien ces soirées furent agréables et douces!

Je visitai tous les environs, et vis l'établissement d'une princesse Galitzin, d'un âge avancé, qui est venue, une des premières, planter sa tente sur la côte de Crimée. Sa maison est à Konriès. Je vis aussi la maison de campagne de madame Olga-Nariskin, située à Mysore; et enfin les vastes plantations d'oliviers du comte Woronzow. Ces plantations prospèrent au delà de tout ce que l'on pouvait supposer, et promettent de très-grands produits. On calcule qu'à dix ans, la récolte d'un olivier rend vingt-cinq bouteilles d'huile; plus tard la quantité s'élève au double, et la bouteille d'huile vaut sur place, en Crimée, un rouble. Les produits des vignes sont plus extraordinaires encore. Les ceps de Bourgogne, de la qualité la plus fine, celle qui donne les meilleurs vins, rendent presque vingt pièces par arpent. C'est une terre de promission. Avant de quitter Aloupka, je plantai dans le jardin un tulipier, auquel madame Woronzow voulut bien donner mon nom, et je suis heureux de penser

qu'il me rappellera quelquefois, dans ce lieu, à la mémoire de ceux qui l'habitent : leur souvenir ne sortira jamais de mon esprit.

Le 20 juin, j'allai m'établir à Orianda, chez le comte de Witt. J'y trouvai madame Sobenska. Je l'ai déjà dit, rien n'est plus agréable que cette habitation, et ceux qui en faisaient les honneurs y ajoutaient un grand charme par leur présence. La vue est d'une vaste étendue; c'est la plus belle de toute la côte; elle embrasse tout le golfe de Yalta jusqu'à la montagne de l'Ours, qui le termine à l'est. On découvre la vallée du Rekaffech, Yalta et toute la côte de Massandra, de Nikita, et d'Oursouf. Cette propriété touche à une autre qui appartient à l'empereur, et où l'on prétend que l'empereur Alexandre voulait s'établir, pour passer les dernières années de sa vie loin des affaires. Si une maison convenable était ajoutée au très-beau jardin qui existe déjà, ce serait une retraite délicieuse. La maison du

comte de Witt est charmante, quoique modeste; on y trouve l'empreinte de l'esprit de son possesseur. Tout y est d'abord utile et bien entendu : elle offre les commodités d'une habitation qui serait déjà ancienne, et c'est à peine si sa création date de deux ans. Le jardin est destiné à devenir superbe, et les parties livrées à l'exploitation donnent, dès ce moment, de grands produits. La maison est heureusement située : une coupure, dans la pente de la montagne, forme une petite plaine qui a servi à l'asseoir. Elle est, tout à la fois, au sommet d'un bel amphithéâtre à deux cent quatre-vingt-dix mètres au-dessus de la mer; de niveau avec la grande route qui longe toute la côte; et au pied d'un rocher dont la base est entourée de beaux arbres, et le sommet présente des aiguilles sèches, vives, et pointues, qui rappellent ce que les Alpes ont de plus sévère. Ce lieu est tout ensemble riant, majestueux, et pitorresque. L'aiguille la moins élevée, et la plus rapprochée de l'habitation, est à trois cent cent soixante-dix-sept mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le comte de Witt réunit chez lui toute la société de la côte, et il me donna une fête charmante. Après une promenade et une station dans le bois, prolongées sous différents prétextes, une superbe illumination, en lanternes de couleurs, parut inopinément sur tous les pics voisins; elle faisait ressortir

ce que la nature offrait de plus remarquable dans ses formes ; et, peu après, un feu d'artifice, tiré de ces diverses sommités, remplaça l'illumination. Personne n'étant averti, tout parut comme improvisé, et l'effet, très-beau en lui-même, fut encore augmenté par la surprise. Les préparatifs avaient été faits à Odessa, et tout apporté en secret sur le bâtiment qui nous avait conduits. Rien ne peut rendre la manière aimable, empressée et amicale dont je fus reçu à Orianda, et je m'en souviendrai toujours.

Le 24 au matin, nous arrivâmes à Soudac, et nous jetâmes l'ancre dans une rade foraine. Un ancien fort génois occupe un rocher élevé. Ce n'est plus la belle côte méridionale; celle-ci est aride et desséchée : c'est la désolation de la nature. Cependant la vallée est verte et cultivée. Tour à tour elle se rétrécit et s'élargit, de manière que ce sont plusieurs bassins qui se produisent successivement aux yeux. Cette vallée n'a jamais cessé d'être cultivée en vigne, et le vin de Soudac est en réputation depuis longtemps. Chacun peut déposer ses vins, moyennant une faible rétribution, dans une cave immense, creusée dans une espèce de tuf, qui se soutient sans voûte maçonnée ni piliers. Un vignoble considérable, qui appartenait autrefois à M. Amanton, de Dijon, et qui appartient aujourd'hui

à un autre de mes compatriotes, M. Laussoi, est en culture pour son compte. Une demoiselle, née à Nuits en Bourgogne, Mlle Jaquemart, personne de courage et de capacité, est à la tête de l'administration de cette propriété. Cette dame, encore jeune, et qui a joui d'une grande beauté, venait d'être la victime d'un crime affreux. On dit qu'elle avait inspiré une grande passion à un jeune Grec. Le dédain qu'elle lui témoigna le rendit furieux, et l'ayant rencontrée seule, il attenta à sa vie. Elle avait échappé à la mort comme par miracle, et les nombreuses blessures qu'elle avait reçues n'avaient heureusement pas laissé de traces sur sa figure. Une propriété de même nature, appartenant à l'empereur, existe près de Soudac, et donne des vins que les connaisseurs pourraient confondre avec les meilleurs de la Bourgogne. On ne comprend guère de quelle utilité était, pour les Génois, cette colonie, dont tous les produits sont semblables à ceux de la rivière de Gênes, et qui n'a pas de mouillage sûr. Nous remontâmes à bord et continuâmes notre navigation.

Le 25 au matin, nous étions devant l'ancienne Théodosie, connue plus tard sous le nom de Caffa. C'est une des plus anciennes villes de la Crimée. Fondée par une colonie de Grecs Ioniens, elle reçut le nom de Théodosie, de celui de la femme de Leucon, roi du Bosphore, qui s'en empara après un long siége. Ce prince, dont l'histoire parle avec éloges, fit fleurir l'agriculture dans ses États, et facilita les exportations, en accordant au port de cette ville une franchise entière, avec dispense de tous droits à l'entrée et à la sortie. Il sauva Athènes d'une grande famine, en lui envoyant deux cent mille medimnes attiques de froment, ce qui lui valut, à lui et à ses descendants, le droit de cité dans cette ville.

Sous le Bas-Empire, les Génois vinrent s'établir

à Théodosie, et achetèrent son territoire aux khans de Crimée. Elle devint alors le siége d'un grand commerce, qui s'étendait jusqu'à l'Inde, par la mer Caspienne et Astrakan. Elle acquit ainsi de grandes richesses et une grande importance. Les ruines qui restent, le développement de son enceinte, facile à reconnaître, donnent lieu de penser que jamais sa population n'a excédé cent mille habitants. Elle jouissait cependant d'un si vif éclat, que le pape Clément VI crut convenable de faire prêcher une croisade pour la protéger contre les Turcs. Elle passa en leur pouvoir trente ans après la prise de Constantinople. Mahomet II en fit la conquête en 1475.

On dit qu'autrefois les environs de la ville étaient riches, fertiles, et ornés; aujourd'hui ils sont tristes et dépouillés d'arbres. Cependant les montagnes qui l'entourent pourraient, avec des soins, recevoir tous les genres de cultures. Un lazaret vient d'y être établi, où tout est parfaitement ordonné. Les soins de la santé publique, et les dispositions pour empêcher le retour du fléau qui a désolé la Crimée, il y a peu d'années, occupent beaucoup le comte Woronzow.

La population de Théodosie est aujourd'hui de sept à huit mille âmes : c'est une des villes les plus considérables de la Crimée et un lieu de commerce et d'exportation pour les produits de la presqu'île;

mais les circonstances naturelles ne lui sont pas assez favorables pour que jamais cette ville puisse acquérir une grande importance. Une route praticable aux voitures conduit à Simphéropol.

Je trouvai à Théodosie un Français, né à Marseille, M. Clary, qui, sans aucuns capitaux, et par sa seule industrie, a élevé une filature de coton qui prospère ; il a trouvé toutes ses ressources en lui-même, bien que proche parent d'un des plus riches négociants de l'Europe, et d'une reine placée sur un trône ! Nous nous embarquâmes le soir, et nous restâmes à l'ancre une partie de la nuit, pour jouir du spectacle des illuminations, et d'un feu d'artifice qui fut tiré de la ville. Le 26, nous arrivâmes à Kertch.

Kertch est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Panticapée, ville qui fut occupée par Mithridate. C'est là que cet illustre ennemi de Rome termina sa carrière et sa vie. Le pays au milieu duquel elle est située formait l'ancien royaume du Bosphore. Toute la vaste plaine qui l'entoure est couverte de *tumulus* dont le nombre est immense. C'était le séjour habituel de ces anciennes tribus scythes qui firent trembler les Romains. Chaque *tumulus* renferme un tombeau ; mais ces tombeaux étaient sans doute ceux des chefs et des personnages marquants, car on reconnait d'autres lieux qui servaient de sépulture à la multitude. On peut juger

par leur nombre de la population considérable qui habitait cette contrée, et de l'espace de temps qu'elle y a résidé. Des fouilles sont faites constamment et ont quelquefois amené des découvertes précieuses pour les antiquaires.

Il y a peu d'années que l'on trouva dans un tombeau une couronne, et tous les autres ornements royaux, en or massif. Tout ici rappelle encore Mithridate et porte son nom : on croirait qu'il vient de cesser de vivre. La grandeur des actions laisse des souvenirs ineffaçables : le succès n'est pas toujours nécessaire pour briller aux yeux de la postérité; il suffit d'avoir défendu une cause juste, et d'y avoir mis du courage et de la persévérance. Mithridate a combattu toute sa vie pour résister à l'oppression des Romains : champion des peuples asservis, il voulait être leur vengeur; il a péri au milieu de ses travaux : l'opinion des peuples et leur reconnaissance ont consacré sa mémoire, et ont environné son nom de gloire et d'éclat.

Kertch est le chef-lieu d'un arrondissement, qui forme un gouvernement particulier, connu sous le nom de Kertch-Jenikale. Naguère encore Kertch était un lieu désert; aujourd'hui c'est une ville prospère, dont l'accroissement est rapide, et elle acquerra promptement de l'importance, par les avantages que le commerce lui assure.

L'exportation des grains qui se récoltent sur les bords du Don, et au nord de la mer d'Azoff, se se faisait autrefois par Taganrog. Des circonstances naturelles apportaient un obstacle insurmontable à ce que cette exportation eût quelque activité. Les bas-fonds de la mer d'Azoff, et les vents violents et fréquents qui y règnent, n'en permettent la navigation que pendant un petit nombre de mois, aux bâtiments d'un fort tonnage. Si, à cette considération, on ajoute celle des lenteurs qui résultaient des mesures sanitaires prises sur toute la côte de la mer d'Azoff, on comprendra qu'un bâtiment venant du midi de l'Europe, pour chercher du blé dans ces parages, ne pouvait faire qu'un seul chargement dans une année; ce qui augmentait beaucoup les frais du transport, et par conséquent diminuait les bénéfices de ce commerce.

Le comte Woronzow, à l'esprit duquel rien de ce qui est utile n'échappe, a conçu la double pensée de rendre possible et habituelle, pendant toute l'année, la navigation de la mer d'Azoff, et de rendre également possible aux bâtiments français, italiens, ou grecs, de venir recevoir constamment leur chargement. A cet effet, il a soumis toute la mer d'Azoff aux mesures sanitaires. Un bâtiment qui vient de Constantinople n'est plus reçu dans cette mer qu'après avoir fait sa quarantaine à Kertch, où il y a une rade spacieuse et

parfaitement sûre. Les plus forts bâtiments du commerce peuvent y mouiller, et l'on a établi, sur la plus vaste échelle, un lazaret et de très-grands magasins, qui suffiront à tous les besoins du commerce.

Il résulte de ces dispositions deux choses : d'abord la surveillance sanitaire, exercée sur un seul point, étant beaucoup plus facile que lorsqu'elle s'étendait à une côte d'un développement considérable, le continent sera mieux garanti des dangers de la peste; ensuite, la navigation de la mer d'Azoff étant réservée aux bâtiments qui lui appartiennent, et ces bâtiments étant petits, ils pourront apporter leur chargement à Kertch dans presque toutes les saisons. En outre, comme la navigation de la mer Noire est bonne pendant toute l'année, et que les bâtiments peuvent aborder constamment à Kertch, les dépôts qui y sont établis pourront toujours pourvoir à leurs chargements.

Cette disposition a changé toutes les relations commerciales de ce pays; elle favorise la liberté et la facilité des communications, et prépare ainsi le développement d'un grand commerce.

Indépendamment du commerce d'entrepôt que Kertch est appelée à faire, d'autres objets d'un produit local y sont déjà mis en valeur. La pêche maritime offre de grands avantages ; chaque année elle produit deux millions de harengs et une énorme

quantité d'esturgeons. Ces poissons, après avoir été salés à la manière hollandaise, sont exportés, soit dans l'intérieur de l'empire, soit à l'extérieur. Deux millions de pouds de sel (1) de la plus grande pureté, tirés des lacs d'Apout et de Tcheruff, vont servir à la consommation de la Russie méridionale. De très-belles carrières donnent des pierres magnifiques, qui sont encore exportées dans différents lieux. Kertch est donc destinée à devenir une ville importante. Pour favoriser son accroissement, on a fait un gouvernement particulier de cet arrondissement: l'autorité a voulu s'associer, par une protection immédiate, aux créations du commerce, et jusqu'à présent le succès a répondu à toutes les espérances.

Le mouvement du commerce et de la navigation s'est élevé à un tel point, que chaque année il arrive à Kertch jusqu'à quatre cents bâtiments qui viennent y opérer leur chargement, ou se rendent dans la mer d'Azoff, et que le nombre de ceux faisant le cabotage est de cinq à six cents.

Kertch, qui était un misérable village il y a quinze ans, est aujourd'hui une jolie ville de trois mille âmes. Les constructions sont élégantes et belles : on voit que ce n'est pas une population qui se réunit pour pourvoir à ses besoins, mais une popu-

(1) Un poud équivaut à trente-deux livres, poids de marc, de France.

lation civilisée et riche, qui se livre à des spéculations. On reconnaît tout de suite dans quel esprit et dans quel but les maisons se bâtissent. Des étrangers qui ont compris l'avenir de cette ville, sont venus s'associer à sa prospérité future, et y ont apporté leurs capitaux et leur industrie. Parmi eux, un assez grand nombre de Ragusais qui, ne trouvant plus, dans les conditions actuelles de leur patrie, les éléments de richesse que son indépendance et son pavillon lui donnaient autrefois, y sont venus chercher fortune. Le plan de la ville, arrêté d'avance, assure une bonne distribution, et l'on peut juger dès à présent de ce que le temps réserve à cette ville naissante. Les plaines qui l'environnent ressemblent à toutes celles de Crimée : elles sont tristes, uniformes, sèches, privées d'arbres; leur uniformité n'est modifiée que par le grand nombre de *tumulus* qui les couvrent. Mais la terre est fertile, et il ne faut que des bras pour la rendre productive. On prétend, et l'on m'a renouvelé l'assurance, que dans les années favorables les champs rendent quinze, vingt et jusqu'à vingt-cinq pour un, de la semence, en seigle et en froment.

La réception qu'on me fit à Kertch fut celle que j'avais trouvée partout : mêmes soins empressés et mêmes égards délicats. Le prince géorgien Chechezdalise, qui en est gouverneur, avait disposé une fête charmante dans un emplacement choisi à

mi-côte de la colline qui porte le nom de Siége de Mithridate. Un cirque en verdure était orné de pavillons, qui en faisaient les limites et en formaient la couverture. Il était décoré de trophées d'armes et de drapeaux, et, dans le principal trophée, figurait le drapeau de Malte. On sait que l'empereur Napoléon l'a placé dans mes armes, comme souvenir de ma conduite lors de la prise de cette ville, qui motiva mon élévation au grade de général de brigade. Un bal fut donné dans ce local, où quatre-vingts femmes, dont au moins vingt-cinq étaient remarquables par leurs charmes, se trouvaient réunies. On chanta une cantate russe, composée pour la circonstance; des vers italiens furent déclamés, et l'on exécuta une danse de Raguse à laquelle, dans cette ville, on a donné mon nom. Enfin, il n'y eut rien d'oublié, aucune attention ne fut omise pour me rendre cette fête agréable. Parmi les plaisirs qu'on nous offrit, je fus surtout sensible à la musique cosaque, dont les chants plaintifs et mélancoliques, remplis d'une délicieuse mélodie, étaient exécutés par les plus excellentes voix.

Le lendemain on fit dans les *tumulus* des fouilles, qui ne produisirent que des vases, et d'autres objets de peu de valeur. Je pris, comme souvenir, des armatures de flèches scythes, qui avaient été déposées dans un de ces tombeaux. Je visitai aussi

un musée où l'on rassemble les objets d'art les plus précieux que les fouilles procurent. Il s'y trouve un nombre assez considérable de pierres gravées, de fragments de statues en marbre, d'urnes, de vases, de monnaies, et de bijoux de femme en or. On y voit aussi deux superbes sarcophages en marbre, d'une belle sculpture, et qui rappellent la meilleure époque des beaux-arts.

Kertch, colonie naissante, est pourvue de tout ce qui peut la faire prospérer. Dans une école remarquablement bien organisée, on enseigne à la jeunesse les principes élémentaires des sciences, ainsi que les langues russe, grecque, italienne et française. C'est ainsi que partout, dans la Russie méridionale, on retrouve les efforts constants du gouvernement pour le développements des facultés intellectuelles de la population.

Le 28, nous fîmes une excursion dans l'île de Taman. En y débarquant, nous entrions en Asie, car, de ce côté, c'est le Bosphore qui sépare l'Europe de cette autre partie du monde. L'île de Taman est baignée par le Bosphore, la mer Noire, la mer d'Azoff et le Couban, qui se jette dans la mer Noire, après avoir servi de frontière à la partie septentrionale de la Circassie. Cette île est riche en pâturages : elle est peu cultivée, faute d'habitants; mais ses terres sont très-fertiles. Elle est possédée par des Cosaques, dits de la mer Noire.

Ces Cosaques font partie d'une colonie, tirée des Cosaques du Dnieper et du Bug, que Catherine II envoya pour garder et défendre toute la frontière, depuis les sources du Couban, jusqu'à son embouchure. La colonie prospère; sa population est con-

sidérable aujourd'hui, et elle suffit à la tache qui lui a été imposée.

Toute la sécurité du pays repose sur sa surveillance. Ces Circassiens sont constamment en hostilité avec la Russie, et jusqu'à présent on n'a pu les soumettre. Ils occupent les sommités du Caucase et son versant septentrional. Placés dans les montagnes les plus âpres et les plus escarpées, ils s'y trouvent comme dans une forteresse; mais leur domination s'étend à des régions plus basses et plus riches, et jusqu'au Couban. Dans la partie du versant septentrional qui regarde la mer Caspienne, la limite de leur frontière suit la rive droite du Terche, et l'intervalle qui sépare les deux rivières est occupé et gardé par d'autres Cosaques, connus sous le nom de Cosaques de la Ligne. Au midi, et au delà du Caucase, se trouve la Géorgie, pays parfaitement soumis aujourd'hui.

Il est extraordinaire qu'avec les troupes dont on pourrait disposer, et avec l'accumulation qui peut en être faite momentanément, on ne soit pas encore parvenu à réduire et à tenir dans la soumission les peuplades circassiennes, barbares à demi sauvages. Autrefois les Turcs les entretenaient dans leur rébellion et les assistaient dans leurs besoins. Possesseurs des forteresses d'Azappa, de Mamai et de Poti, qui, situées sur le bord de la mer, favorisaient leurs rapports et leur commerce, ils don-

naient des munitions de guerre, en échange des esclaves qu'ils tiraient de ce pays. Une influence hostile contre les Russes, sans cesse exercée de la part du grand-seigneur, avait pour résultat de maintenir les Circassiens dans l'habitude et le goût de l'indépendance. Mais aujourd'hui que ces populations sont complétement isolées, que de toute part l'empire russe les enveloppe; aujourd'hui que, privées de secours extérieurs, elles sont réduites aux faibles moyens qu'elles peuvent créer elles-mêmes, on a peine à concevoir que leur soumission ne soit pas complète; qu'il faille toujours être sur ses gardes pour les empêcher de sortir de leurs limites et de ravager les pays qui les environnent. Il me semble qu'il y aurait un système à adopter pour arriver à les soumettre, et que quelques mois, ou à peine une année, devraient suffire pour y parvenir.

L'île de Taman est riche en bons chevaux, et ils sont si abondants qu'ils ont peu de valeur. Le comte de Witt en acheta un des meilleurs, tout équipé, pour deux cents francs. Des bords du Couban, on voit parfaitement le Caucase et ses cimes couvertes de neiges éternelles. Cette chaîne de montagnes est majestueuse, et rappelle complétement nos Alpes de Suisse. Nous déjeunâmes chez la veuve d'un colonel cosaque, qui nous reçut de son mieux, et avec cette simplicité des premiers

âges de la société. Son fils, officier de Cosaques, et quelques-uns de ses camarades, se livrèrent à des exercices d'équitation où ils déployèrent une agilité extraordinaire.

En général tous les Cosaques de cette frontière sont très-adroits. La petite guerre qu'ils font constamment avec les Circassiens, les expéditions qu'ils exécutent pour enlever les bestiaux de l'ennemi, et la surveillance constante que la conservation des leurs exige, leur donnent une grande sagacité et beaucoup de hardiesse. C'est l'exercice continuel de leurs facultés intellectuelles et physiques, pendant toute la vie, qui les rend si admirables pour le métier de troupe légère. Ce n'est pas l'organisation, c'est la nature qui fait les Cosaques, ce sont les conditions politiques et sociales dans lesquelles ils sont placés. Mais c'est des Cosaques de la frontière que je parle, et la première guerre montrera combien ils sont supérieurs aux Cosaques du Don, qui, placés aujourd'hui dans l'intérieur, vivent dans une pleine paix, et sans les sollicitudes et l'éducation résultant de la guerre de frontières. Dès lors ils rentrent dans la classe de toutes les autres troupes, bien que soumis à des circonstances particulières d'organisation.

Après avoir fait cette petite excursion en Asie, bu des eaux du Couban, et contemplé le Caucase majestueux, nous revînmes dans la rade de Kertch,

où je devais prendre congé des dames, et partir pour entreprendre, avec le comte de Woronzow, une autre excursion dans la mer d'Azoff, et dans les colonies civiles, situées plus au nord.

Le 28 juin, dans l'après-midi, nous nous embarquâmes sur un bâtiment à vapeur. Avant la nuit, nous avions déjà passé le détroit du Bosphore, et laissé derrière nous Jenikale et le Phare. Une navigation de trente-six heures nous amena à la côte septentrionale. Nous débarquâmes à Brégenski. Ce point, choisi par le comte de Woronzow pour construire un port, est favorable; il correspond au centre du pays, qui produit beaucoup de grains, dont il est nécessaire de faciliter l'exportation. Il y a un bon fond; le mouillage est couvert par des bancs, et par une pointe de terre qui s'avance dans la mer. Jusqu'à présent le port de cette côte, le point d'embarquement le plus habituel, était Taganrog; mais cette ville est près de l'embouchure du Don, et les atterrissements du fleuve ont ôté à la mer sa

profondeur, jusqu'à une assez grande distance de la côte. Des bâtiments d'un tirant d'eau assez médiocre ne peuvent pas approcher du rivage plus de deux verstes, et il faut que des chariots aillent leur porter les objets de chargement, en traversant tout cet espace, couvert par les eaux de la mer. On conçoit qu'une localité semblable n'est pas compatible avec un commerce actif.

Brégenski rassemblera presque tous les bâtiments caboteurs de la côte, et pourra aussi recevoir des bâtiments venant des autres pays. La faible population de deux mille âmes qui s'y trouve aujourd'hui, s'augmentera facilement aux dépens de Taganrog, et au moyen des étrangers qui s'y fixeront. Enfin l'établissement de ce port complétera tout le système commercial de cette partie de la Russie méridionale.

Nous assistâmes à la bénédiction des travaux. Le comte Woronzow arrêta le tracé de ceux qui doivent s'exécuter, et, d'après son ordre, la principale rue a reçu mon nom. Nous nous arrêtâmes chez un négociant, qui vient de quitter l'intérieur de la Russie pour s'établir à Brégenski, attiré par les avantages que promettent les localités et les travaux entrepris : il nous traita avec magnificence, et nous fit boire des vins étrangers parfaits, entre autres de très-bon vin de Champagne. Un particulier riche, d'une ville de France, aurait difficilement fait aussi bien ; mais certainement il n'aurait

eux. C'est une chose très-digne de re-
ue le point auquel les usages, le goût,
manières et les habitudes de l'occident
de l'Europe sont arrivés dans ces pays
éloignés.

distance de cette côte, il existe une
blie depuis peu, sous le nom de Cosa-
ner d'Azoff. Ce sont les mêmes qui ha-
bords et les îles du Danube, et qui
ent l'empereur Nicolas sur la rive droite
au début de la guerre dernière. Il se
hement à leur fidélité, et n'eut pas lieu
entir. Cette population se compose de
âmes environ; elle fut amenée dans ce
reçut des terres qu'elle cultive aujour-
a besoin encore de quelques années
convenablement réglée et soumise aux
discipline; mais on assure que les pro-
fait sont sensibles. Comme elle n'était
route que je suivais, je ne l'ai pas vi-

u de Tartares nogais, descendants des
s de Gengiskan, et formant une popu-
rente-quatre mille âmes, était établie,
immémorial, dans les steppes des envi-
akan. Catherine après avoir fait la con-
Crimée, les fit venir sur les bords de la
f, pour donner quelque apparence de

vie aux déserts qu'elle venait d'acquérir. Ils y apportèrent leurs mœurs, leur manière de vivre, et leurs usages. Riches en bétail, et surtout en chevaux, ils étaient et restèrent longtemps pasteurs.

Il y a environ trente ans qu'un émigré français, le comte de Maison, offrit à l'empereur Alexandre de s'occuper à changer les mœurs de ces Tartares. Sa proposition fut acceptée : il s'établit au milieu d'eux, et se livra tout entier aux soins nécessaires pour atteindre ce but. Il existe des hommes que frappe une idée d'intérêt public : mettant leur gloire à la réaliser, ils achètent le succès par le sacrifice du bien-être de toute leur vie. Tel fut M. de Maison, et il a obtenu un résultat conforme à ses vœux. Toute cette population, quoique encore très-misérable, changea cependant de mœurs, dans les bases fondamentales de son existence. Aujourd'hui elle se livre aux travaux agricoles, et vit de sa culture; mais elle n'a pas renoncé à ses goûts anciens, et le lait de jument fait toujours partie de sa nourriture habituelle. Le nombre de ses chevaux est très-considérable.

Ces Tartares passent pour de bonnes gens, de mœurs douces; bien que très-enclins au vol, surtout au vol de chevaux. Quoique cette disposition à la rapine soit dans leur nature, ils gardent fidèlement les dépôts qui leur sont confiés. On peut dire qu'ils sont placés au premier échelon de l'ordre

social sédentaire, qui succède à la vie nomade. Leurs traits rappellent leur origine : ils ont le caractère mongol et chinois, et tous les individus se ressemblent d'une manière étonnante. Leur physionomie, riante et fine, n'a rien de désagréable.

Leurs maisons ne sont que de très-bonnes cabanes, et cependant je connais telle partie de l'Europe où les paysans sont moins bien logés. Aucune plantation ne décore encore leurs villages.

Le comte de Maison se plaça au milieu de cette colonie, dans un lieu qui fut appelé Nogaïsk, du nom du peuple qu'il avait sous sa direction. Il fit construire une maison vaste, et planter environ soixante arpents de terrain, où les arbres viennent parfaitement. Ce bois, placé au milieu de plaines étendues, entièrement dépouillées, offre un coup d'œil agréable. C'est à Nogaïsk que nous couchâmes. Tout le pays que l'on traverse depuis la mer est d'une fertilité admirable ; la végétation est pleine de richesse et de vigueur. Dans les parties cultivées, les récoltes sont belles ; là, où la nature est abandonnée à elle-même, il y a de riches pâturages, dont l'herbe, dans une grande partie, est assez élevée pour être fauchée.

Cette population, par sa physionomie, sa manière de s'habiller, et le genre d'ornements que les femmes adoptent pour s'embellir, présente le contraste le plus grand avec les mœurs et les usages de l'Eu-

rope. Une grande élégance, chez les femmes, est de porter un anneau dans la narine gauche, qui est percée à cet effet.

En voyageant dans cette partie de la Russie, on trouve à quelques lieues de distance des contrastes qui rappellent tour à tour les barbares du Thibet, et les peuples les plus industrieux et les plus civilisés du centre de l'Europe. Dans une seule journée, on croirait, par les disparates qui frappent les yeux, avoir franchi un espace de quelques mille lieues. Rien de plus curieux, par exemple, que le contraste qui existe entre les Nogais et leurs voisins, les Mennonistes. En partant de Nogaïsk, c'est chez ceux-ci que nous nous rendîmes.

Les Mennonistes forment une secte religieuse, dont les membres vivent, pour la plupart, sur les bords de la Vistule. Ils sont Allemands d'origine, et ont quelque analogie avec les Quakers. Ils ont horreur de répandre le sang, et à ce titre ils ne peuvent pas être soldats. Ils poussent ce principe si loin qu'ils ne croient pas la défense permise. Mais ce principe est, chez eux, sans danger dans l'application, parce que les mœurs y sont douces, pacifiques, et retracent véritablement l'image de l'âge d'or. Il y a trente et quelques années qu'un assez grand nombre de familles de cette secte demanda à l'empereur de Russie des propriétés dans ces steppes, qu'ils se chargeraient de fertiliser.

En Russie, la tolérance existe pour tous les cultes et pour toutes les religions. Elle n'est pas seulement, pour le gouvernement, de principe et d'axiome, mais d'une pratique effective et réelle ; de plus, quand des priviléges ont été concédés, quand des droits ont été accordés, on les respecte, et on en laisse jouir paisiblement ceux qui en ont été investis.

Les Mennonistes furent reçus aux conditions qu'ils avaient demandées, et vinrent s'établir dans ces pays déserts. On donna à chaque famille soixante-cinq dessétines de terre en propriété, et des pâturages en proportion. On leur fournit les bois nécessaires pour construire leurs maisons, à la charge de remboursement dans un temps donné, et l'on exigea seulement que chaque famille, pour jouir de cette concession, arrivât avec un capital de douze à quinze cents roubles. Dix-sept cents familles acceptèrent ces conditions. Elles furent réparties en quarante-un villages, et se livrèrent à leur industrie. Aujourd'hui ces villages rappellent les plus belles parties de la Souabe, de la Bavière et de l'Autriche. Ils sont composés de jolies maisons, avec des jardins, et ornés de plantations. Les habitants possèdent un magnifique bétail : ils jouissent tous d'un bien-être évident et d'une véritable aisance ; plusieurs même ont acquis de grandes richesses. J'en citerai un exemple frappant et presque incroyable.

Un Mennoniste, nommé Cornis, ancien marin du port de Dantzig, et qui avait voyagé dans l'Inde, fût du nombre des premiers qui vinrent s'établir dans ce pays. Sa femme et trois garçons composaient sa famille. Le capital qu'il apportait ne dépassait pas mille roubles. Le gouvernement lui donna, comme à tous les autres colons, soixante-cinq dessétines de terre en propriété, et lui avança les bois nécessaires à la construction de sa maison. Il cultiva avec succès, vécut dans un état prospère, et huit ans après, courbé sous le poids des années, il divisa sa fortune entre ses enfants, qui eurent chacun quatre mille roubles, en y comprenant la valeur des terres. L'un de ses fils, chez lequel j'ai logé, et qui est devenu l'homme le plus considérable de ces colonies, n'ayant pas reçu des terres, fit valoir, par un petit commerce de beurre, les quatre mille roubles qui lui échurent en partage. Ce commerce dura trois ans, et au bout de ce temps, son capital s'élevait à sept mille roubles.

Alors il acheta des terres et deux cent cinquante brebis d'une race médiocre; plus tard il se procura des béliers choisis : son troupeau s'améliora et s'accrut. Il loua des terres, puis acheta. Il proportionna sa culture aux besoins de sa famille et de son économie; mais il ne s'occupa jamais de produire du grain pour le vendre. Toute sa

spéculation porta uniquement sur les bestiaux.

Aujourd'hui il possède sept mille bêtes à laine fine, quatre-vingts vaches, cent vingt-cinq juments poulinières, trois mille cinq cents dessétines de terre, qu'il a achetées et payées, et quatre mille qu'il loue, à la vérité bon marché, à raison de quinze copecks chacune. Il a des établissements complets et bien tenus : il a créé des pépinières, fait de grandes plantations. Une de ses bergeries, que j'ai visitée, forme avec d'autres bâtiments un grand ensemble, et tout y est dans de belles proportions. Un grenier à foin existe dans toute son étendue ; elle contient deux mille quatre cents bêtes, et ne lui a coûté que trois mille deux cents roubles. Son troupeau lui rapporte chaque année plus de cinquante mille roubles, le haras dix mille, et les chevaux se vendent de deux cents à deux cent cinquante roubles. Quel admirable et prodigieux résultat (1) !

(1) Voici les renseignements que Cornis m'a donnés sur la spéculation des troupeaux dans ces steppes. Sur mille dessétines, sept cents doivent être consacrées au pâturage, trois cents réservées pour être fauchées. Le blé froment, sans engrais, mais en laissant reposer les terres à des époques déterminées, rend douze pour un ; l'avoine et l'orge à proportion. La meilleure récolte est la troisième après le défrichement. Le trèfle ne réussit pas, et la luzerne ne réussit que médiocrement.

On ne saurait se lasser d'admirer ces colonies, où tout ce que l'imagination peut concevoir de bon ordre, de bien-être et de vertus, frappe les yeux de l'observateur. On aura une idée de la justice qui y règne, et des mœurs et de l'esprit de cette population, quand on saura que depuis trente-six ans, dans cette colonie composée de dix-sept cents familles, il n'y a pas eu un seul procès! Cela est à peine croyable; mais Cornis d'abord, et d'autres Mennonistes après lui, me l'ont assuré. Ils n'ont point de ministres de leur religion; ils sont très-pieux, et se réunissent fréquemment pour prier. Le voisinage des Mennonistes doit influer d'une manière salutaire sur la civilisation des Nogais. Ceux-ci commencent à être frappés de la différence qui existe entre leur pays et celui de leurs voisins, et, peu avant mon passage, des Nogais étaient venus demander à Cornis un plan de reconstruction pour leur village.

Le 1er juillet, je quittai ces colonies, en emportant un profond sentiment de respect et d'admiration. Nous entrâmes sur le territoire des Duchoborgs, population singulière, qui présente un grand contraste avec celle que nous venions de voir.

Les Duchoborgs forment une secte qui ne professe aucun culte déterminé. Ils ne font que réciter des prières, selon que chacun les a apprises ou composées. Ils n'ont point de prêtres, et se rassemblent,

à des jours indiqués, pour prier Dieu en commun. Dans ces réunions les sexes sont confondus : on prétend qu'après les prières il se passe de grands désordres, et qu'en cela les Duchoborgs pensent suivre des inspirations célestes. Ils disent que la Divinité réside essentiellement en eux et leur fait connaître ses volontés, quand elle les appelle à confondre leurs âmes, et leur indique leurs choix. Ils ont foi aux traditions, mais non aux choses écrites: ils croient à la transmission des âmes et supposent qu'après la mort les âmes des bons iront aux bons, et celles des méchants aux méchants. Ils n'apprennent ni à lire ni à écrire.

Les Duchoborgs viennent de différents endroits de la Russie, et particulièrement du gouvernement d'Arkangel, de la Finlande et d'Astrakan. On les exilait autrefois en Sibérie pour les empêcher de faire des prosélytes : l'empereur Alexandre renonça à ces mesures, qui lui parurent trop sévères; mais pour empêcher le mal de s'augmenter, il les envoya peupler les steppes, et en fit une seule population. Chose remarquable! c'est qu'une société établie sur de pareilles bases n'est pas trop mal réglée, que les terres sont assez bien cultivées : les villages ne présentent le spectacle d'aucun désordre qui trouble la paix publique, et l'impôt est exactement payé. Plusieurs membres de cette secte l'ont abandonnée, pour revenir à un culte régulier; quarante familles

sont retournées à la religion grecque. Au surplus, toute cette population ne dépasse pas quatre mille âmes de deux sexes.

Une autre secte singulière, qui lui ressemble, nommée Malakas, habite dans le voisinage ; mais elle ne se compose que de huit cents individus.

Le soir du 1er juillet, nous allâmes coucher à un magnifique établissement de bergerie, appartenant au prince d'Anhalt. Il y a cinq ans seulement qu'il a été commencé, et dans peu il sera arrivé à la perfection. L'empereur a concédé au prince d'Anhalt une surface de steppes de cinquante-quatre mille dessétines. Son intention est d'y entretenir quarante mille bêtes : il en existe déjà vingt-quatre mille. Les étables m'ont paru avoir été bâties à trop grands frais ; on n'y trouve pas autant d'intelligence qu'on pourrait le désirer : ce ne sont pas des établissements comme ceux du mennoniste Cornis.

Les bêtes sont belles, sans être remarquables ; le pâturage est si bon par lui-même qu'il dispense de donner du grain aux brebis. L'administrateur m'a dit qu'il trouvait avantageux de restreindre beaucoup la culture, attendu le bas prix des grains. En temps ordinaire, on a un quintal de farine de seigle, poids de marc, pour vingt-quatre sous de France. Dans l'hiver de 1833 à 1834, les bêtes ont vécu presque toujours au pâturage, et celles qui

sont restées le plus longtemps à l'étable n'y ont été que onze jours. Aucun lieu, dans l'occident et le nord de l'Europe, n'offre de circonstances aussi avantageuses à ce genre de spéculation.

J'ajouterai à ces détails quelques renseignements que je me suis procurés plus tard sur ce genre d'industrie, qui est une chose si importante pour cette partie de la Russie. Ils m'ont été donnés par M. Koulikoski, maréchal de la noblesse dans le district du Pérécope, lorsque je le vis à Kramoi, dans le voisinage de qui il a des possessions étendues et de grands troupeaux.

M. Koulikoski calcule qu'il faut quatre hommes pour mille bêtes à laine, si l'on veut qu'elles soient bien soignées. Le salaire de ces hommes est de quatre-vingts roubles par an, plus deux tchetwerts de froment et un de farine de seigle, et quelques légères gratifications. Il faut six pouds de fourrage, pour l'hiver, par bête. Une dessétine rend souvent trois cents pouds de fourrage fauché; mais on peut compter toujours avec certitude sur la moitié. On ne donne jamais de grain aux brebis, seulement un peu aux agneaux, au sevrage. On doit calculer que l'établissement pour nourrir trois mille bêtes, et loger les hommes nécessaires à les conduire et à les soigner, exige une somme de quatre mille roubles. M. Koulikoski pense qu'il est plus avantageux d'acheter les grains nécessaires à la consom-

mation que de les récolter. Une bête par dessétine est la proportion convenable pour determiner la force du troupeau.

Le 2 juillet, nous partîmes des bergeries du prince d'Anhalt, pour nous rendre à Pérécope, et rentrer en Crimée.

Une ancienne ligne traverse l'isthme dans toute sa largeur, et aboutit à l'ouest à la mer Noire, et à l'est à des lagunes que l'on nomme la mer Pourrie et qui communiquent avec la mer d'Azoff. Cette ligne se compose d'un fossé profond, dont les terres, rejetées du côté de la péninsule, forment une espèce de rempart, mais qui semble n'avoir jamais été réglé. Au milieu, à égale distance des deux mers, se trouve une vieille forteresse, construite par les Turcs : elle est entretenue et réparée, et n'a d'autre importance que celle qui se rattache à la police du pays. Les lagunes de la mer Pourrie ont assez d'étendue. On s'occupe à établir une com-

munication de terre entre elle et le bord de la mer d'Azoff. Cette communication liera la ville de Kertch avec le continent, et sera très-utile.

Après avoir vu Pérécope, je visitai les salines; elles sont naturelles, immenses et inépuisables. Des lacs salés communiquent avec la mer par des infiltrations; mais ces infiltrations sont moins rapides que l'évaporation dans le temps des chaleurs. Il en résulte qu'en été, lorsque l'eau est saturée, le sel se cristallise à mesure que l'évaporation continue. La saumure a un goût amer; mais le sel cristallisé perd ce goût promptement : il est de la meilleure qualité et d'une grande blancheur. Les produits des salines sont de beaucoup supérieurs aux besoins; elles pourraient fournir du sel à toute la Russie; mais ce que l'on tire est limité à la consommation des lieux dont la distance n'élève pas trop le prix du sel, par les frais de transport. Il en sort annuellement dix millions de pouds, ou trois millions deux cent mille quintaux, poids de marc. Leur transport se fait sur cent cinquante mille voitures, attelées de deux bœufs chacune, et portant de vingt-cinq à trente quintaux. Le gouvernement paie aux ouvriers qui récoltent le sel cinq copecks (un sou de France) par poud : il le vend quatre-vingts copecks aux consommateurs; mais les habitants de la Crimée ne le paient que quinze. Les particuliers qui possèdent des lacs salés dans

la presqu'île peuvent récolter et vendre librement dans la Crimée, et exporter à l'étranger tous leurs produits, en payant un léger droit de douane de cinq copecks par poud. Chaque voiture attelée de deux bœufs, chargée, ainsi que je l'ai dit, de vingt-cinq à trente quintaux, coûte deux roubles et quelques copecks par jour.

J'avais été coucher à Kramoi. Nous en partîmes le 3 juillet, pour nous rendre à Koaloff, où je devais m'embarquer. Mais, en chemin, je m'arrêtai à Sark, pour voir des boues médicales dont les effets sont salutaires. Elles sont situées près d'un lac salé, semblable à ceux qui sont voisins de Pérécope, et qui fournit deux millions de pouds de sel par an. Ces boues ont pour base une argile très-onctueuse; elles renferment, avec beaucoup de muriate de soude, une assez grande quantité de soufre et de fer. Elles sont extrêmement noires, s'échauffent au soleil, et acquièrent une température de quarante-cinq degrés Réaumur, qu'elles conservent très-longtemps. On s'y plonge jusqu'au cou. Des malades ne peuvent quelquefois les supporter que pendant un très-court espace de temps; d'autres y restent deux à trois heures. Elles pro-

duisent une grande irritation à la peau, et font tomber quelquefois l'épiderme. Des individus, entièrement perclus, en ont éprouvé les meilleurs effets, et ont été guéris complétement en un petit nombre de jours. Le gouvernement a fait bâtir, sur le lieu même, une maison pour servir de logement à ceux qui viennent se soumettre à ce traitement.

Enfin, j'arrivai à Kosloff. Cette ville est située sur l'emplacement de l'ancienne Eupatorie, ainsi appelée du surnom d'Eupator, que l'on donnait à Mithridate. Catherine II, qui aimait à réveiller les grands souvenirs de l'histoire, lui a rendu son ancien nom, et l'on nomme indifféremment la ville nouvelle, où il ne reste aucune trace d'antiquité, Kosloff ou Eupatorie. Sa population, riche et commerçante, est entièrement composée de juifs Caraïtes et de Tartares; elle s'élève à environ douze mille âmes. Kosloff est un des ports les plus actifs de la Crimée, et une des villes dans lesquelles il se fait le plus d'affaires.

Je trouvai en dehors de cette ville une députation des principaux juifs Caraïtes, qui étaient venus à cheval au-devant de moi, pour me complimenter, et qui me saluèrent d'une espèce de cantique composé en mon honneur. Je logeai chez l'un des principaux, nommé Pabontsch; son habitation est charmante, elle tient du style oriental. J'y fus comblé de soins et d'attention.

Le lendemain 4 juillet, nous visitâmes la principale mosquée et la synagogue, et dans les deux temples des prières furent faites pour le succès de mon voyage.

Nous allâmes voir encore une propriété du comte Woronzow, située dans un canton qui est en possession d'une industrie particulière. C'est de là seulement, et des environs de Kertch, que l'on tire les peaux d'agneaux, appelées à tort agneaux d'Astrakan. Leur poil est frisé et mélangé de noir et de gris. Ils doivent la beauté de leur toison aux pâturages que fournit la petite presqu'île, à vingt lieues au nord-ouest de Kosloff : pourtant l'influence de cette nourriture n'agit que sur une race particulière ; car si un troupeau de cette espèce perd la qualité qui le distingue, au moment même où

il quitte ce pâturage, les troupeaux d'autres races que l'on y conduit ne l'acquièrent pas. Voici comment cette industrie est exploitée : elle est très-productive pour le propriétaire, mais elle est une cause continuelle de destruction pour le bétail.

Pour obtenir de belles peaux, il faut tuer les agneaux au moment de leur naissance, attendu que, lorsqu'ils prennent de l'âge, leur poil change de couleur. Elles se vendent alors cinq roubles la pièce : la chair, qui est de très-bonne qualité, est en outre fort recherchée. Les peaux extrêmement fines proviennent des agneaux dont les mères sont tuées un peu avant leur mise bas ; celles-là sont beaucoup plus chères, puisqu'il faut que leur prix représente la valeur de l'agneau, et celle de la mère.

La spéculation est donc basée presque entièrement sur la naissance des agneaux. On conserve les femelles pour la reproduction, et l'on n'élève des mâles que ce qu'il en faut pour conserver l'espèce. Ces brebis perdant ainsi leurs agneaux, on fait avec leur lait des fromages.

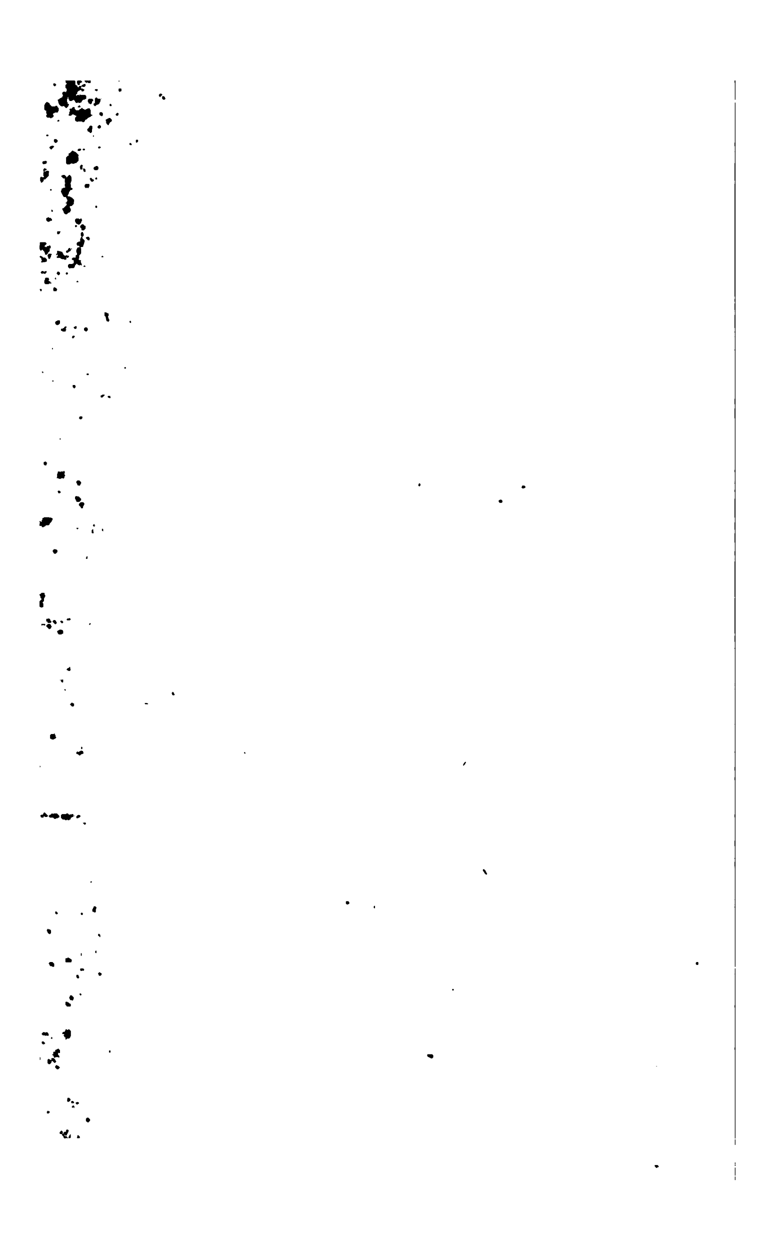
Ces bêtes vivent de peu, et les troupeaux bien conduits rendent à leur propriétaire plus que les plus beaux troupeaux de mérinos.

Le comte Woronzow est en outre propriétaire, dans cette localité, d'un port naturel, qui deviendra, au moyen des travaux qu'il fait exécuter, un

lieu de chargement et d'exportation pour les bois, et appellera la population et le commerce.

Je venais de terminer la première partie de mon voyage : je l'avais entrepris sous les meilleurs auspices. Jamais voyageur n'a été traité avec plus d'égards, et avec une bonté plus soutenue. J'avais vu les choses les plus dignes d'intérêt, les plus faites pour éveiller mon attention, et partout j'avais été comblé de soins. En parcourant cette vaste Russie méridionale, j'ai pu apprécier quel sentiment de respect, d'estime et d'attachement le comte de Woronzow inspire à ses administrés.

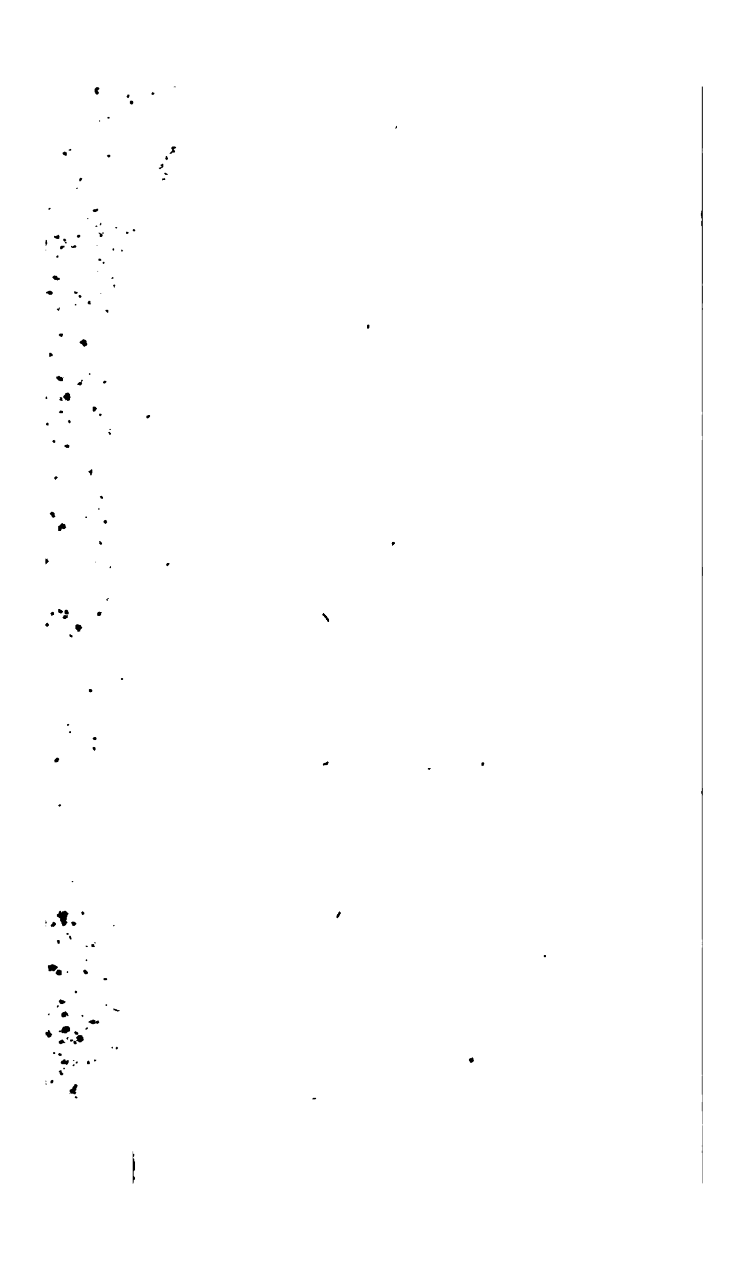
De retour à Kosloff, et au moment où je comptais partir, j'eus la charmante surprise de voir arriver, sur le beau yacht impérial, la comtesse Woronzow, et plusieurs des dames de la côte méridionale, qui venaient me faire un dernier adieu. A ma grande satisfaction, le mauvais temps prolongea de plusieurs jours le plaisir que j'éprouvais à rester avec elles, et, le 11 juillet, je partis pour Constantinople, sur le bateau à vapeur qui avait été mis à ma disposition, le cœur rempli de la plus vive reconnaissance pour tant de bontés, dont j'avais été constamment l'objet.



NOTES SUR L'HISTOIRE

ET LA

LÉGISLATION DE LA HONGRIE.



NOTES SUCCINCTES

SUR LA HONGRIE.

Au temps des Romains ; la Hongrie était divisée en cinq parties. Celle du Nord était connue sous le nom de Morave Esclavonie, à l'Orient sous celui de Dacie, au midi, de l'Illyrie, à l'occident, de Pannonie, et au centre, entre le Danube et la Theiss, sous celui de Zazyges et de Quades. — L'an 273 de l'ère chrétiennne, des Valaques envahirent la Transylvanie et le Banat. En 548, des Allemands, sous le nom de Longobards, vinrent s'établir dans la partie occidentale.

Au commencement du septième siècle, les Hongrois (Magyars) venant de l'Asie s'établirent sur le Volga; ils y passèrent deux siècles environ. Ils élurent un chef suprême au-dessus des sept ducs qui les commandaient. Son nom était Almos, et le gouvernement lui fut confié sous les conditions suivantes, qui pendant longtemps ne furent écrites nulle part mais que la coutume et la tradition rendirent la loi fondamentale de l'État.

1o Almos et sa famille devait être duc suprême héréditaire.

2° Tous les pays nouvellement conquis ou occupés, et les terres qui les composent, seraient considérés comme patrimoine du peuple hongrois, et partagés entre les individus suivant leur mérite (d'où résulte l'établissement des fiefs).

3° Les personnes principales et leurs descendants devaient avoir le droit de participer au pouvoir, et être consultés sur l'administration du pays.

4° Ceux qui seraient infidèles au duc suprême, ou se révolteraient contre lui, seraient punis de mort.

5° Le duc suprême serait anathématisé s'il manquait à ses engagements.

Vers 884, les Hongrois se réunirent aux Slaves, et se portèrent vers l'occident et le midi de l'Europe. Ils comptaient alors quatre-vingt mille familles et deux cent quinze mille hommes armés. Après avoir vaincu les Russes, Cumains, Galiciens, Lodomoriens et Bulgares, ils entrèrent en Hongrie, vers l'an 895, par la contrée de Munktüts, près de la Bucowine. La bataille de Rakos, qu'ils gagnèrent contre Swatoplouk, chef des Moraves, les rendit maîtres de la Pannonie.

A l'arrivée des Hongrois, Gélo régnait en Transylvanie; Glade, duc des Valaques, au Banat (entre Orsova et la Marös); Maroth dans la partie orientale de la Hongrie; Zalan, duc des Bulgares, entre le Danube et la Theiss. Toutes ces provinces, ainsi que la partie occidentale qui dépendait de l'empereur d'Allemagne, et celle du midi, furent soumises à Arpad, descendant d'Almos, qui les gouverna pendant dix ans. C'est lui qui donna son nom à cette dynastie. Arpad (907) eut quatre successeurs, qui furent : Zoltan (946), Taksony (972) Geisa et saint Étienne (1038); ce dernier fut le premier qui porta le titre de roi apostolique, qui lui fut conféré par le pape Sylvestre, en l'an 1,000.

La dynastie saint Étienne eut vingt-trois rois, savoir : Pierre-Samuel Aba (1044); André I; Bela I; Salomon :

Geisa I; (1077); saint Ladislas I, qui conquit la Croatie en 1090; Caloman, qui envahit la Dalmatie en 1102; il fut couronné comme roi de Dalmatie et de Croatie, et s'empara aussi de la Bosnie en 1103; Étienne II perdit la Dalmatie en 1106; Bela II (l'Aveugle); Geisa II appela les Allemands et leur donna des priviléges, 1143; Étienne III; Ladislas II; Étienne IV; Bela III, succédèrent. Ce dernier réoccupa la Croatie et la Dalmatie en 1181; il obtint le titre de roi de Galicie en 1185. Eméric fit la conquête de la Servie en 1202, sous le règne de Gela IV. La Hongrie fut dévastée par les Tartares, qui ravagèrent l'Europe sous Gengis-Kan; Ladislas III; André II (surnommé le Jérusalémite), vinrent ensuite. Ce fut celui-ci qui donna la bulle d'or, en 1222, première loi fondamentale écrite. Enfin succédèrent : Bela IV, qui fut aussi roi de Bulgarie (en 1269); Étienne V; Ladislas IV; et André III, en 1301, qui fut le dernier roi de cette dynastie dite d'Arpad. — Pendant l'interrègne qui suivit, régnèrent Wenceslas de Bohême (1301-1305) et Otto le Bavarois (1305-1308). Vient la dynastie dite d'Anjou, savoir : Charles Robert (1308-1342); Louis I le grand (1342-1382), qui fut aussi roi de Pologne et de Valachie en 1358. La Dalmatie fut de nouveau occupée; Marie (1382-85) fut forcée de céder le trône à Charles II (1385-86); Sigismond (1387-1437), fils de l'empereur Charles IV, descendant d'Arpad; il épousa Marie, qui, après la mort de Charles II, remonta sur le trône et régnait conjointement avec Sigismond. Sous ce règne la Podolie et la Russie Rouge furent enlevées à la couronne de Hongrie.

Albert d'Autriche, ayant épousé leur fille Élisabeth, leur succéda (1438-1439); celle-ci régnait comme veuve (1439-1442).

Vinrent ensuite des rois de différentes familles, savoir : Wladislas, roi de Pologne (1440-44); Ladislas le Posthume (1445-57); Mathias I Corvinus (1458-90); celui-ci occupa l'Au-

triche; Wladislas II de Pologne (1490-1516); il réunit toutes les lois éparses, et fit rédiger les coutumes et les règles qui régissaient la Hongrie depuis saint Étienne. Cet ouvrage, connu sous le nom de Code Verbozien, fut la loi universelle. Compilé et rédigé en 1514, il se compose, dans l'avant-propos de seize titres, dans la première partie de cent trente-quatre, dans la deuxième de quatre-vingt-six, et dans la troisième de trente-six. — Louis II (1516-26) fut tué dans la bataille de Mocah contre les Turcs; Jean Zapolya (1526-64).

La dynastie d'Habsbourg-Kyburg, dont la branche, dite de Habsbourg-Lorraine, est aujourd'hui sur le trône, leur succéda. Elle fournit quinze rois, savoir : Ferdinand I (1527-64), sous lequel les Turcs prirent Bude. — Maximilien (1564-76). — Rodolphe (1577-1608). — Mathias II (1608-19). — Ferdinand II (1618-37). — Ferdinand III (1637-57). — Ferdinand IV (couronné le 8 juin 1653, mort sans avoir régné en 1654). — Léopold I (1657-1705), qui chassa les Turcs de la Hongrie. — Joseph I (1705-11). — Charles III (1711-1740); sous son règne les Turcs quittèrent le Banat. — Marie-Thérèse (1740-80), érigea la Transylvanie en grand-duché, et réoccupa la Galicie, Lodomérie, et Bucowine. — Joseph II (1780-90), dont le commencement n'eut pas lieu. — Léopold II (1790-92). — François I (1792-1835); — et Ferdinand V (1835), actuellement régnant.

LOIS PRINCIPALES DE LA HONGRIE.

La plus ancienne des lois fondamentales qui régit la Hongrie est connue sous le nom de la Bulle d'Or; elle est de 1222, et a été rendue par André II. Les principales dispositions de cette loi sont celles ci-après :

1o Le roi ou le palatin doit solenniser chaque année (1).

2o Les nobles ne peuvent pas être condamnés s'ils n'ont pas été cités régulièrement devant le tribunal.

3o Les nobles ne paient pas d'impôts, et ne sont pas soumis au logement des gens de guerre.

4o Les nobles qui n'ont pas de fils doivent laisser la quatrième partie de leur bien à leurs filles; ils peuvent disposer librement des trois autres parties; s'ils n'en disposent pas, les parents héritent, et, à leur défaut, le fisc.

5o Les procès relatifs aux donations ne peuvent pas être jugés par les tribunaux des comitats; mais seulement ceux relatifs aux dettes, aux dîmes; et les affaires criminelles.

6o La condamnation pour vol sur simple probabilité est abolie et défendue.

7o L'insurrection (2) se soutient par ses propres moyens, mais seulement sur le territoire de la patrie; hors du pays le roi doit la payer.

8o Le palatin est le juge suprême; mais pour la condamnation à mort et la perte des biens, la sentence doit être soumise au roi.

9o La citation du Judex curiæ n'est bonne que devant la cour royale.

10o Le roi doit récompenser les fils des pères morts à la guerre ou qui ont rendu des services à l'État.

11o Le roi sans la diète ne peut pas donner aux étrangers des dignités.

(1) Art. I. De la solennité du saint roi Étienne à célébrer annuellement.

« Nous statuons qu'annuellement à la fête du saint roi nous serons tenu à rendre un jugement solennel à Bude, et si nous n'y étions présent, notre palatin y sera, etc. »

(2) L'insurrection en Hongrie veut dire la prise d'armes régulière, ou la levée du ban.

12° Les veuves ne perdent pas leur dot par le crime de leurs maris.

13° Les gens de cour ne peuvent pas opprimer les paysans logeant chez eux.

14° Un comte suprême qui abuse de son pouvoir perd son emploi.

15° Les officiers de la cour ne peuvent pas loger chez les nobles.

16° Il est défendu de donner des dignités héréditairement.

17° On ne peut reprendre les donations faites.

18° Qui va au fils d'André n'est point coupable de haute trahison (1).

19° Les paysans et les étrangers sont seuls obligés de contribuer aux dépenses publiques.

20° La dimedoit être payée en nature.

21° Les évêques ne sont point obligés de donner les dîmes aux chevaux royaux.

22° Les troupeaux de cochons du roi ne peuvent pâturer dans les forêts des nobles.

23° La monnaie doit rester au même titre que du temps de Bela I.

24° Les Juifs ne peuvent être pourvus d'emploi d'administration.

25° Les magasins de sel doivent être établis à la frontière.

26° Il n'est pas permis de donner des biens aux étrangers; on peut les reprendre à ceux qui en auraient reçu.

27° L'impôt de la mer, ou la douane, reste tel qu'il était sous Coloman.

(1) Cet article se rapporte à des troubles passés, et semble être une espèce d'amnistie.

28° Il n'est pas permis de résister à l'exécution légitime.

29° Les comtes suprêmes ne doivent pas s'approprier les rentes royales.

30° Il n'est permis à personne d'occuper plusieurs dignités, excepté au palatin au ban et aux chambellans du roi et de la reine.

31° Il est permis de résister au roi s'il viole cette loi.

Le neuvième titre du premier livre du code de Verbotzi détermine les priviléges ci-après pour les nobles.

Art. 1. Les nobles ne peuvent être condamnés et mis en prison, sans avoir été cités légitimement devant leur tribunal, sans être défendus, excepté dans le cas de haute trahison ou de flagrant délit.

2. Le noble n'est subordonné qu'au roi couronné légitimement, qui doit le juger suivant les lois hongroises.

3. Il ne doit rien payer pour ses biens; il n'est soumis à aucun travail pour le public; mais il a le devoir de l'insurrection pour la défense de l'état. Il peut résister au roi, quand celui-ci agit contre la constitution. (Cet article a été abrogé par l'article 4 de la loi 1687.)

Les prélats, les barons du royaume, les magnats et les autres nobles ont les mêmes prérogatives.

Loi de 1608. — Article 1. Le roi ne peut convoquer à la diète que, 1° les prélats; 2° les barons du royaume; 3° les magnats; 4° les nobles; 5° les villes royales et libres. Les prévôts ont une voix avec leurs chapitres ou couvents. — Les prévôts et abbés possesseurs et privilégiés ont une voix séparée. Les barons avec les prélats et magnats composent la chambre haute; le palatin la préside. — La chambre basse est composée : des députés des comitats, de ceux des villes royales, de ceux des pouvoirs des magnats absents, ainsi que des veuves des magnats et des députés des arrondissements privilégiés, des membres de la table royale, des vices-juges su-

suprêmes et protonotaires ; le président de la table royale (personal) la préside.

Article 13. (Loi faite avant le couronnement.) Les habitants hongrois, bohémiens, esclavoniens et allemands ont le même droit d'État. Ils peuvent obtenir des emplois et acquérir des biens ; dans les villes, ils doivent être admis aux emplois sous peine de 2000 florins d'amende, quand ils sont régulièrement élus.

Loi de 1635. — Article 40. Les Valaques perdent leurs priviléges et doivent payer comme les autres paysans.

Loi de 1687. — La loi de 1687, qui établit la succession au trône par droit de primogéniture dans la maison d'Autriche, oblige chaque roi avant son couronnement à donner sa déclaration royale. Cette déclaration renferme cinq points : 1° Le roi confirme les lois, coutumes, priviléges et prérogatives, excepté le droit de résister au roi. 2° La couronne doit être conservée en Hongrie par les Hongrois. 3° Le roi doit restituer à la Hongrie les provinces qui lui appartenaient autrefois quand elles viennent en sa possession. 4° Si les trois lignes de Charles, Joseph et Léopold, viennent à s'éteindre, les Hongrois auront la faculté d'élire librement un nouveau roi. 5° Chaque roi héréditaire doit remplir la même formalité.

L'article 10 établit l'ordre des préséances entre les magnats à la diète : 1° Palatin, président ; 2° Judex curiæ ; 3° le trésorier et les six autres barons du royaume ; 4° le capitaine de la garde hongroise ; 5° le comte de Presbourg ; 6° les conservateurs de la couronne ; 7° les comtes suprêmes héréditaires ; 8° les autres comtes suprêmes ; 9° les conseillers nobles ; (10° le gouverneur de Fiume, suivant la loi de 1807.)

Loi de 1709. — Article 65. En cas de nécessité, les villes doivent armer et fournir une quantité déterminée d'infanterie, suivant l'ordre du palatin.

Loi de 1715. — Article 8. 1o Chaque personne noble est obligée de concourir à l'insurrection pour la défense du pays, et d'apporter ses bannières, et le roi peut exiger cette insurrection.

2o La diète consent d'entretenir une armée régulière, au moyen d'une contribution perpétuelle, mais qui sera déterminée par la diète. 3o Cette disposition ne dispense pas de l'insurrection pour le cas de guerre flagrante, imprévue, et la nécessité; et dans ce cas aussi une partie de la diète réunie suffit pour ordonner la levée des contributions.

Loi de 1723. — Article 1. La loi de 1723 confirme la pragmatique sanction ; elle détermine que les femmes ont le droit de succéder à la couronne par droit de primogéniture ; mais, en cas de degrés égaux dans la même ligne, les hommes ont la préférence. 2o Cette succession de femmes est donnée aux descendants de Charles, de Joseph et de Léopold I, mais seulement aux descendants légitimes, archiducales, catholiques romaines. L'empire est inséparable. Après l'extinction de ces trois lignes, les Hongrois obtiennent le droit d'élection d'un nouveau roi. 6o Les nobles seuls sont obligés d'insurger; le roi convoque l'insurrection. 7o La diète ne doit pas durer ordinairement plus de deux mois, excepté par la volonté du roi qui prolonge sa durée; les magnats qui ne peuvent y assister doivent envoyer un noble avec leurs pouvoirs; la discussion des matières doit être faite avec modération ; les États doivent proposer à la fois au roi des choses homogènes, et rester jusqu'à la fin de la diète. Celui qui injurie paie 200 florins ; qui bat, perd ses biens; celui qui tue perd la vie. 24o La table septemvirale au tribunal supérieur est composée de vingt-deux membres; elle ne peut juger qu'au nombre de onze, compris le palatin, ou le Judex curiæ, qui le remplace. 25o La table royale (tribunal d'appel) est composée de vingt-trois membres ; pour juger, il faut neuf

membres présents. 31° Les quatre tables districtuales ou tribunaux de première instance sont composés de six membres; pour juger il en faut trois. 56° Les comtes suprêmes dirigent les affaires judiciaires et l'administration dans leurs comitats respectifs; ils doivent convoquer, tous les trois ans, les gentilshommes et députés des villes et chapitres; en une congrégation générale pour la nomination des officiers du comitat. Ils proposent quatre candidats pour chaque place. Les vicecomtes et les autres officiers doivent être nobles, possesseurs dans le comitat et pas au service des seigneurs. La congrégation générale fait les nominations. 58° Les congrégations générales des comitats doivent être publiques, et les délibérations doivent être écrites. Les comtes suprêmes n'ont pas le droit de les modifier; les absents sont obligés comme les présents. 97° Le palatin est président du tribunal. Il y a vingt-deux conseillers, prélats, magnats et nobles. Pour une détermination, il faut douze voix avec le président. En l'absence du palatin, le judex curiæ préside. 98° Le roi nomme les conseillers, le directeur de la chancellerie, le secrétaire, l'enregistrateur, le chef de l'expédition et le protocoliste; les autres employés sont nommés par le conseil. Les expéditions sont souscrites par le président, le directeur et un secrétaire. 101° Le conseil royal hongrois (à Bude) ne dépend que du roi, qui ordonne par rescrits et des décrets. Sa correspondance avec les divers gouvernements de la monarchie se fait par l'intermédiaire du souverain.

Loi de 1741. — Article 2. La chancellerie aulique hongroise (à Vienne) est indépendante, et est ordonnée avec les autres dicastères auliques. Le roi y doit employer des Hongrois et quelques individus du clergé.

11° La chambre aulique économique hongroise (à Bude) est indépendante de la chambre impériale en Hongrie; tout lui est subordonné à l'égard des revenus publics.

Loi de 1791. — La loi de 1791 détermine les dispositions suivantes : Article 3. Le roi doit se faire couronner dans les six mois qui suivent la mort de son prédécesseur ; il a, en attendant, le droit de l'administration; mais il ne peut pas faire des donations et ne peut accorder des priviléges. 10o La Hongrie est indépendante et libre, ainsi que la Croatie, Esclavonie, et le Littoral ; elle conserve la forme de son régime, sa constitution, ses dicastères, ses coutumes, et ne peut être gouvernée à la manière des autres provinces autrichiennes. 12o Le pouvoir législatif ne peut être exercé que dans la diète convoquée selon les lois, avec le roi couronné. Le pouvoir des tribunaux est fixé. Le roi seul peut exercer le pouvoir exécutif, mais seulement dans le sens des lois fondamentales ; ses actes sont nuls s'ils ne sont pas conformes à la constitution hongroise. 13o La diète doit être convoquée tous les trois ans au moins. Le roi a l'initiative des lois par ses propositions. La diète propose des lois sous le titre de doléances, et le roi doit respecter ces propositions et leur donner cours. 14o Le conseil royal hongrois est le suprême dicastère de la Hongrie. Il est seulement subordonné au roi. Le conseil a le droit de faire des représentations au roi, s'il rend des ordonnances contre la constitution, et le roi doit les prendre en considération ; les comitats et les autres juridictions doivent conserver leur autorité légitime. Article 19. La contribution des gens non nobles, les subsides extraordinaires des nobles, soit en argent, soit en nature, ainsi que les levées forcées de soldats, ne peuvent être exigés que par la diète.

22o Le conseil, avec la chambre aulique, dirige les postes, l'organisation des tribunaux de mines et de la législation dans cette matière appartiennent à la diète, et l'administration au roi. 26o Les réformés ont l'exercice libre de leur religion. 2o Ils peuvent ériger des temples et des écoles. 3o Ils ne doivent pas aller aux processions des catholiques. 4o Ils ne sont

dépendants que de leurs ministres. 5o Ils peuvent ériger des écoles supérieures, mais avec le consentement du roi ; ils ont la censure des livres relatifs à leur culte. 6o Ils peuvent visiter les malades catholiques, comme les prêtres catholiques les malades protestants. 7o Ils ne paient rien aux prêtres catholiques. 8o Ils peuvent occuper tous les emplois, et être pourvus de toutes les dignités comme les catholiques. 9o Ils ne jurent pas par le nom de Marie, ni par celui des saints. 10o Leurs fondations doivent être respectées. 11o Les procès entre maris et femmes se font devant le comitat pour les nobles, et devant les magistrats des villes pour les citoyens. La dispense des troisième et quatrième degrés de parenté n'est pas nécessaire. 12o Qui envahit une propriété de la religion est puni de 100 florins d'amende. 13o Pour quitter la religion catholique et prendre la religion réformée, il faut le consentement du roi. 14o En Dalmatie, Croatie et Esclavonie, les protestants ne peuvent posséder des biens. 15o Le mariage, lorsque l'un des conjoints est catholique, est fait par le curé catholique ; si c'est le père qui est catholique, tous les enfants sont élevés dans la religion catholique ; si c'est la mère, les filles seulement. 16o Les procès du mariage mixte doivent être jugés par le consistoire catholique qui est composé de l'évêque ou de son vicaire-général et de six ou sept assesseurs choisis par lui. — Il y a appel du consistoire à l'archevêque, et ensuite au primat. — Les consistoires jugent les procès matrimoniaux, les causes de parjure, et les affaires testamentaires en raison des formalités, enfin les affaires de discipline ecclésiastique. 17o Les protestants ne doivent pas observer les fêtes des catholiques, mais ils doivent cesser les travaux en public. Article 27. Les Grecs non unis ont les mêmes droits que les protestants, ils peuvent occuper tous les emplois. 35o L'urbarium, ou la loi de Marie-Thérèse en faveur des paysans, obtient une exécution provisoire. Le seigneur

ne peut punir les paysans que conformément à cette loi. Les paysans ne peuvent quitter leur seigneur qu'après avoir payé leurs dettes publiques et privées ; ils peuvent vendre leurs maisons et les améliorations qu'ils y ont faites ; mais si personne ne veut les acheter, elles restent au seigneur. Ils doivent annoncer leur départ au 29 septembre pour pouvoir l'effectuer au 12 mars. Ils doivent être pourvus d'un certificat du vice-comte et du seigneur, qui constate qu'ils ont rempli toutes leurs obligations pour pouvoir être reçus par un autre seigneur. Article 38. Les Juifs ne sont que tolérés ; ils ne peuvent demeurer dans les lieux où il y a des mines.

58o La Croatie, Dalmatie et Esclavonie sont aussi subordonnées au conseil royal à Bude. Le ban y a voix et place. Les affaires de ces pays peuvent être traitées dans leurs assemblées particulières, mais avec la permission du roi.

1792. — La loi 1792 détermine : — Article 10. L'archevêque et les évêques grecs non unis obtiennent le droit de venir dans la chambre des magnats.

1802. — Loi de 1802. — La diète offre douze régiments d'infanterie et dix de cavalerie, faisant soixante-quatre mille hommes. Les troupes sont entretenues au moyen de recrutements volontaires, pour lequel il est donné au roi annuellement 200,000 florins, et aussi au moyen de levées forcées, ordonnées par la diète.

1808. — Loi de 1808. — Article 2. L'insurrection générale du royaume doit être ordonnée par la diète. Cette insurrection se compose : 1o de chaque famille noble, un individu.

2o Celui qui a 3,000 florins de rente vient à cheval.

3o Celui qui a moins de 1,000 florins vient à pied.

4o Celui qui a plus de 1,000 florins et moins de 3,000, s'il va à cheval, peut prétendre au fourrage.

5o Les gentilshommes pauvres de l'insurrection sont salariés.

6° Les chapitres de chanoines doivent donner et entretenir un homme à cheval, et les chanoines paient selon leurs revenus.

7° Les évêques, abbés, prévôts, et les monastères doivent donner un homme à cheval.

8° Les villes, un homme à cheval et des subsides suivant leurs revenus.

9° Les Jazyges et Cumaines, et les Haydouks, par 3,000 florins de rente, un homme à cheval.

10° De même les biens de la couronne.

11° La diète règle les subsides.

12° Le palatin tient sa caisse de l'insurrection.

1827. — La loi de 1827 défend :

Article 4. De changer la valeur de l'argent et la quotité de la contribution dans l'intervalle des diètes.

MANIÈRE DE POSSÉDER EN HONGRIE.

Toutes les propriétés viennent de donations ; elles ont été faites à titre de fiefs, et font retour à la couronne à l'extinction de la famille qui les a reçues. On fait des donations, 1° pour des services rendus, et alors on n'exige point d'argent du gonataire ; c'est une donation pure ; ou bien 2° on exige la valeur de la terre, et c'est une donation mixte.

Le roi fait des donations des terres de la couronne: le palatin, et quelques évêques et prélats, sur quelques terres où ils ont le droit d'être donateurs ; ces derniers ont les mêmes prérogatives que le roi.

Il y a deux natures de fiefs ; les fiefs mâles et les fiefs mâles et femelles. — Pour les premiers, le premier possesseur laisse à ses filles le quart du fief, qui passe à leur postérité;

les garçons héritent des trois quarts et partagent également ; leurs filles et celles de leurs successeurs n'ont aucun droit sur cette fortune, excepté des aliments. — Dans un fief mâle et femelle, les partages sont égaux à tous les degrés de la descendance.

Le premier possesseur d'un fief mâle a le droit de le rendre mâle et femelle ; lui seul en a la faculté, il le déclare, et ses enfants de différents sexes partagent également à perpétuité. Mais quand la branche masculine s'éteint, les branches qui possèdent des biens qui leur sont venus par les femmes sont dépouillées, et leurs biens font retour à la couronne. Une propriété vendue fait retour à la couronne, quand la famille qui l'a reçue s'éteint, à moins que le roi n'ait intervenu et autorisé la vente, auquel cas la famille de l'acheteur est censée avoir reçu pour elle-même l'investiture du fief. Dans le cas où la couronne rentre dans la possession, elle doit payer le prix de la vente et des impenses.

En cas d'extinction probable d'une famille, c'est-à-dire du dernier possesseur, le roi peut intervenir, et défendre toute vente du prêt sur les biens, sous peine de la perte des sommes données.

Les majorats peuvent être institués, mais ils ne peuvent être formés que des biens achetés et non des biens venus par héritage, ou par le premier possesseur de donations reçues.

Si une famille a vendu des biens d'héritage, qu'elle en ait acheté d'autres, elle ne peut fonder son majorat qu'après avoir racheté les biens d'héritage qu'elle a vendus. Il en est de même des fidéi-commis. Les biens venus par héritage ne peuvent être vendus à un étranger, si préalablement ils n'ont été offerts à tous ceux qui ont des droits d'héritage, à quelque degré de parenté que ce soit. Les parents non susceptibles d'hériter peuvent faire l'offre d'achat. Dans le cas où le

vendeur n'a pas rempli la formalité de l'offre de la vente envers ses héritiers ou parents non héritiers, et dans celui où il refuse celle qui lui a été faite, ils possèdent tous, eux et leurs descendants, le droit de retrait. Les voisins ont les mêmes droits de préférence que les parents. — Les ventes publiques en présence des chapitres ou des juges supérieurs, ou des couvents, ou de la chancellerie aulique hongroise, sont seules valables; sans cette formalité, la vente ne serait considérée que comme gage.

Pour qu'un acte de donation soit valable, il faut que le donataire soit Hongrois, ou qu'il ait reçu l'indigénat, qu'il soit noble, et qu'en outre il ait été mis en possession dans l'année par une commission royale avec un membre du couvent ou du chapitre voisin. Il faut aussi que personne, excepté le fisc, n'ait un droit sur sa donation; les droits sur une donation cessent : 1° par l'extinction de la famille; 2° par le crime de lèse-majesté.

Le clergé possède des terres, et les villes libres en possèdent aussi; ni l'un, ni les autres ne peuvent les aliéner, ni ne peuvent en acheter de nouvelles. La fortune mobilière des prélats qui meurent se partage en trois parts : une pour sa famille, une pour le clergé, et l'autre pour le fisc. Ils peuvent disposer de tout avec la permission du roi.

Lors de la première transmission d'un fief reçu, les filles reçoivent le quart de la valeur. Ce quart leur est payé en argent, à moins qu'elles ne soient mariées avec un homme qui ne possède pas de terres; il en est de même quand elles ne sont pas mariées. Quand une famille est au moment de s'éteindre, et qu'une fille seule lui reste, il arrive quelquefois que le roi accorde la transmission de l'investiture au profit du mariage et des enfants de l'héritier, auquel cas les enfants qui en résultent sont nobles, quoique le père ne le soit pas.

Par l'adoption on peut transmettre sa fortune avec la permission du roi, et aussi aux non nobles qui deviennent nobles par cet acte de consentement du roi. Le premier et le dernier possesseur peuvent seuls adopter; les autres ne peuvent le faire qu'avec le consentement de tous ceux qui ont le droit d'hériter.

DE LA MANIÈRE DE POSSÉDER PARTICULIÈRE AUX PAYSANS.

Il faut être noble pour pouvoir posséder des terres en Hongrie : en conséquence les paysans ne reçoivent les terres qu'ils cultivent qu'à titre de jouissance; toutes les terres appartiennent aux nobles (1). Les terres des seigneurs sont divisées en deux catégories : celles qui sont cultivées par les seigneurs eux-mêmes, et celles qui sont cultivées par les paysans. Ces dernières sont divisées en portions. L'étendue de chaque portion varie suivant le comitat. Le minimum est seize jocks de terre et six de prairies, le maximum de quarante de terres labourables et de vingt-deux de prairies; ainsi le maximum est soixante-deux jocks et le minimum vingt-deux. Pour une portion, le paysan doit 1o au seigneur la neuvième partie de tous les produits; 2o cinquante-deux journées de travail avec attelage et cent quatre journées de travail d'un homme; 3o un florin pour sa maison; 4o au clergé la dixième partie des produits; 5o à l'état l'impôt en argent qu'il perçoit.

Le seigneur lui donne des bois pour ses constructions, et du

(1) La diète a rendu un décret en 1834, qui autorise les paysans à vendre la jouissance de leur propriété, ce qui leur donne l'équivalent du droit de propriété, et leur assure la conservation des terres qu'ils cultivent.

JUSTICE CRIMINELLE.

Le seigneur seul peut ordonner la punition de vingt-cinq coups de bâton, ou trois jours de prison, ou de travaux : avec son tribunal il peut en ordonner quatre-vingt-dix-neuf, ou moins de trois ans de prison. L'appel est ouvert dans la hiérarchie des tribunaux. Pour cent coups de bâton ou la mort, ou trois ans de prison, la confirmation doit avoir lieu par les tribunaux supérieurs, et l'approbation du roi pour l'exécution à mort. Cependant il y a des seigneurs qui jugent à mort par privilége du roi, et qui sont investis du droit de *jus gladio*. Mais le nombre en est peu considérable. — Le palatin peut rendre exécutoire la sentence des tribunaux inférieurs, quand la tranquillité du pays l'exige, même pour les condamnations à mort. En ce cas le jugement est sans appel et exécuté dans les vingt-quatre heures. — Les nobles sont jugés par le comitat. Appel au tribunal de la table royale et aux sept. Les citoyens sont jugés par les magistrats de leurs villes, avec appel au tribunal de la table royale et aux sept.

ADMINISTRATION.

Les comtes suprêmes et les membres du comitat sont les administrateurs du comitat. Les impôts pour l'administration sont à leur disposition ; ils rendent compte de leurs opérations à la diète du comitat, qui s'assemble quatre fois l'an.

L'administration royale est confiée, pour les affaires politiques, au conseil de lieutenance, qui donne ses ordres aux comtes suprêmes ; à la chambre aulique, qui donne ses ordres aux administrateurs des douanes, au commissaire général du royaume et aux magistrats des villes.

Tous les emplois d'officiers du comitat, y compris les vice-comtes, sont remplis par l'élection des comitats. Ils exercent pendant trois ans. Les comtes suprêmes, les membres de la table royale et du tribunal des sept, les *judex curiæ*, sont nommés à vie par le roi. — Les évêques, archevêques et prélats, chanoines, sont nommés par le roi, excepté les nominations seigneuriales, qui sont en petit nombre. Le palatin est nommé par les États sur une liste de quatre candidats présentés par le roi, deux candidats catholiques et deux protestants. Les deux censeurs de la couronne sont nommés de la même mamanière.

Les dix millions d'habitants qui existent en Hongrie sont divisés par race de la manière suivante :

Hongrois.	4,500,000	10,000,000
Havaques.	3,800,000	
Valaques.	» 900,000	
Allemands.	» 800,000	

et divisés ainsi par la religion :

Catholiques romains. . .	4,500,000	10,000,000
Grecs unis.	» 800,000	
Grecs non unis.	1,200,000	
Réformés luthériens. . .	1,200,000	
Réformés calvinistes. . .	2,300,000	

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE SOMMAIRE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.





